

Autour d'Elles

Récits de femmes

Tome 2

Autour d'Elles

Récits de femmes

Tome 2

Autour d'Elles : Récits de femmes

Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC)

Directrice générale : Soukaina Boutiyeb
Coordination du projet : Coralie Barrette

Préparation et animation des ateliers d'écriture : Suzanne Kemenang
Révision linguistique : L'expressive
Design de la couverture : Innovacom
Maquette et mise en page : Chantal Lalonde Design

©Alliance des femmes de la francophonie canadienne, 2023
450, rue Rideau, bureau 302
Ottawa (Ontario) K1N 5Z4
www.affc.ca

Nous remercions le ministère du Patrimoine canadien pour le soutien financier offert par l'entremise de son Fonds d'action culturelle communautaire.

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada



Patrimoine
canadien

Canadian
Heritage

Les vues et les opinions exprimées dans cet ouvrage sont celles des autrices et ne reflètent pas nécessairement celles de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne.

Aucune partie de la présente publication ne peut être reproduite ou transmise sous aucune forme sans l'autorisation de l'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC).

Tous droits réservés pour tous pays.

Imprimé au Canada par Trico Print and Packaging Solutions.

ISBN : 978-2-9815189-9-6

Table des matières

Introduction	2
ALVES TCHIMBAKALA, CYNTHIA – Ô Canada!	4
ANDRIAMAMONJY, PASCALE – Une aventure humaine	16
DESTINÉ, MARIE-HÉLÈNE – Des origines et de l'identité culturelle	26
DJUISSI, RUPHINE – Le pouvoir de la résilience : première femme noire francophone au barreau du Manitoba	40
FAIVRE, LAÏLA – Nous sommes toutes des agentes de changement	52
IRAKOZE, KENTA DIELLA – La persévérance, le fil conducteur de ma vie	58
LABOUDI, BOUTAINA – Grandeur nature	68
LE BEAU, CLAUDIA – Graines d'espérance	80
PAPITASHVILI, LAMARA – Le combat	92
PECK, LAURA – <i>French toast et pain perdu</i>	102
RABEZANAHARY, TAHINA – Un rêve d'enfant	116
VANCAEMELBEKE, MARIANNE – Vive le Canada!	130
Conclusion	144

Introduction

Au Canada, on compte plus de 1,326 million de femmes francophones vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on trouve des femmes immigrantes et des femmes issues de l'immigration. Jouant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, celles-ci influent sur l'évolution de la société en participant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. Il en résulte un partage de valeurs, de traditions et de coutumes entre les membres de ces populations. L'immigration constitue par conséquent pour le pays une richesse inestimable, fréquemment sous-estimée. Le projet est né du désir de réunir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. *Autour d'Elles : Récits de femmes* permet d'amplifier leurs voix, encore aujourd'hui trop souvent ignorées, de faire résonner leurs expériences et de mettre en lumière les enjeux qu'elles ont vécus. L'Alliance des femmes de la francophonie canadienne (AFFC) souhaite inspirer d'autres femmes au parcours similaire, tout en favorisant leur implication au sein des communautés francophones et acadiennes du Canada.

En mettant sur pied cette initiative, l'AFFC a voulu offrir à des femmes immigrantes ou issues de l'immigration vivant hors Québec l'occasion de se rencontrer et de se raconter. Grâce à des ateliers d'écriture portant sur les techniques narratives, les participantes ont pu bénéficier d'un accompagnement et s'outiller de manière à pouvoir mettre en récit leurs expériences. Compilés dans un recueil, ces récits sont accessibles à l'ensemble de la population. Ils se veulent plus qu'un legs pour les générations futures : l'AFFC espère qu'ils favoriseront la compréhension mutuelle et contribueront à créer un dialogue intergénérationnel entre les femmes francophones, qu'elles soient nées ou non au pays. Ce recueil, qui correspond à la deuxième phase de l'initiative, rassemble les récits de participantes résidant en Saskatchewan, au Manitoba ou en Ontario. Un premier recueil, publié en 2022, rassemblait les récits de femmes francophones immigrantes de la Colombie-Britannique, de l'Alberta et du Yukon. La dernière phase sera consacrée à l'Est du pays.

La période de recrutement pour la deuxième phase a eu lieu d'août à septembre 2022. Elle a permis de recruter douze participantes originaires de douze pays et trois continents différents. Quatre ateliers d'écriture, d'une durée de deux heures chacun, leur ont été offerts.

Les récits des participantes témoignent à la fois de leurs expériences et des défis qu'elles ont dû surmonter pour s'intégrer. Leurs vécus sont certes distincts, mais nous pouvons affirmer sans l'ombre d'un doute que toutes s'investissent auprès de leur communauté respective.

Par ailleurs, le succès du projet *Autour d'Elles : Récits de femmes* n'aurait pas été possible sans la collaboration de nos partenaires. L'AFFC tient avant tout à remercier Patrimoine canadien pour le financement. Elle a aussi pu compter sur le soutien d'organisations membres — à savoir, Entr'Elles Regroupement Femmes Saskatchewan, le Mouvement ontarien pour les femmes immigrantes francophones, Pluri-elles (Manitoba) inc. et l'Union culturelle des Franco-Ontariennes — pour le recrutement des participantes. L'AFFC tient également à souligner l'appui des Éditions Terre d'Accueil, pour la création et l'animation des ateliers d'écriture, et de L'expressive, pour la révision linguistique des textes. Les entreprises Chantal Lalonde Design, Innovacom et TricoPPS ont, quant à elles, assuré la mise en page du recueil, conçu la couverture et fait l'impression. L'organisme offre ses remerciements à l'ensemble des personnes qui l'ont aidé à concrétiser le projet.

Soucieuse de remplir sa mission — c'est-à-dire de mobiliser et développer son réseau pour mieux défendre les droits des femmes francophones et acadiennes —, l'AFFC a mis sur pied ce projet avec l'ambition de faire rayonner les femmes de toutes origines. Nous espérons que la société canadienne pourra ainsi mieux saisir les réalités des femmes francophones immigrantes et issues de l'immigration qui vivent en milieu minoritaire au pays.

CYNTHIA ALVES TCHIMBAKALA

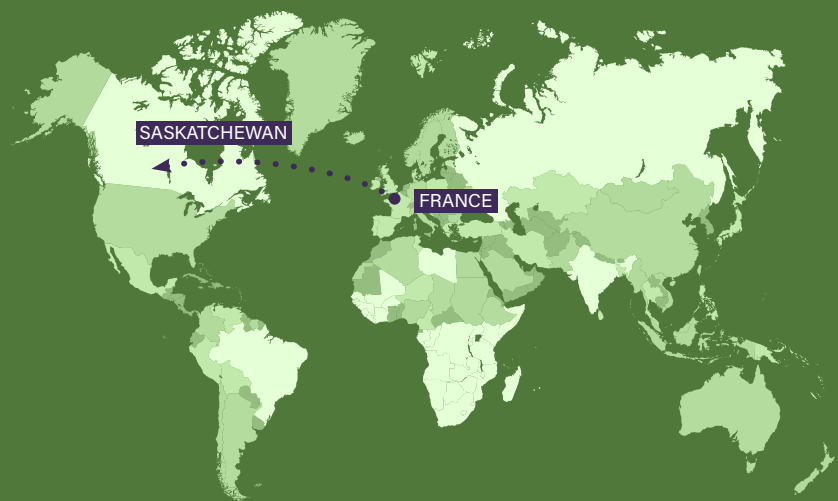
SASKATCHEWAN

PAYS D'ORIGINE : FRANCE

Ô Canada!

Je m'appelle Cynthia Alves Tchimbakala. Je suis pleine de couleurs, et pleine de nuances. Fille d'un père congolais et d'une mère française, je porte en moi le métissage. Les seize premières années de ma vie se passent dans la beauté et le chaos des terres africaines. Puis viennent les seize années suivantes, où je me consacre à bâtir les fondements de ma carrière professionnelle, en France. J'obtiens d'ailleurs une maîtrise en psychologie du développement à l'Université Paris V. Ma vie professionnelle débute dans la protection de l'enfance, puis s'oriente très vite vers l'éducation à la petite enfance.

Les questions liées à l'accueil et à l'intégration des nouveaux arrivants francophones me tiennent à cœur. Je travaille aujourd'hui pour un organisme de bienfaisance qui offre des programmes de préparation à l'école pour les parents réfugiés ou nouvellement arrivés ayant des enfants d'âge préscolaire. Aussi, je suis investie dans la formation des futurs éducateurs-trices à la petite enfance au niveau collégial. Je souhaite voir dans nos communautés francophones une main-d'œuvre professionnelle en petite enfance qui soit qualifiée et passionnée.



Accueillie

C'était une belle matinée d'automne. Il faisait encore bien chaud pour un mois d'octobre. La météo semblait vouloir nous faire grâce du froid légendaire des prairies canadiennes. Toute la famille s'était réunie dans le salon où nous attendions patiemment le début de la cérémonie. Je m'étais habillée de rouge et blanc en l'honneur de cet événement. Mes deux filles s'étaient paré la tête du nœud aux couleurs du Canada qu'elles avaient achetées la veille au magasin de dollars. Les yeux rivés sur l'écran, mon fils s'amusait à compter le nombre de participants ayant rejoint la réunion. « Cent-cinquante, maman! » s'écria-t-il. J'étais impressionnée de voir tant de familles rassemblées virtuellement sur la plateforme Zoom. Pour passer le temps, et sans doute pour cacher mon inconfort, je me prêtais à un jeu avec ma famille. Nous devions deviner le pays d'origine des participants. La clerc nous fit entrer dans une salle virtuelle où elle nous demanda de présenter nos documents officiels. Après avoir vérifié que tous nos documents étaient en ordre, elle nous renvoya dans la salle principale où il nous fallait attendre que tous les participants aient à leur tour suivi la même procédure. Comme le temps me semblait long, je décidai de préparer les boîtes à diner des enfants. Nous nous étions entendus pour que les enfants retournent à l'école aussitôt la cérémonie finie. Alors que je mettais les poulets dans le four, un fou rire me saisit. Je rigolais en pensant à ce jour tant solennel que j'étais en train de transformer en mondanité à m'occuper du repas des enfants. Il est vrai que si la cérémonie s'était produite en présentiel, l'atmosphère aurait été bien différente. Mais depuis le salon, la chose semblait perdre un peu d'éclat. Mon mari avait pourtant affiché un grand drapeau canadien sur l'un des murs de notre salon servant même de fond d'écran. Il s'était d'ailleurs couché bien tard la veille à essayer de rendre ce moment parfait, du moins aussi parfait que possible. Il avait emprunté de son travail un grand écran avec une caméra intégrée et avait fait des tests de son et d'image, cherchant le meilleur angle. Je l'avais abandonné à son jeu technique pensant en mon for intérieur qu'il semblait bien enthousiaste, bien plus enthousiaste que je ne l'étais. Il faut dire que j'appréhendais un peu ce moment où j'allais officiellement devenir Canadienne. Beaucoup de nos amis, issus des pays du sud, brandissaient souvent avec fierté leur passeport bleu, gage de leur citoyenneté canadienne, invoquant qu'il leur était à présent possible de voyager partout dans le monde sans jamais rencontrer de difficulté. Mais pour moi, devenir Canadienne prenait une autre signification. Il ne s'agissait pas de gagner un passe-partout pour voyager sans encombre, car mon passeport

Je réalisai alors que, pour la première fois, après tant d'années passées sur le sol canadien, je me sentais enfin accueillie. Saisie d'émotion à cette pensée, je m'autorisai à laisser échapper quelques larmes.

français m'accordait déjà ce privilège. Pendant longtemps, je n'avais d'ailleurs pas été très intéressée par la citoyenneté canadienne. Prêter allégeance à la couronne d'Angleterre me semblait être un ultime acte de trahison à l'égard de mes ancêtres français qui s'étaient battus contre les Anglais. Mais ma vie est ici maintenant, et mes deux derniers enfants sont nés au Canada. C'est donc un peu ambivalente que je m'étais réveillée ce matin-là.

Le repas des enfants était prêt à être rangé dans les sacs à dos lorsque j'entendis mon mari m'appeler d'une voix survoltée : « Ça commence, Cynthia! ». Je vins alors m'asseoir sur le canapé à côté de mes enfants. Nous écoutions attentivement le discours d'introduction du juge qui présidait la cérémonie. Après avoir visionné une vidéo vantant la beauté de la nation canadienne, suivi du discours préenregistré de son honorable Justin Trudeau, nous étions enfin invités à prêter serment. Bien que la cérémonie fût en anglais, je décidai de chanter l'hymne national entièrement en français. La cérémonie se termina par une séance de photo virtuelle avec le juge.

Alors que nous quittions la maison pour aller déposer les enfants à l'école, je ressentis une certaine légèreté mêlée de joie. Dans la voiture, une phrase du discours du juge me revint en tête : « Canada embraces you ». Ce que l'on pourrait traduire par « le Canada vous accueille » ou « le Canada vous étreint ». Et je repensai alors à tout le chemin parcouru, aux obstacles rencontrés, aux épreuves qu'il nous avait fallu surmonter, à l'adversité qui avait caractérisé notre parcours d'immigration. Je réalisai alors que, pour la première fois, après tant d'années passées sur le sol canadien, je me sentais enfin accueillie. Saisie d'émotion à cette pensée, je m'autorisai à laisser échapper quelques larmes.

L'aéroport international Pearson de Toronto, au mois de mars 2014. Nous sommes accueillis par une tempête de neige et mon fils découvre avec émerveillement l'hiver canadien.



Terre de nos aïeux

J'avais quitté la France en 2014 après avoir postulé un emploi d'éducatrice à la petite enfance dans une garderie francophone située en zone rurale en Saskatchewan. La procédure avait été étonnamment rapide. Quinze jours après l'entretien d'embauche, je recevais mon offre d'emploi. Puis, je déposai une demande pour un permis de travail auprès de l'ambassade du Canada à Paris. Un mois plus tard, mes documents d'immigration étaient prêts et je m'apprêtais à embarquer avec mon fils de trois ans et demi dans un vol pour Toronto. J'avais à peine eu le temps de vider notre appartement et de dire au revoir à mes proches. Mon mari décida de rester un peu plus longtemps en France pour clôturer nos affaires là-bas.

Pourquoi allais-je quitter tout ce que je connaissais et tous ceux qui m'aimaient pour une contrée lointaine et froide? Je pouvais lire sur les visages de mes proches une certaine incompréhension empreinte de bienveillance à mon égard. Ils savaient que j'étais bel et bien déterminée à partir et que rien ne m'aurait fait changer d'avis. Je chérissais depuis près de dix ans le projet d'immigrer au Canada et, maintenant que la porte s'ouvrait, personne n'osait vraiment me retenir malgré les incertitudes. De nature optimiste, j'abordais cette nouvelle étape avec enthousiasme en évitant de penser à tout ce qui pourrait aller mal. J'avais toutefois des questions. Je connaissais peu de choses sur la Saskatchewan et je me demandais si la citadine que j'étais pourrait s'adapter à la vie en campagne. Les années précédentes avaient été particulièrement difficiles pour mon mari et moi. Des mésaventures entrepreneuriales, suivies de plusieurs années sans emploi, nous avaient menés vers un étranglement financier certain et une crise familiale. Plus que jamais, cette impasse nous poussait à considérer un déménagement à l'étranger. Aussi, le climat sociopolitique de la France nous inquiétait. Nous avions alors identifié et listé cinq pays où nous construire une vie meilleure. C'est dans ce contexte que le poste au Canada avait attiré mon attention. Je pensais notamment pouvoir accéder à de meilleures opportunités professionnelles. J'étais séduite par l'idée de pouvoir élever notre fils dans un environnement bilingue. Enfin, le Canada semblait offrir l'équilibre entre vie professionnelle et vie familiale que je recherchais tant. C'est donc le cœur serré que je dis au revoir à mes parents, dont je m'étais occupée durant les trois années précédentes. Sur le départ, mon père, tel un patriarche africain, m'embrassa en me bénissant et me donna ses dernières consignes au cas où il viendrait à mourir. Je ressentis alors toute la gravité du moment. Il était vieux et rien n'était plus certain. Ma mère me tendit une petite pochette dans laquelle se trouvait l'alliance en or de ma grand-mère maternelle. En cas de difficulté financière, elle m'autorisait à faire fondre l'or pour en récupérer la valeur en argent comptant. La scène était solennelle et me rappelait étrangement le départ des pionniers à la conquête du Nouveau Monde. Animée du rêve de construire une vie meilleure, je partais en me disant que mes proches me rejoindraient une fois que notre situation serait stable. Saisie d'une mission, celle de défendre le français en terre anglophone, je laissai tout derrière moi pour conquérir ma Nouvelle-France.



Nous célébrons notre première année de vie au Canada. Saskatoon, 2015.

Ton front est ceint de fleurons glorieux! Car ton bras sait porter l'épée, Il sait porter la croix!

Cela faisait déjà plus de dix mois que nous nous étions établis au Canada, et bien des choses s'étaient produites. Trois mois, c'était la durée que j'avais tenue dans le village où nous avions atterri. Les premiers mois avaient été particulièrement difficiles. Contrairement aux stéréotypes habituels, j'avais réussi à m'accommoder des températures glaciales. Le plus dur avait été de m'adapter à l'ambiance « petit village agricole » qui caractérisait le coin. L'angoisse ne me quittait pas : je me levais et me couchais angoissée. Cet endroit me semblait trop vide — vide de gens, vide de relief, vide de tout. La neige qui s'étendait à perte de vue me dépeignait une terre désolée, silencieuse et sans vie. Tels étaient mes premiers ressentis à l'égard des Prairies. Mon mari nous avait rejoints deux mois après notre départ et avait eu du mal à trouver un emploi sur place. En revanche, il s'était vu offrir un poste similaire

Enfin, le Canada semblait offrir l'équilibre entre vie professionnelle et vie familiale que je recherchais tant. C'est donc le cœur serré que je dis au revoir à mes parents, dont je m'étais occupée durant les trois années précédentes.

à celui qu'il avait à Paris dans un cabinet d'avocat à Saskatoon. Nous avons donc déménagé dans cette ville. Je trouvai un emploi en tant qu'enseignante en prématernelle dans une école fransaskoise à trente minutes de route de Saskatoon. Bien qu'il s'agissait d'un remplacement pour un congé de maternité d'une durée de six mois, je n'hésitai pas une seconde à prendre le poste. J'étais extrêmement reconnaissante que la directrice de l'école me donne la chance d'intégrer l'équipe enseignante même si mes diplômes de France n'avaient pas encore été transcrits. Je trouvais mon équilibre dans la vie citadine qu'offrait Saskatoon. J'étais heureuse d'entendre les bruits de la ville, les sirènes des voitures de police traversant les rues, le son du bus de la ville s'arrêtant devant la porte d'entrée, le vacarme des enfants escaladant à toute vitesse l'escalier de l'immeuble au retour de l'école. Pour me rendre au travail, je profitais d'un système de covoiturage organisé par des enseignants vivant à Saskatoon. Au fil des mois, une belle amitié s'installa entre nous. Et à leurs côtés, je compris peu à peu la culture canadienne. J'aimais venir le matin et retrouver mes élèves de quatre ans. Je mis de côté l'approche éducative académique française pour embrasser de tout cœur l'apprentissage par le jeu. Puisque je me trouvais dans un fief fransaskois, j'entrepris d'apprendre les chansons traditionnelles, les mœurs et habitudes locales. Bien que très différente de ceux qui m'entouraient, je me sentais enfin à l'aise et épanouie. Je devais toutefois garder en tête l'enjeu du moment. Nos permis de travail venaient bientôt à échéance. Mon poste à l'école se terminerai au même moment. Il me fallait trouver assez rapidement un nouvel emploi. Un dimanche après-midi, je reçus un appel de la présidente du comité de parents de la garderie adjacente à l'école où je travaillais. Après s'être présentée, elle m'expliqua que la garderie était à la recherche d'une directrice et celle de mon école lui avait vanté mes mérites. Elle m'invitait à passer une entrevue. J'avais vu l'annonce de ce poste quelques mois auparavant, mais j'avais longuement hésité à postuler. En effet, selon les rumeurs, il y avait eu un problème avec l'ancienne directrice, qui était venue du Québec spécialement pour démarrer cette garderie et était repartie « désabusée » au bout de quelques mois. Je n'étais pas très convaincue, mais décidai quand même de me présenter à l'entretien comme j'en avais convenu au téléphone. En me rendant sur les lieux, je découvris des locaux modernes, des ressources éducatives neuves et une petite équipe à superviser. J'étais sous le charme. Impressionné par l'étendue de mon expérience française, le comité de parents m'accorda le poste immédiatement. Je devais commencer dès que mon contrat se terminerai à l'école. Cela me laissait quelques semaines pour entamer la procédure de renouvellement de mon permis de travail. J'espérais aussi que la transcription de mes diplômes arriverait rapidement, car je n'avais toujours pas mon certificat en éducation à la petite enfance de la Saskatchewan. Cela poussa la garderie à faire une demande d'exemption auprès du gouvernement pour que je puisse commencer mon emploi.

Le temps était à présent venu de dire au revoir à ma classe de prématernelle. Le cœur serré, je regardais tout ce que j'allais quitter; cette école, mes collègues, les enfants. Toutefois, je me consolais en me disant que je n'allais pas loin. La

perspective de mon poste à la garderie m'excitait. Alors que je m'affairais à ranger ma classe et à mettre de l'ordre dans les cahiers de suivi des enfants, mon téléphone sonna. C'était la garderie qui me demandait de venir au bureau en fin de journée. La cloche ayant sonné, j'arpenai le couloir extérieur qui reliait l'école à la garderie. J'entrai alors dans le bureau de la direction et dis bonjour aux trois représentantes du comité. L'atmosphère était lourde, leurs visages graves. Je m'assis en sentant que quelque chose n'allait pas. D'une voix fragile, empreinte d'émotions, la présidente m'expliqua que la garderie devait retirer son offre d'emploi. Elle ajouta que l'agente de la petite enfance n'avait pas accordé l'exemption nécessaire à mon embauche et que le comité devait donner l'emploi à quelqu'un de local. Abasourdie, je regardai alors les deux autres membres du comité qui étaient en pleurs. Un silence de plomb descendit sur la pièce. Un des membres du comité, qui était aussi une collègue enseignante que j'appréciais, se mit à s'excuser, car elle était consciente que perdre ce poste allait entraîner des conséquences pour le renouvellement de mon statut d'immigration. Avec dignité, je me levai, les remerciai poliment puis quittai la pièce. Comme dans un état second, je me réfugiai dans la classe de prématernelle. J'étais effondrée mais je ne voulais pas verser une seule larme ici, considérant que je devais leur faire grâce de ce spectacle. Mes collègues de l'école, qui avaient suivi la scène, se demandèrent ce qui venait de m'arriver. Lorsqu'ils l'apprirent, l'indignation, l'incompréhension et l'impuissance se firent ressentir dans toute l'école. Je pris mes affaires, déposai ma carte de remerciement sur la table, dans la salle du personnel de l'école, et je m'en allai. Ce village qui avait été mon terrain de jeux favori devenait soudainement l'endroit de ma honte. Là, commença une période sombre de ma vie.

Les jours suivants, je cherchai l'assistance d'une avocate de langue française. Après lui avoir expliqué la situation et montré tous les documents justificatifs, celle-ci m'expliqua que nous pouvions monter une action contre la garderie mais qu'au mieux, je gagnerais deux semaines d'indemnités salariales. Cependant, l'énergie et l'investissement financier seraient conséquents. Je sortis de son cabinet en état de choc. Je n'avais pas les moyens d'entamer cette procédure. Je devais faire face au préjudice d'avoir perdu un emploi pour lequel j'étais amplement qualifiée et qui venait d'être offert à une personne du coin n'ayant aucune expérience ni formation en petite enfance. J'avais vu dans mon enfance, en Afrique, des dirigeants agir avec népotisme, favorisant les gens de leur clan ou de leur ethnie. Mais observer la même chose au Canada me rendait stupéfaite. Il est vrai que la préférence nationale était franchement affichée. Il n'était pas rare d'entendre dans la bouche des conservateurs de la province : « priorité aux Canadiens! » Je devais aussi faire face à la précarité de mon statut de travailleuse étrangère au Canada. En faisant notre demande de renouvellement de permis de travail, nous avons découvert avec angoisse que le programme spécial par lequel nous étions arrivés, et qui donnait droit aux employeurs francophones des provinces anglophones de recruter sans contrainte du personnel issu de pays francophones, n'avait pas été reconduit par le gouvernement fédéral. Nous étions dans l'impasse. J'avais l'impression

d'avoir subi un double préjudice et m'enfonçais chaque jour un peu plus. Quant à mon mari, il avait lui aussi fait face à son lot d'imprévus quelques mois auparavant. Au lendemain de la fête de Noël, et pour réduire les coûts, le cabinet d'avocats où il travaillait avait décidé de licencier les trois derniers employés recrutés. Il s'était retrouvé du jour au lendemain sans emploi. Pris de compassion à l'égard de notre situation, l'école chrétienne où nous avons inscrit notre fils offrit à mon mari un poste de travailleur religieux qui était vacant. Même si le salaire de mon mari s'en trouva réduit significativement, nous pûmes ainsi renouveler notre permis de travail pour six mois. Lorsque mon nouveau permis temporaire arriva, je constatai qu'il ne me permettait plus de travailler auprès d'un public vulnérable. Je devais tenter de trouver un emploi dans un domaine qui n'impliquait pas les enfants. À ce stade, même agente de nettoyage aurait fait l'affaire. Il fallait survivre! J'avais appris à cacher mes diplômes parce que, trop souvent, j'apparaissais comme étant surqualifiée. Malgré mes démarches, je ne trouvais rien. J'étais rongée de culpabilité lorsque je voyais mon mari se rendre à son deuxième emploi, le soir après sa journée de travail à l'école. Nous parvenions difficilement à payer nos factures et à nourrir notre fils. Cette saison d'agonie semblait sans fin, comme une lente descente aux enfers. Mais, ma foi me maintenait en vie!

Ton histoire est une épopée Des plus brillants exploits.

Nous étions au printemps 2017, nous avons fini par créer notre petite routine malgré les obstacles du quotidien. Je ne voulais plus rien entendre de la communauté francophone, considérant qu'elle m'avait trahie et rejetée. J'avais alors trouvé refuge auprès de la communauté anglophone africaine. Nous avions d'ailleurs un cercle d'amis proches qui nous avait considérablement soutenus durant les deux années qui venaient de s'écouler. Mon mari travaillait toujours pour l'école, qui avait d'ailleurs décidé de nous parrainer pour la résidence permanente. En présentant une demande au programme de travailleurs qualifiés de la province, nous avons réussi à sécuriser un permis de travail ouvert d'une durée de deux ans. Cela nous donnait une impression de répit. Après la mauvaise expérience avec la garderie, j'étais restée un an à la maison. L'envie d'agrandir la famille m'avait gagnée. C'est ainsi que notre fille était née. Les difficultés financières nous avaient appris à vivre simplement, sans prétention. Nous avions déménagé dans un complexe d'appartements à loyers modérés. Les logements, principalement habités par des familles nouvellement arrivées, étaient neufs et de très bonne qualité. J'appréciais enfin le confort gagné et me sentais en sécurité dans cet environnement multiculturel. Le lotissement était géré par une église qui offrait par ailleurs plusieurs services communautaires tels que des classes d'anglais pour immigrants, une école et une garderie. En me rendant dans les bureaux de l'église, j'avais fait la connaissance de la directrice de la garderie. Au cours de nos conversations, elle en vint à m'informer qu'elle

était à la recherche d'une personne qualifiée pour gérer les classes préscolaires du service de garde. Bien que très intéressée par la proposition, je l'avais toutefois déclinée, car j'étais encore en congé de maternité et je voulais être présente pour ma fille. Cependant, à chaque événement communautaire organisé par l'église, lorsque je rencontrais la directrice, celle-ci ne cessait de me rappeler que le poste m'attendait toujours. Elle cherchait quelqu'un de qualifié et d'expérimenté, capable d'enseigner une classe d'enfants d'âge préscolaire présentant des troubles du comportement. Elle voulait également une personne qui pourrait superviser les autres éducatrices, dont la plupart avaient été formées à l'étranger. Elle était convaincue que j'étais la personne de choix. À l'approche du premier anniversaire de ma fille, je décidai finalement de prendre le poste. Dès la première semaine de travail, je réalisai que ma tâche allait être un vrai défi. Et j'étais prête à le relever. Au bout de quelques mois, j'apprenais à connaître mon équipe. J'aimais travailler avec des éducatrices issues d'autres cultures. À vrai dire, les Philippins étaient le groupe majoritaire au sein du personnel de la garderie. Et je connaissais à présent leurs codes, croyances et coutumes. Je voulais pouvoir les superviser loin des dynamiques hiérarchiques et choisissais de diriger par l'exemple. J'avais aussi réussi à réorienter les comportements des enfants de ma classe grâce à une série de stratégies. Les défis observés dans ma classe m'avaient poussée à développer mes connaissances en gestion de classe et en éducation

La famille s'est agrandie. Saskatoon, 2017.



Le quotidien amenait son lot de difficultés, mais j'avais appris à me battre. Et j'étais bien déterminée à ne pas laisser les circonstances gagner, quoiqu'il en soit.

spécialisée. J'avais également amélioré mes compétences en anglais. J'étais d'ailleurs devenue complètement bilingue. Aussi, je voulais me déployer professionnellement. J'avais envie d'étendre la sphère de mes compétences. Cette quête m'emmena à commencer mon entreprise d'accompagnement parental. De plus, durant mon congé parental, je m'étais remise à écrire. Et j'avais réussi à signer un contrat avec un magazine pour écrire des articles sur la famille. Malgré nos emplois, nos revenus demeuraient bas. Le quotidien amenait son lot de difficultés, mais j'avais appris à me battre. Et j'étais bien déterminée à ne pas laisser les circonstances gagner, quoiqu'il en soit.

Célébrons une nouvelle saison! Saskatoon, été 2021.



Et ta valeur, de foi trempée, Protégera nos foyers et nos droits, Protégera nos foyers et nos droits.

Les années étaient passées. Nous avons réussi à avoir notre résidence permanente, non sans peine. Au printemps 2020, notre troisième enfant venait de souffler sa première bougie. J'avais pris congé de mon emploi à la garderie anglophone pour m'occuper de notre bébé. Notre autre fille allait bientôt avoir quatre ans. Et je savais que quatre ans, c'est un moment important. Elle pouvait maintenant entrer à la prématernelle de l'école fransaskoise. Dans le passé, j'avais essayé, sans succès, de l'inscrire à l'unique garderie francophone de la ville. Il y avait en moyenne un an d'attente pour avoir une place. J'avais juste abandonné et l'avais gardée avec moi à la garderie anglophone. Mon mari et moi avons continué de parler français à la maison, je constatais tout de même que l'anglais était devenu la langue majoritaire dans notre foyer. J'interpellai alors mon mari sur cette situation. Nous étions conscients qu'en maintenant notre fille dans le système anglophone, elle ne se sentirait probablement pas francophone. Nous réalisons aussi que cela signifiait que les générations suivantes perdraient certainement la culture et l'identité française. Notre décision allait changer la trajectoire de toute notre descendance. Au cours des années précédentes, mon oncle avait effectué une recherche généalogique. Ma famille avait ainsi découvert qu'un de nos aïeux avait quitté la France au dix-septième siècle pour bâtir la Nouvelle-France. Je vivais très mal l'idée de perdre l'identité francophone dans la famille. C'était comme écraser le sacrifice des générations qui nous avaient précédés. Je me sentais soudainement connecté à cet ancêtre qui avait tout quitté pour le mont Royal. La décision était prise, nous étions en fin de compte attachés à notre identité francophone. J'inscrivis donc notre fille à l'école francophone de Saskatoon. Cependant, je savais que cela n'était pas suffisant. Pour que nos enfants se sentent francophones, il nous fallait nous investir dans cette communauté, et montrer que le français se vit en dehors de la maison. Je devais laisser de côté ma colère du passé pour revenir au cœur de la raison qui m'avait fait quitter la France.

*Sous l'œil de Dieu, près du fleuve géant,
Le Canadien grandit en espérant.
Il est né d'une race fière,
Béni fut son berceau.*

PASCALE ANDRIAMAMONJY

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
FRANCE, MADAGASCAR



Une aventure humaine

Je suis née en France mais n'y suis restée que quelques semaines avant de partir pour Madagascar, où j'ai vécu les quinze premières années de ma vie. De mère française et de père malgache, j'ai grandi dans une famille où les cultures cohabitaient de manière harmonieuse au point que je ne distinguais pas ce qui relevait de l'une ou de l'autre. J'ai quitté Madagascar pour la France pour finir mon secondaire et faire mes études supérieures. Après quelques tentatives infructueuses, j'ai trouvé ma voie et elle a été celle de la psychologie. J'ai obtenu un doctorat et une maîtrise, et j'ai exercé mon métier dans un centre d'hébergement d'urgence. Après vingt-cinq ans, une enfant, un mariage et un divorce, j'ai quitté la France pour Toronto, où je suis professeure dans un collège postsecondaire francophone. J'ai également ma pratique privée de psychothérapie.



*Take me on a trip, I'd like to go someday
Take me to New York, I'd love to see L.A.
I really want to come kick it with you
You'll be my American boy*

(Estelle, 2008)¹

American Boy (Le garçon américain)

Cette chanson de 2008, que je chantonnais à longueur de journée, représente parfaitement mon état d'esprit dans les années qui ont précédé ma venue au Canada : le désir de bouger, de voyager, de découvrir d'autres horizons...

En 2008, j'en prenais tout juste conscience. Cela faisait vingt ans! Vingt ans que je vivais sur la Côte d'Azur. Je n'avais jamais vécu dans un même endroit aussi longtemps. Il est vrai que la vie y était agréable : la mer, la montagne, le beau temps. J'étais venue m'y installer pour ça, après six années passées à Strasbourg, où j'avais terminé mes études secondaires et cherché, sans la trouver, ma voie à l'université.

Dans le Sud, j'avais commencé par des petits boulots, dans la restauration, sur les bateaux, dans un institut de beauté. Ne m'y épanouissant pas, j'avais repris mes études, m'autorisant cette fois à m'inscrire dans la discipline qui me fascinait depuis toujours : la psychologie. J'ai obtenu mon doctorat; suis devenue mère; me suis mariée (oui, dans cet ordre). J'ai trouvé un travail...

Et vingt ans ont passé. Je n'avais pas vu la routine s'installer. Engluée dans mon quotidien, je me laissais porter par son train-train. Je ressentais bien la monotonie de ma vie, mais je m'y étais habituée. Et je serais sans doute encore sur les bords de la Méditerranée s'il n'y avait eu ce courriel.

Le courriel d'un ancien camarade du lycée français d'Antananarivo. J'avais quasiment oublié cette période de ma vie. J'avais pourtant passé les quinze premières années de ma vie à Madagascar, et toute ma scolarité à Antananarivo. Mais j'avais gardé peu de liens, pour ne pas dire aucun, avec mes camarades de cette époque. Un peu comme si ma vie à Madagascar avait été un rêve, existait quelque part dans un recoin de ma mémoire, au loin, masqué par un brouillard.

Ce courriel, venu toquer à l'écran de mon ordinateur, en ravivant le passé, m'ouvrait l'avenir. Mais je ne le savais pas encore.

¹ *Emmène-moi en voyage, j'aimerais y aller un jour
Emmène-moi à New York, j'adorerais voir L.A.
Je veux vraiment venir trainer avec toi
Tu seras mon petit Américain (Estelle, 2008)*

Nous échangeâmes de nombreux courriels, nous rappelant nos années de lycée, nos amis communs... « Que sont-ils devenus? »... « Que sommes-nous devenus? »... Petit à petit, nous avons appris à nous connaître, sommes devenus confiants l'un en l'autre, puis confidentiels l'un de l'autre, partageant nos accomplissements mais aussi nos manques.

Après de nombreux échanges, ce fut la première rencontre. L'épreuve ultime : est-ce que cette symbiose virtuelle résisterait à la réalité. Ressentirions-nous cette même connexion sans la distance?

Tout se déroula comme dans un rêve. À mi-chemin entre la terre et le ciel, j'accédai à un autre univers. Celui où tout était à nouveau possible.

Grands chamboulements

Je décidai de divorcer. Ce fut une période difficile, lourde et sombre. Lorsqu'on décide de sortir de son train-train, on modifie la trajectoire de ceux qui nous entourent et auxquels la routine convenait. Ce furent des larmes, de la colère, des interrogations, de l'incompréhension... et de nombreuses démarches administratives, pour obtenir le divorce et trouver un nouvel appartement.

J'y emménageai avec ma fille. Une nouvelle vie commençait, à deux... et demi. Mon ancien camarade de lycée et nouveau compagnon vivait à New York. Nous avons donc poursuivi notre relation à distance. Nous nous rencontrions le plus souvent possible, une fois par trimestre. Parfois, il venait en France; parfois, j'allais à New York. Rencontre après rencontre, le projet s'est dessiné : vivre ensemble. Mais où? Ma famille était en France, la sienne au Canada.

Les discussions étaient âpres : il ne voulait pas la France ni l'Europe; je ne voulais pas New York. Nous avons fini par nous accorder sur Toronto. Ce n'était pas mon premier choix, ni même le deuxième. Quitte à m'installer au Canada, j'aurais préféré Vancouver. Je voulais un endroit tempéré, au bord de la mer, où je pourrais travailler en français. Mais Vancouver nous éloignait trop de nos familles. Toronto avait aussi l'avantage d'être une ville nouvelle pour chacun de nous, dans laquelle ni l'un ni l'autre n'avait de passé. Une ville nouvelle, c'était ce que nous voulions tous les deux pour commencer notre nouvelle vie. Nous projetions d'y rester cinq ans, le temps que ses enfants deviennent majeurs. Le temps de trouver notre « vraie » destination, celle qui répondrait à l'idéal que chacun portait en lui.

En attendant, il fallait commencer par le commencement : préparer notre départ de France et notre arrivée au Canada. Heureusement, le site d'immigration Canada est bien fait. J'y ai trouvé la trousse, la procédure, les délais, les documents à remplir, à fournir... Puis un beau jour, tout était là, tout était prêt. Il n'y avait plus qu'à envoyer le tout et à attendre en croisant les doigts.

Autant de petites séparations, parfois accompagnées par des larmes. Le cœur serré, je tirais un trait sur le passé; le cœur en fête, j'avais hâte de découvrir de nouveaux horizons.

Les bords du lac, mon lieu de promenade quotidien. Harbour Square, Toronto, 2016.



Avant de sceller l'enveloppe, j'ai vérifié avec ma fille que le dossier était complet, que je n'avais rien oublié : elle lisait la liste de vérification et je plaçais, un à un, les documents dans l'enveloppe marron. Nous avons répété le processus une fois... deux fois... trois fois, pour être sûres.

Quelque temps plus tard, la réponse est arrivée, positive. C'était l'euphorie! L'aventure était à portée de demain. Il ne restait qu'à s'occuper du départ : démissionner; faire reconnaître mes diplômes; trouver quoi faire de mon appartement; trouver un déménageur; faire les cartons... Finalement, ma fille décida de rester en France. C'est seule que je ferais le grand saut transatlantique. C'est seule que je ferais le tri des affaires à emporter. Autant de petites séparations, parfois accompagnées par des larmes. Le cœur serré, je tirais un trait sur le passé; le cœur en fête, j'avais hâte de découvrir de nouveaux horizons.

Le grand saut

Voilà le jour J! Presque six ans après le courriel par lequel le changement était arrivé. Nous sommes en juillet 2012. Comme tous les matins depuis la fin de l'année scolaire, je souhaite une bonne journée à ma fille qui part à son job d'été. Le même geste. Certainement pas la même sensation. En la serrant dans mes bras ce matin-là, dans la cuisine, je sais que rien ne sera plus comme avant. Nous n'avons jamais été séparées. Je sais que je ne la reverrai pas avant longtemps. Je suis assaillie de doutes : notre merveilleuse complicité survivra-t-elle à la distance? Allons-nous nous éloigner petit à petit? Il est trop tard pour reculer. Les larmes refoulées devant elle jailliront en sanglots dans l'avion, m'assaillant par vagues successives.

Je passe un mois et demi à New York. De nouveau dans les cartons. Ceux de mon compagnon cette fois-ci. Entre deux cartons, je surfe sur internet pour trouver un appartement à Toronto. Je sélectionne plusieurs adresses, en fonction du quartier, de la taille, du prix et de la vue sur Googleview. Nous prenons des rendez-vous et au cours d'un week-end, faisons le trajet New York — Toronto en voiture, enchainons les visites et... rien. Rien ne nous convient. Nous sommes en août, il fait chaud, très chaud. Fatigue, chaleur et déceptions aidant, une phrase me traverse l'esprit : « Je ne vais pas me plaire ici ».

Alors que nous nous promenons sur les bords du lac avant de rentrer à New York, une pancarte attire notre attention. Il y a une agence immobilière à proximité. À tout hasard, nous y allons et faisons la connaissance de Dorothy. Oui, comme dans le magicien d'Oz. Elle n'a pas de baguette magique et nous rentrons bredouilles à New York. Mais nous restons en contact avec Dorothy. Je reprends mes explorations sur Internet et, lorsque je vois un appartement qui pourrait nous plaire, Dorothy nous donne son avis. Finalement, elle valide un de nos choix et s'occupe du bail. C'est ainsi que nous louons notre premier appartement, sans l'avoir visité.

Coïncidence sur coïncidence

Nous entrons dans Toronto le 1^{er} septembre 2012, dans un U-Haul bourré à craquer des meubles et affaires de mon compagnon. Nous avons passé la frontière et fait tamponner mon document de résidence permanente à Niagara Falls. Le douanier, en consultant le papier, me demande où est ma fille. J'ai un pincement au cœur. Ce premier jour au Canada est une journée arc-en-ciel, avec en même temps la joie, l'excitation de l'aventure qui commence et la tristesse de vivre tout ça sans ma fille.

Nous entrons dans Toronto par le boulevard Lakeshore. La patrouille aérienne canadienne fait son show annuel. C'est magnifique. Quel accueil! C'est ainsi que commence ma vie à Toronto : avec une succession d'heureux hasards, que je vois comme autant de signes que j'ai fait le bon choix.

Notre appartement a vue sur le lac. Après avoir vidé le U-Haul, nous explorons notre nouveau quartier et mangeons en terrasse, au bord du lac. C'est encore l'été, il y a du monde dehors. Ambiance vacances. D'ailleurs, je ne me suis pas mis de pression pour trouver un travail. Un de mes premiers objectifs est d'améliorer mon anglais, qui est de niveau scolaire. À peine installée, je commence donc des cours d'anglais avec l'Armée du salut, où je me rends à pied : sur la rue Yonge que j'emprunte, les banderoles accrochées aux lampadaires me souhaitent « Bienvenue ».

Tous ces petits signes me réjouissent et, contrairement à mon ressenti du week-end du mois d'août, moi qui n'aime pas les grandes villes, les grandes tours, le béton, le bruit... je me sens bien à Toronto. Je suis pleine d'énergie, ouverte à ce que la Vie me propose. Et la Vie ne cesse de m'offrir des opportunités.

Après quelques mois de cours d'anglais, je ressens le besoin de travailler. N'étant encore inscrite à aucun ordre professionnel, je ne peux exercer en tant que psychologue. J'épluche donc les offres à la recherche de professeurs de français et je me retrouve rapidement à enseigner le français à des adultes, pour dix dollars de l'heure, en soirée et parfois le samedi. Mes élèves viennent de tous horizons : Hong Kong, Russie, Colombie, Canada. C'est un plaisir de les retrouver chaque semaine pour partager mon amour de la langue française. Et mon premier chèque de salaire! Il eut été en or, je n'aurais pas été plus fière!

En parallèle, je m'inscris également dans un centre d'emploi francophone. J'apprécie la dimension humaine du lieu, le chaleureux accueil qui y prévaut. L'agente qui m'aide à rédiger une lettre de présentation et mon CV, selon les formats canadiens, est tellement positive, encourageante que je me sens pousser des ailes. Je rencontre ensuite la consultante qui doit m'orienter vers de potentiels employeurs. En voyant mon CV, elle me propose de me présenter au directeur d'un collège postsecondaire francophone, qui, heureux hasard, se trouve au même étage. Le directeur m'informe qu'un nouveau programme vient de s'ouvrir en septembre et qu'il cherche des professeurs. Cela tombe bien, je suis là!... Le premier semestre, je donne un cours; le semestre suivant,



Vue depuis les îles de Toronto, mon deuxième lieu de promenade favori, 2012.

trois; et ainsi de suite jusqu'en janvier 2015, où j'obtiens un poste à temps plein.

Je souhaite quand même reprendre mon métier de psychologue. Avant de quitter la France, je m'étais renseignée sur les exigences pour m'inscrire à l'Ordre des psychologues de l'Ontario. J'avais obtenu l'équivalence de mes diplômes mais il fallait passer un examen écrit assez conséquent. J'avais été refroidie par la lourdeur de la procédure. Au cours de mes recherches, voilà que je découvre par hasard qu'un ordre des psychothérapeutes de l'Ontario est en cours de création. Nouvelle coïncidence! Je peux invoquer le maintien des droits acquis et faire valoir mon expérience; je deviens ainsi l'une des premières psychothérapeutes agréées de l'Ontario.

Dans le même temps, une collègue professeure me propose d'intégrer le conseil administratif d'un organisme francophone qui œuvre dans le domaine de la violence faite aux femmes, OASIS. Je n'ai jamais fait partie d'un conseil d'administration et la mission de l'organisme me touche. J'accepte cette nouvelle aventure. Une autre collègue m'informe qu'un autre organisme francophone, qui, lui, œuvre dans le domaine de la santé, l'Entité 3, cherche également des administrateurs. Je me propose. Je resterai six ans administratrice du premier, trois ans du second. J'y apprend énormément, sur le système de santé ontarien, sur la minorité francophone et les services qui lui sont proposés, sur le féminisme...

Le milieu des organismes francophones est petit et, d'une assemblée générale à une autre, j'ai vite fait de tous les connaître. C'est dans ce réseau que j'apprends qu'un organisme, le Centre francophone de Toronto, cherche une

Je me régale toujours autant de la multiculturalité de Toronto. Je ne me lasse pas d'entendre parler au moins quatre langues différentes dès que je sors dans la rue; d'entendre des musiques venues du monde entier; de voir des habits de différentes régions du monde.

psychothérapeute. Je renoue ainsi avec ma pratique clinique, ce qui représente beaucoup pour moi. Qui plus est, je travaille dans un organisme à but non lucratif, comme en France, offrant de la psychothérapie à des personnes qui n'auraient autrement pas les moyens d'y accéder. Cela me donne la chance de travailler avec des personnes venant de tous horizons, des hommes, des femmes, des jeunes, des vieux, des nouveaux arrivants, des Canadiens de longue date...

Torontoise

L'aventure torontoise devait durer cinq ans et cela fait déjà dix! Dix ans que je vis à Toronto. Les années sont passées tellement vite... J'ai été dans la frénésie de la nouveauté, de la découverte, multipliant les expériences et les activités. Je suis devenue citoyenne canadienne pendant les années de COVID-19. C'était particulier de vivre la cérémonie à distance. Au moins, cela a permis à ma famille de France d'y participer, via Messenger. Toute une organisation a cependant été nécessaire pour arriver à connecter mon téléphone à l'écran de télévision afin que ma famille, connectée via le téléphone de mon compagnon, puisse bien voir. J'étais tellement stressée! Je m'étais habillée avec quelque chose de ma mère, quelque chose de ma fille et quelque chose de ma sœur. Un arc-en-ciel émotionnel cette fois encore.

L'ancrage à Toronto s'est aussi accentué en devenant propriétaire. Nous avons acheté dans le même immeuble que celui où se trouvait notre premier appartement. C'est dire si on s'y sent bien dans cet immeuble et dans ce quartier. C'est mon univers. Notre appartement a également vue sur le lac. Je regarde par ma fenêtre. Il fait beau aujourd'hui. Dix-sept degrés début novembre. Le réchauffement climatique n'est pas une vue de l'esprit. Je regarde le ballet des bateaux-taxis qui font la traversée jusqu'aux îles de Toronto. En dix minutes, on se retrouve dans la nature, la verdure et le calme. Le bruit des vaguelettes rappelle celui de la Méditerranée. Il manque l'odeur de l'iode... J'ai la nostalgie de la Côte d'Azur, de la chaleur et de la mer, de ma famille et de mes amis, et aussi d'une certaine lenteur du temps.

Pourtant, je ne projette pas de retourner en France. Je me régale toujours autant de la multiculturalité de Toronto. Je ne me lasse pas d'entendre parler au moins quatre langues différentes dès que je sors dans la rue; d'entendre des



Dundas Square, sur la rue Yonge, 2013. Le premier endroit qui m'a souhaité la bienvenue.

musiques venues du monde entier; de voir des habits de différentes régions du monde. Il y a tellement de diversité que la question de « l'étranger » est obsolète : il est impossible de savoir, et donc inutile de se demander, si la personne que vous croisez, quelle que soit sa couleur de peau ou la langue qu'elle parle, est un touriste en vacances, un nouvel arrivant ou un Canadien de naissance dont la famille vit dans ce pays depuis plusieurs générations.

Toronto demeure pour moi une ville dans laquelle les opportunités sont multiples et qui offre l'occasion de faire de nouvelles expériences. Peut-être parce que je vis au centre-ville et que ce quartier offre de nombreuses activités culturelles qui permettent de découvrir d'autres cultures : Scotiabank nuit blanche; la course des bateaux-dragons; le Festival Ashkenaze; le Festival Habari Africa...

Peut-être parce que je fais partie de la communauté francophone. Si celle-ci est petite, elle est très dynamique. Et le fait qu'elle soit petite permet aux informations de ne pas être noyées dans la masse. On est toujours au courant de tout : une séance d'impro de la Ligue d'improvisation française, une pièce de théâtre au Théâtre français de Toronto, un concert à l'Alliance française, une visite guidée de la Société d'histoire de Toronto, un festival...

Aurai-je eu, en France, l'occasion de participer à cette aventure qu'est *Autour d'Elles*?

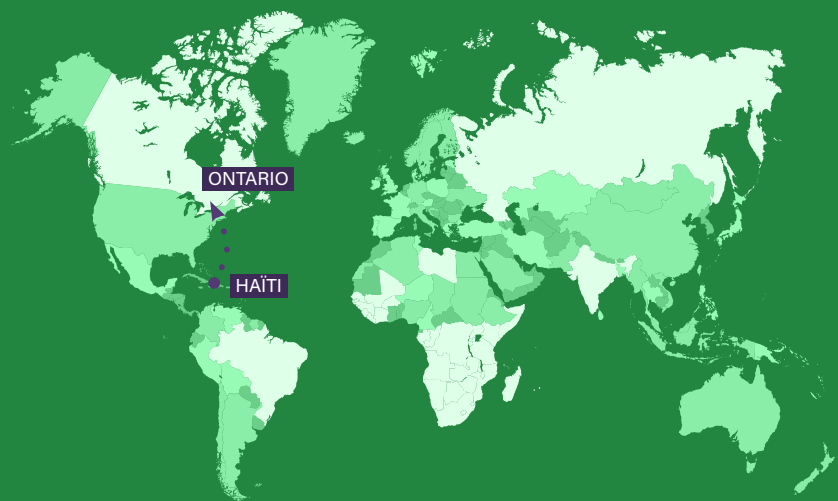
MARIE- HÉLÈNE, DESTINÉ

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
HAÏTI

Des origines et de l'identité culturelle

Je viens d'une famille haïtienne qui s'est établie à Ottawa dans les années 1970 et j'évolue aujourd'hui en Ontario dans une dualité linguistique enjolivée de teintes créoles. Une première formation en journalisme a confirmé ma passion pour l'écriture et des études en littérature ont aiguisé mon goût pour la lecture. J'ai étudié en lettres françaises, en traduction et j'ai récemment complété une maîtrise en éducation, avec concentration en apprentissage et en enseignement. Évoluant professionnellement dans le milieu des langues officielles du Canada, je demeure sensible aux questions d'identité et de pluralité linguistique et culturelle. Animée du désir secret de m'actualiser, je cherche, à travers des activités à saveurs culturelles et artistiques, à faire résonner ma voix auprès d'un auditoire intéressé.



Prélude

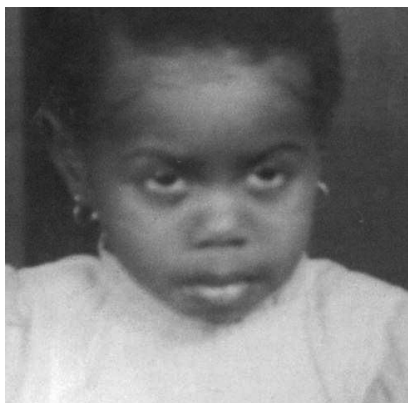
Encore aujourd'hui, le milieu dans lequel j'évolue tend à accentuer les différences, surtout, lorsqu'on semble porter tous les signes visibles de l'apatride, de l'autre, de la personne « déplacée ». J'utilise le terme « déplacée » et non immigrante, immigrée ou expatriée pour faire part de mon histoire car dans mon cas, c'est la famille qui a décidé de faire le grand voyage. J'emploie sciemment le verbe « semble » parce qu'en réalité, je demeure convaincue qu'on vient tous de quelque part. Certains diront d'ailleurs, un « ailleurs » qui regorge de mystères et d'histoires méconnues et qui trouble le regard de l'un sur l'autre. Cet « ailleurs » qui donne lieu à des jugements et à des incompréhensions qui teintent les interactions humaines. À mon sens, les identités et les origines sont indissociables de la perspective, de la façon de voir l'autre, de se voir soi, et de voir le monde. De plus loin que je puisse me souvenir, la question de mon identité occupe mes pensées.

Marie des îles

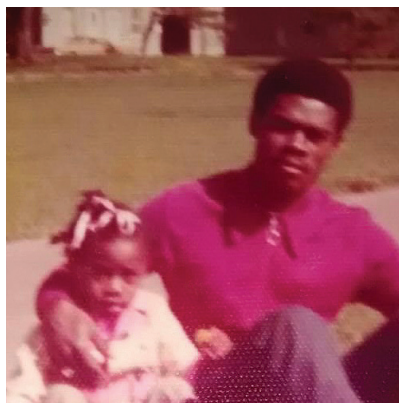
L'histoire qui est mienne a d'abord pris naissance dans une petite ville du sud-ouest d'Haïti, à Jérémie, avant de transiter vers la capitale haïtienne, Port-au-Prince, pour rejoindre mon père au Canada, dans le cadre du programme de réunification familiale. Il faut préciser que mon père était de ces nombreux Haïtiens qui, dans les années 1970, voyaient le Canada comme une terre de possibilités, où construire un avenir meilleur qu'offrait alors le régime dictatorial de François Duvalier dans leur pays d'origine. Ils avaient été plusieurs à venir, armés de leurs compétences et de leurs formations diverses, renflouer les rangs de la profession enseignante au Canada et, en particulier, au Québec. Ma vie en terre d'accueil a pris son essor sur la rue Guigues en 1975, dans un quadrilatère délimité par les rues Dalhousie à l'ouest, Cumberland à l'est et St-Andrew au nord, dans un quartier traditionnellement francophone de la Basse-Ville d'Ottawa. J'ai le souvenir vibrant des histoires que racontait ma mère au sujet de notre arrivée au Canada en mars 1972 pour y rejoindre mon père. J'étais alors âgée de trois ans et demi et nous prenions ma mère et moi l'avion pour la première fois, laissant derrière notre réalité quotidienne, emportant dans nos valises tout ce que nous possédions et les promesses d'une nouvelle vie. À chaque fois qu'elle relatait notre arrivée au Canada, le récit devenait de plus en plus dramatique et rocambolesque, mais ma mère m'en a rappelé l'autre jour les points culminants. Point de départ : Port-au-Prince, Haïti. Destination : Ottawa, où mon père et des membres de la famille de ma mère se trouvaient déjà. Il fallait alors, pour se rendre au Canada, passer par la Jamaïque. Ma mère avait eu la frousse à l'idée d'arriver dans ce pays étranger des Caraïbes car elle avait entendu des rumeurs voulant que l'on y volât les enfants. Enfin, nous y avons fait escale une journée entière avant de reprendre un avion d'Air Jamaica en direction de Toronto. Arrivant au Canada en pleine tempête hivernale, nous avons passé la nuit à Toronto avant de reprendre le lendemain un vol vers la capitale fédérale. Lorsque nous

avons atterri à Ottawa, mon père s'était vu accorder la permission de venir nous chercher directement dans l'avion et une agente de bord, qu'on appelait hôtesse de l'air à l'époque, avait prêté main-forte à ma mère pour nous aider à débarquer. Et c'est là, sur le tarmac de l'aéroport d'Ottawa, que nous avons toutes deux posé nos pieds en sol canadien pour la première fois. La neige arrivait presque aux genoux de ma mère.

Avant l'expérience formative de la rue Guigues, j'ai le vague souvenir de nos premiers moments dans un logement sur la rue Charlotte à Ottawa. Ces moments furent d'une brièveté fracassante car notre noyau familial allait éclater un an plus tard avec le départ de mon père pour la ville de Toronto. Ma mère et moi sommes restées à Ottawa, mais cette cassure allait forcer un nouveau déplacement pour ma mère et moi et serait déterminante dans notre parcours d'immigration. Nous vivrions une nouvelle répétition du



Ci-dessus : Cette première photo officielle, en noir et blanc, prise en Haïti vers 1971, a sûrement fait partie du dossier déposé à l'ambassade pour immigrer vers le Canada. Cette mine sérieuse ne m'a lâchée jusqu'à présent, mais je souris davantage à la vie.



En haut à droite : Souvenir d'une sortie avec mon père dans un parc à Ottawa vers 1975. Ces petits moments nous appartenaient mais la séparation était toujours difficile à vivre.

À droite : Je porte à l'âge de 7 ans une chemise colorée confectionnée par ma mère et je suis coiffée de tresses et de rubans comme c'était la coutume à l'époque. Ma mère puisait dans tous ses talents pour m'habiller et me coiffer, même quand cela ne lui venait pas naturellement.



Notre noyau familial étant à reconstruire, ma mère fit comme toute bonne Haïtienne, elle puisa dans ses forces pour garder la tête haute sans se laisser abattre. Ensuite, elle se tourna vers le voisinage.

déplacement, cette fois sans repères et, avec pour seul point d’ancrage, notre établissement à Ottawa. Le phare qui devait éclairer nos pas n’y était plus. Bien que mon père, par souci de conscience ou de responsabilité, ne sais-je, prit la peine de « préparer » ma mère à la gestion d’un ménage en terre étrangère, tout était à recommencer. Les morceaux de nos vies maintenant éparés devaient être recollés, sinon notre projet d’immigration risquait de virer à l’échec. J’appris plus tard à l’âge adulte que les grands déménagements étaient une source de grand stress pour les couples et que certains n’y survivaient pas. Est-ce ce qui était arrivé à notre famille? La réponse à cette question demeure à ce jour en suspens.

Perspectives

Notre noyau familial étant à reconstruire, ma mère fit comme toute bonne Haïtienne, elle puisa dans ses forces pour garder la tête haute sans se laisser abattre. Ensuite, elle se tourna vers le voisinage. Pour nous, ce furent les voisines, et la famille qui se trouvait à proximité. Nous ne possédions pas de voiture, alors il nous fallait à ce moment-là pouvoir nous déplacer à pied ou, pour les cas de grande nécessité, en autobus. C’est bien plus tard, quand j’atteignis l’âge de seize ans et que je pus apprendre à conduire, que ma mère acheta une voiture qu’elle-même ne conduirait jamais. La petite histoire demeure que ma mère était de cette génération de femmes traditionnelles haïtiennes n’osant pas prendre le volant par elles-mêmes, mais n’hésitant pas une seconde à confier la responsabilité d’une voiture neuve à une jeune fille pourtant insouciante et sans expérience. Une jeune fille sans expérience, je l’étais, certes, mais j’étais animée du désir de battre de mes propres ailes et de vivre toutes les folies. C’était risqué quand même, et une grande source d’inquiétudes pour ma mère et nos proches.

À bien y penser, il y avait pour tout nouvel immigrant haïtien bien des avantages à se loger au cœur du centre-ville d’Ottawa : on pouvait se rendre au marché By à pied pour y faire le marché et prendre un autobus si le lieu de travail se trouvait plus éloigné. Nombreuses sont les fois où j’ai suivi ma mère pressée et affairée, le long du chemin Dalhousie, pour aller au marché, au magasin Woolworth sur la rue Rideau, à La Baie et à Giant Tiger sur la rue Georges. Il fallait tout régler rapidement. Sans reprendre son souffle. Comme elle était mon seul repère et moi sa principale raison d’être pour la suite des choses au Canada, je la suivais, nos parcours étant à jamais indissociables.

Chaque dimanche, sans en rater un seul, nous longions la rue Guigues en direction de la promenade Sussex pour nous asseoir sur les bancs prisés de la majestueuse Cathédrale Notre-Dame d'Ottawa, la seule et unique église qui évoque encore en moi des sentiments d'émoi. Une fois, ma mère a fait venir ma grand-mère haïtienne pour un séjour de quelques mois au Canada et je me suis rendue plusieurs fois à pied à la cathédrale avec cette dernière, même en plein hiver, quand les trottoirs étaient glissants. Je me rappelle encore la scène qu'a faite ma mère à ma grand-mère un jour où celle-ci s'était rendue seule à l'église malgré la pluie verglaçante.

L'immigration d'antan à Ottawa avait de particulier que les migrants provenant d'une même région se regroupaient naturellement dans un même quartier. On savait assez rapidement qu'une telle venait d'atterrir ou qu'elle avait reçu son visa d'entrée, qu'un tel habitait maintenant le quartier ou venait d'emménager avec un parent à Ottawa. Ainsi, la communauté grandissait et des liens durables se développaient, un nouvel arrivant à la fois, avec le souci de se soutenir les uns les autres pour mieux faire face à l'inconnu, tout en gardant jalousement les traditions du pays d'origine. Naturellement ou par dessein, peut-être à cause d'une certaine proximité avec la langue française, quelques personnes provenant d'Haïti se sont donc retrouvées à habiter le quartier francophone de la Basse-Ville d'Ottawa pour y vivre leur dualité linguistique créole-français mais, plus que tout, se construire une nouvelle vie au Canada. La question de la langue était complexe. Parler le français pour s'intégrer, assurément, mais que faire de la langue créole?

Ma mère s'est alors rapprochée de compatriotes et de consœurs déjà établies sur les rues Guigues et St-Andrew en emménageant peu de temps après dans un petit immeuble à trois étages sur la rue Guigues. C'est donc du haut du 3^e étage, là où se trouvait notre appartement, que je commençais à regarder ma rue et à en imaginer les possibilités infinies. De temps à autre, une nouvelle immigrée logeait temporairement chez nous, question de prendre pied et de poursuivre par elle-même son parcours d'immigration. Je faisais un peu comme ma mère. J'adoptais moi aussi en cours de route des amies, des frères ou des sœurs réels ou imaginaires afin de combler le vide créé par mon statut d'enfant unique, et mes cousines et mes cousins adorés, rapprochés ou vivant en Haïti, venaient enjoliver mon tableau familial.

Du choc culturel et de l'identité

Vous me direz peut-être : de quoi pouvait rêver une petite Haïtienne âgée de cinq ans, enfant unique de surcroît? À quoi pouvait ressembler son quotidien? Quelles seraient ses plus grandes aspirations, quels seraient ses plus grands accomplissements, ses désirs? Quelle serait — j'aime faire ce jeu de mots — sa destinée? Déjà enfant, je cherchais à savoir qui j'étais, ce que je représentais et quelle était ma place dans la société. Mon monde était composé de ma famille immédiate, de ma vie de quartier, de ma communauté et des amitiés que je commençais à développer. J'étais aimée, protégée et valorisée à la maison et

J'étais aimée, protégée et valorisée à la maison et dans la communauté. J'étais appréciée pour l'enfant unique que j'étais et pour tout ce que je représentais comme espoir d'une nouvelle vie au Canada. Mais à l'école c'était un tout autre pari que de faire oublier ma différence et de briller comme je pensais en être capable.

dans la communauté. J'étais appréciée pour l'enfant unique que j'étais et pour tout ce que je représentais comme espoir d'une nouvelle vie au Canada. Mais à l'école c'était un tout autre pari que de faire oublier ma différence et de briller comme je pensais en être capable.

Imaginez un moment le scénario : nous sommes à l'aube des années quatre-vingt, dans un milieu homogène, majoritairement blanc, et voilà qu'une petite Haïtienne de race noire aux cheveux crépus garnis de rubans colorés, au parler singulier et à l'accent francophone méconnu se tient bien droite dans la salle de classe et dans la cour d'école malgré les assauts répétés et les remises en question constantes. Qui es-tu? D'où viens-tu? Pourquoi parles-tu comme ça? Malgré tout, elle refuse de flancher et de battre en retraite tandis qu'elle est étiquetée pour sa couleur, ses traits et sa singularité par ses camarades de classe comme par le personnel enseignant. Imaginez maintenant le sentiment de désarroi qui grandit chez cette petite qui n'a qu'un désir, celui de se faire accepter telle qu'elle est, sans avoir à prétendre être autre qu'elle-même. Même chez une enfant, ce sentiment pourrait être une source de craintes et d'appréhensions en plus d'engendrer des sentiments de révolte qui risquent de ternir ses rapports avec les autres. Elle s'arme d'une carapace et brandit son bouclier pour parer les coups, visibles, invisibles ou imaginés. En réalité, cela forme sa perception des autres et sa compréhension du monde. Elle se demande si ce monde dans lequel elle grandit est juste, s'il l'est indiscutablement pour les autres tout en étant plutôt injuste envers elle simplement parce qu'elle vient d'ailleurs et qu'elle ne ressemble pas à la majorité. Du moins, avec ses yeux d'enfant, elle peut sentir que tout ne va pas rondement. Tout cela, à cause de particularités culturelles, linguistiques et raciales dont elle n'est aucunement responsable et de la discrimination sans équivoque qu'elle subit.

Découverte et voyage identitaire

L'une des fiertés des familles haïtiennes réside dans le fait d'élever des enfants instruits. Tous les sacrifices étaient faits pour que je puisse accéder à la connaissance et au savoir. Aussi, il fallait que je sache jouer du piano : c'était une compétence incontournable. Je suivais donc des cours de piano chez une dame d'un certain âge, Canadienne blanche et francophone. Ce fut ma première rencontre intime et ponctuelle avec une femme à l'allure différente

de celle de ma mère. Plus tard, mes parents m'ont acheté un piano. En plus des livres qu'on me procurait ou que je recevais en cadeau, je me souviens avoir arpenté les couloirs de nombreuses bibliothèques de la ville à la recherche de livres que je dévorais comme si ma vie en dépendait. Je me réfugiais dans les livres pour partir à la rencontre des personnages et habiter leur monde imaginaire, fictif ou réel. J'incarnais leurs vies et leurs réalités une page ou un livre à la fois, et ce, parfois, très tard dans la nuit. J'avais trouvé comment ajuster la lampe de chevet de manière à ce qu'elle éclaire juste assez, sans attirer l'attention des adultes de la maisonnée, tandis que je lisais sous les couvertures. Pourtant, les réalités évoquées dans ces livres étaient tellement éloignées de la mienne qu'aujourd'hui, je ne peux qu'en rire un peu et en constater l'ironie : *Les petites filles modèles*, *Les malheurs de Sophie*, *Les quatre filles du docteur March*, et tant d'autres. Ces personnages aux yeux bleus et aux cheveux blonds ou châains représentaient un autre idéal, très éloigné de la fille que je voyais dans le miroir. Malgré tout, leurs histoires me plaisaient et je m'imaginai comme elles, le temps d'une lecture. Que dire de *La mélodie du bonheur* que j'ai visionnée mille et une fois? À bien y penser, je développais alors mon goût pour la littérature et le cinéma, sans savoir à l'époque que j'aiguissais aussi ma curiosité pour les questions d'ordre social. Je me suis retrouvée dans le *Journal d'Anne Frank* et dans l'histoire d'Helen Keller, *Sourde, muette et aveugle — Histoire de ma vie*. Anne Frank, pour la vie qu'on lui a niée et Helen Keller pour son courage malgré ses limitations fonctionnelles. Je les trouvais toutes deux uniques et singulières pour leurs histoires incroyables et triomphantes face à l'adversité. Sans prétendre comparer mon histoire à la leur, leur courage me fascinait. J'entrevois à travers ces lectures un monde qui était peut-être hors de ma portée mais qui nourrissait mes rêves et mes aspirations. Mon passage dans les écoles francophones d'Ottawa aux paliers primaire et secondaire m'a sensibilisée au fait français et donné une appréciation solide de l'importance de la préservation de l'identité linguistique et culturelle. L'expérience de ma scolarisation a elle-même été positive bien que complexe en raison de la dualité culturelle et linguistique toujours présente dans ma vie. À l'école, je vivais en français; à la maison, principalement en créole haïtien, bien que les deux langues y entraient constamment en conflit. Comme tout immigrant haïtien désirait s'assimiler le plus rapidement possible à la société d'accueil, il évitait de parler le créole à ses enfants et insistait pour leur parler en français pour leur croissance personnelle, sauf pour les choses sérieuses comme les réprimandes et les corrections. Par ailleurs la culture, avec tout ce qu'elle comportait, était haïtienne et créole : la musique, la cuisine, les divertissements. Ainsi se développaient deux mondes parallèles dans lesquels je devais évoluer à force égale sans qu'il n'y ait pourtant de réelle réconciliation entre les deux. Parfois, j'avais l'impression d'évoluer dans deux milieux distincts avec deux identités propres. L'image du caméléon qui se fond dans la nature m'interpelle à ce jour. Il faut s'adapter. Encore et encore.

Au moment d'entamer mes études postsecondaires, je choisis d'abord le journalisme puis les lettres françaises parce que je ne sais pas vraiment dans quel domaine étudier et, surtout, parce que j'aime la lecture. Ce passage obligé

Parfois, j'avais l'impression d'évoluer dans deux milieux distincts avec deux identités propres. L'image du caméléon qui se fond dans la nature m'interpelle à ce jour. Il faut s'adapter. Encore et encore.

à l'université, dans un milieu favorisant une pensée eurocentrique fortement axée sur les triomphes de l'histoire coloniale française, fut frustrant mais salubre, car il m'a forcée à me confronter à l'histoire telle que racontée par les peuples dominants. C'est ainsi que, parallèlement à mes études en lettres, j'ai cherché la « réelle » histoire de mon peuple. Chaque texte lu et étudié pour les cours, bien qu'intéressant sur le plan littéraire, regorgeait de références culturelles et historiques qui parfois déformaient ou niaient l'existence de la nation dominée ou sous domination pour en revanche hisser plus haut la nation française. Je cherchais donc, à coups de lectures et de recherches, des textes qui racontaient l'envers de la médaille, de manière que mon édification soit aussi complète qu'authentique. Ma conscience fût à tout jamais éveillée et ma réelle identité encore plus affirmée.

C'est dans ce même esprit que j'appréhendais, il y a plusieurs années, un premier voyage en France pour accompagner mon fils qui s'y rendait avec son équipe de foot. J'étais persuadée d'ailleurs que ce serait mon seul et unique voyage en terre française. J'avais souvent entendu parler de sa riche histoire. Je craignais ma réaction à la vue du patrimoine culturel de la République française, laquelle avait carrément, à mes yeux, amputé la croissance économique de ma chère République d'Haïti au lendemain de sa prise d'indépendance, en 1804. Je découvris cependant qu'en marge de l'histoire, des politiques de gouvernance et de la politique extérieure du pays, il existe dans les contrées françaises des âmes tendres à l'action bienveillante. Je suis à ce jour reconnaissante des nombreuses attentions dirigées vers mon fils alors qu'il pensionnait quelques jours dans une famille bretonne. Il découvrait à son tour une culture et des mœurs qui n'étaient pas les siennes mais qu'il prit plaisir à apprivoiser. Je me rappelle ce vieux Breton qui m'a dissuadée de l'immortaliser en photo car il préférerait qu'on garde en mémoire le précieux souvenir de notre brève rencontre sans l'aide d'aucun appareil des temps modernes. Ce voyage à Nantes et en Bretagne française nous a marqués par sa gastronomie, sa riche culture et, plus que tout, par la gentillesse de ses habitants. En plus, j'ai pu au fil des années enrichir mon univers culturel grâce à la lecture d'autrices et d'auteurs éveillés tels que Maya Angelou, Edwige Danticat, Kettly Mars, Malcom X, Yanick Lahens et tant d'autres. J'ai aussi croisé sur mon chemin des femmes extraordinaires dont l'allure et la posture *fanm djanm*¹ ont contribué à forger autant mon caractère que mon identité.

1 Se dit d'une femme forte en créole haïtien.

De la langue et du patrimoine

Mes fréquentations les plus assidues sont elles aussi issues de l'immigration. Ma quête identitaire s'est révélée également dans les choix que j'ai faits pour fonder une famille et pour entretenir mes relations importantes jusqu'à présent. La personne avec laquelle je partage ma vie me propose de regarder ma chère Haïti à travers une nouvelle lentille, son expérience personnelle lui étant propre et unique, mais combien édifiante pour ma propre quête identitaire. Cet éclairage nouveau ne fait qu'ajouter à ma compréhension du monde et de mon parcours dans celui-ci. J'ai eu le bonheur d'élever deux fils, lesquels ont fait leur écolage en français et avec lesquels j'ai pu voir, en dépit de l'empreinte indéniable des valeurs familiales haïtiennes, leur culture d'origine se métamorphoser en une culture métissée, diversifiée et occidentale. Mes enfants sont forcément bilingues parce qu'ils ont fréquenté l'école française et grandi en Ontario dans un milieu majoritairement anglophone. Le choix pour nous a été de les inscrire aux écoles du conseil public car mon père, en sa qualité de professeur et de citoyen avisé, était convaincu que l'éducation y était mieux financée. Mes enfants suivent peut-être un parcours différent du mien en ce qui a trait aux traditions culturelles étant donné leurs influences diverses, mais Haïti n'est jamais trop loin. J'étais étonnée de constater que l'aîné parle couramment le créole, avec l'accent du milieu certes, mais quand

En visite à Pointe du Raz en Bretagne en 2008-2009, un voyage que j'appréhendais de peur de réveiller les douleurs de la colonisation d'Haïti par la France. Je me suis pourtant retrouvée éblouie devant la beauté de ce coin qui me rappelait la mer de ma terre natale.



Les données du recensement de 2021 révèlent que les immigrants reçus et les résidents permanents représentent vingt-trois pour cent de la population canadienne, ainsi une personne sur quatre vivant au Canada est issue de l'immigration.

même, la langue de ses ancêtres lui est acquise. Le cadet n'ose pas trop le faire en public mais je crois que c'est par cause d'insécurité linguistique. Je crois que mis devant le fait, il saurait se débrouiller. Chose certaine, tous deux comprennent cette langue riche et imagée et en connaissent les référents culturels. Étrangement, je me suis souvent étonnée du métissage que subit la langue française dans les écoles francophones de l'Ontario, autant à cause du contact de l'anglais que des nombreuses langues d'origine qu'on y retrouve. À mon époque, il fallait s'adapter à tout prix et se fondre dans la communauté d'accueil. La tendance était de se mêler du mieux possible à la culture dominante et de mettre de côté la sienne pour s'assimiler. J'ai pourtant entendu par l'entremise de mes enfants autant de variétés linguistiques du français que d'adaptations en milieu franco-ontarien, et j'ai compris plus tard à quel point une langue s'adapte également au milieu dans lequel elle est parlée. Je me souviens avoir lu des œuvres littéraires écrites en français par une auteure dont le français était la deuxième langue parlée dans son pays d'origine et avoir été bercée par la « couleur » que donnait à l'écriture des sonorités « autres » que celles généralement associées au français. Au-delà de son apport à la littérature, la langue est porteuse de traditions, d'images et de sens à travers son usage et son actualisation.

Jounen jodi a

Au jour d'aujourd'hui

Les données du recensement de 2021 révèlent que les immigrants reçus et les résidents permanents représentent vingt-trois pour cent de la population canadienne, ainsi une personne sur quatre vivant au Canada est issue de l'immigration. Une communauté se compose aussi d'inconnus de provenances et d'horizons différents, tous regroupés autour d'une même cause ou ayant en commun des intérêts et le sens du partage. C'est ainsi que j'ai reçu en cadeau un petit piano que j'ai accepté avec reconnaissance pour mon petit-fils. Je souhaite l'initier à la musique et développer en lui le sens du rythme en plus de nourrir sa curiosité naturelle pour les livres. Déjà, pendant ses premières années de vie, il a développé un attachement pour la chanson *Jerusalem* laquelle a cartonné partout dans le monde. Les rythmes et les sons de l'Afrique le captivent et le font cadencer timidement. Peut-être lui rappelle-t-il le son des tambours haïtiens qui jusqu'à aujourd'hui me lient à ma terre

natale? J'ai lu quelque part que la mémoire génétique se transmettrait d'une génération à l'autre.

Je parle surtout en français au petit et je retrouve dans son accent des sonorités créoles lorsqu'il répète un mot que j'ai prononcé. Je dois avouer que le résultat est plutôt coloré et garant de la continuité sans équivoque de notre héritage culturel. Voyez-vous, le petit est issu d'une famille métissée, aux origines haïtiennes, ontariennes, québécoises et canadiennes, ce qui rend son apprentissage du langage et l'expression qu'il en fait assez uniques. Je vois en lui un bébé caméléon, représentant un kaléidoscope de teintes et de couleurs. Sans parti pris je vous l'assure, je développe avec lui une amitié



L'un des nombreux moments précieux captés avec mon petit-fils, une âme bien née et un enfant porteur d'espoir et de culture.

sans pareille, les liens nous unissant étant à mon sens encore plus forts que ceux de sang. Je me souviens à sa naissance avoir ressenti la même fibre d'amour filial et inconditionnel que j'avais éprouvé pour mes propres fils. Je sentais déjà qu'il allait devenir le premier être métissé avec lequel je serais en parfaite complicité. Même s'il n'a que trois ans, le petit arrive à charmer ceux qu'il côtoie. Une personne l'ayant rencontré m'a dit avec émotion qu'il avait une grande âme. Ma grand-mère maternelle était elle-même une force de la nature et même de loin, son charisme et son aura m'impressionnaient. Tout comme ma tante écrivaine et grande dame de lettres, dont la sensibilité était inouïe. C'est d'ailleurs grâce aux habitudes qu'elles m'ont laissées toutes deux que je savoure encore avec bonheur une bonne tasse de café fort. Le petit adore les avocats et chaque 1^{er} janvier, tous les efforts sont déployés pour lui faire goûter à la soupe *joumou* ou soupe au giraumon, faite pour le partage et pour souligner la prise d'indépendance de la nation haïtienne. Il navigue avec aisance parmi ses cultures plurielles et évolue dans un monde riche et diversifié. Le petit aime la nature et le plein air. Déjà, il parvient à m'édifier et à élargir mes horizons. Lorsque je lui ai parlé de ses visites au chalet, il m'a répondu immédiatement et avec assurance : « Non mamie, chui allé au camping avec maman et papa. ». Alors, le chalet et le *camping*, il a bien raison, ce sont bien deux choses différentes.

Le roseau plie mais il ne casse pas...

Nou se wozo, nou pliye men nou pap janm kase

Je suis récemment retournée dans la Basse-Ville. J'y ai retracé mes premiers pas sur la rue Guigues. Déjà, la rue que je croyais si grande n'est en fait qu'un passage plutôt étroit. Et pourtant, enfant, elle représentait pour moi une longue avenue. J'entends encore mon professeur de piano marquer le temps avec sa baguette, tandis que je dépose mes gammes de musique sur le clavier. Le bloc-appartements à trois étages y est toujours comme un patrimoine figé dans le temps, avec à vue d'œil des matériaux qui semblent avoir souffert le poids des années, les marques d'usure trop visibles. C'est comme si je me voyais encore grimper avec détermination au balcon du troisième étage pour y récupérer mes baskets. Voyez-vous la propriétaire de l'immeuble, ma gardienne, habitait l'appartement du rez-de-chaussée. Lorsque ma mère allait travailler, la porte d'entrée de notre appartement était bel et bien verrouillée mais comme une bonne mère des îles, elle laissait la porte du balcon ouverte, pour y laisser entrer l'air frais. Je portais ce jour-là mes chaussures de ballet — une autre tentative d'assimilation concoctée en toute innocence par ma mère — alors qu'en réalité, j'aurais voulu courir avec abandon avec les autres enfants du quartier. J'étais alors passée en mode système « D » et j'avais, de l'extérieur, grimpé jusqu'au troisième pour récupérer mes chaussures de course dans l'appartement. Ne me demandez pas pour la gardienne, je crois simplement avoir facilement échappé à sa surveillance. Mon côté rebelle pointait déjà du nez et je m'arrangeais pour faire ce dont j'avais envie. Vous comprendrez



L'été 2022, lors d'une petite pause dans la nature, dans un quartier d'Orléans.
Source : Rebecca Duval.

que j'ai dû tout de même expliquer à ma mère, à son retour, pourquoi je ne portais pas les chaussures avec lesquelles elle m'avait laissée ce matin-là. Très peu lui échappait. En pensant aux histoires de cette rue, un tourbillon d'émotions m'envahit mais plus que tout, je m'étonne du sentiment de fierté et d'accomplissement qui me domine. Je constate que les vestiges du passé sont en fait plus que des reliques : ils bonifient la personne que l'on a été et que l'on est, et tracent la route pour celle que l'on souhaite devenir. Je viens d'une île lointaine, tourmentée mais pleine de charme, laquelle je porte en moi malgré le tumulte et la distance. J'amasse en terre d'accueil les expériences du présent pour avancer d'un pas sûr vers l'avenir. Je regarde le petit et je nous imagine fiers, la tête altière, les yeux grands ouverts, tous deux porteurs d'espoir et de culture.

Coda

Plus qu'un lieu de vie ou qu'un espace, une destination est aussi une nouvelle façon de voir les choses, de vivre et de s'actualiser. Qui sait que sera pour moi la prochaine escale? Ce dont je suis sûre, c'est qu'on n'a que le moment présent, le futur étant incertain, malgré nos envies les plus folles et nos idées les plus grandioses. Cette destination qui est mienne, je continuerai d'avancer vers elle avec assurance et bienveillance, et ce, un échange et une interaction humaine à la fois.

RUPHINE DJUISSI

MANITOBA

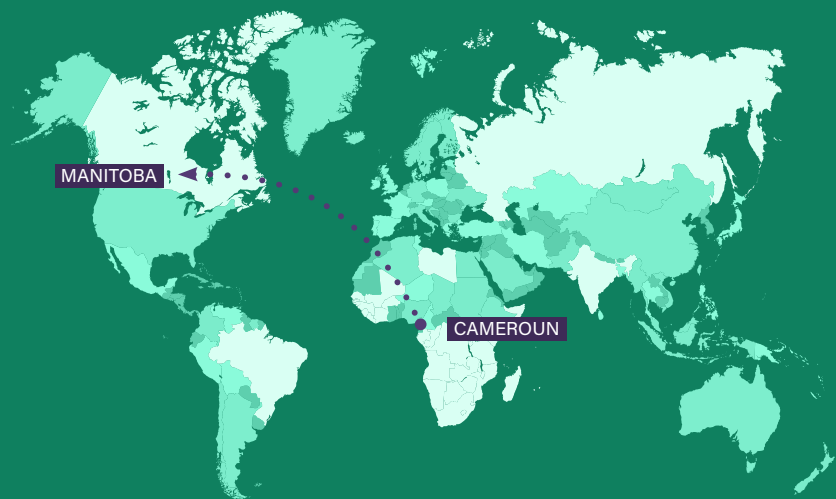
PAYS D'ORIGINE :
CAMEROUN



Le pouvoir de la résilience : première femme noire francophone au barreau du Manitoba

Originnaire de l'ouest du Cameroun, je suis Maître Ruphine Djuissi, arrivée à Winnipeg (Manitoba) en 2017, j'accède au prestigieux barreau du Manitoba en tant que première personne francophone ayant un cursus international. Je crois que l'accès équitable à la justice devrait être un droit pour tous, y compris pour les immigrant-e-s ayant pour seule langue officielle le français. Du fait que le français a été ma langue maternelle, j'ai moi-même dû braver plusieurs obstacles, à commencer par les barrières linguistiques, pour accéder au barreau du Manitoba et mettre sur pied mon cabinet d'avocat : Bureau d'Avocat Djuissi Law Office.

Professionnelle en ressources humaines avec beaucoup d'années d'expérience, j'étais au départ orientée vers le droit du travail, mais devant les difficultés que rencontrent les nouveaux arrivants en général et, plus particulièrement, les francophones qui, en plus de concilier leur culture d'accueil et leur culture d'origine doivent jongler entre leur première langue officielle et la langue dans laquelle le droit se pratique au Manitoba, je me suis résolue à l'idée que je serais plus utile aux miens en exerçant aussi le droit de la famille. J'aide désormais les francophones à s'y retrouver dans le système judiciaire canadien et je les encourage à s'intéresser aux professions juridiques.



La roue du destin tournait à l'envers

Je suis née à l'ouest du Cameroun, précisément en pays bamiléké, où la réussite de la femme se détermine généralement par le portefeuille de l'homme qui l'épouse. Par conséquent, l'éducation des filles se concentre sur comment bien tenir un ménage. Pour ne rien arranger, je vais perdre brusquement mon papa à l'âge de douze ans des suites d'un accident de la circulation. Ma maman se retrouve ainsi veuve à quarante-trois ans avec huit enfants dont un seul majeur et sans aucun revenu fixe ni aide d'aucune forme. Bon sang, je vais vraiment finir femme au foyer, comment ferai-je pour continuer les études sans papa pour payer?

Ma brave maman, une battante de naissance (ne va pas chercher d'où je tiens mon caractère et mes réalisations), me montre que, malgré le coup de marteau que la vie lui assène, elle ne pleurnichera pas sur son sort. C'est ainsi qu'elle me lance un jour : « Tu as deux choix : soit te mettre en route et raconter à tout le monde que tu es orpheline de père, ce qui te vaudra, au mieux, leur pitié s'ils ont encore une once d'humanité en eux ou, au pire, leurs moqueries; soit te mettre au travail et te dire que tu t'en sortiras quoiqu'il en soit. » Bien qu'elle soit devenue veuve à un si jeune âge, ma mère prend la décision de ne pas se remettre en couple tant que son dernier enfant n'aura pas atteint la majorité. Sacré caractère, dans sa culture, il n'est pas bon que la femme soit seule.

Notre aîné, le seul majeur de la fratrie à l'époque, prend la place de la figure paternelle dans ma vie et nous dirige tous d'une main de maître. D'ailleurs, après maman, je lui dois l'autre partie de ma réussite.

Mes études de droit

Maman m'encourage à aller à l'école et à étudier fort pour ne pas être obligée de me soumettre à un homme, alors, j'obtiens mon baccalauréat (diplôme d'études secondaires) et je résous d'aller à l'université. J'ai ma sœur et mon frère qui sont dans des universités différentes et intérieurement je nourris l'espoir d'aller dans celle de ma sœur pour vivre avec elle. Mais, mon frère a d'autres projets en tête. Alors, il me dit, tu iras vivre seule et dans une troisième université car tu dois faire droit et être l'avocate de la famille. Mais

« Tu as deux choix : soit te mettre en route et raconter à tout le monde que tu es orpheline de père, ce qui te vaudra, au mieux, leur pitié s'ils ont encore une once d'humanité en eux ou, au pire, leurs moqueries; soit te mettre au travail et te dire que tu t'en sortiras quoiqu'il en soit. »

non, comment je vais m'en sortir en vivant seule? Moi qui suis si peureuse. Et puis, une fille si jeune vivant seule, c'est mal vu dans notre société! J'ai peur, mais maman m'encourage et me soutient de son mieux, même si elle doit pour cela répartir ses maigres revenus entre nous. Je brave donc toutes les difficultés de la vie estudiantine au Cameroun (Yaoundé 2). Il m'arrive plusieurs fois de vouloir abandonner et embrasser la vie facile, comme mes camarades, mais je prends courage et je tiens bon en pensant à toute la souffrance de maman et aux sacrifices qu'elle fait pour me soutenir.

Du Cameroun au Congo-Brazzaville

Pendant ma vie estudiantine, je fais la connaissance de celui qui deviendra plus tard mon mari, ce qui va créer des tensions et ébranler tout mon socle familial, car on ne l'accepte pas. Je dois donc me battre contre tous, tenir tête à maman (je m'en excuse encore) et à mon grand frère. Pour la première fois, je vais à l'encontre de ce que les autres ont prévu pour moi et c'est comme ça que je conquies mon indépendance, sans le vouloir. Je décide désormais de ce que je veux.

Congo-Brazzaville, 2012.



Être mère seule avec des enfants en bas âge n'est pas tous les jours aisés mais, encore une fois, je ne peux pas décevoir maman, je dois réussir. Alors quand je n'en peux plus, je m'enferme dans ma chambre, je vide mon sac et je ressors toute neuve.

Un an après notre rencontre, mon futur mari va étudier en Europe. À son retour, je connais joyeusement mes premières douleurs d'enfantement, à deux semaines de mes examens de maîtrise en droit. Je continue à réviser entre deux tétés, mais je suis hyper entourée. Alors mes examens se passent beaucoup mieux que je ne l'imaginais et la vie continue son cours. Je m'habitue à ma nouvelle vie de maman, mais je sais que mes études me sont très chères et en plus, personne dans ma famille n'accepte que je me marie, alors je m'accroche à mes études. Maman ne doit pas être plus déçue de moi : elle s'est trop investie pour que je sois indépendante, alors je garde mes objectifs bien clairs en tête. Quelques mois plus tard, maman est victime d'un accident domestique et rejoint malheureusement son mari dans la mort sans avoir jamais refait sa vie. Comment m'en remettre? Je ne l'ai même pas remerciée de m'avoir soutenue pour que je sois diplômée universitaire.

Puis, mon compagnon est affecté au Congo-Brazzaville et là, deuxième bataille avec la famille, les miens s'opposent à ce que je suive un homme avec qui je ne suis pas mariée. Je décide de tenir tête une fois de plus et le suis quand même. Une fois au Congo, ma vie professionnelle commence pour vrai, car il n'est pas possible de continuer mes études en droit (pourtant j'aurai voulu un doctorat pour l'honneur de maman). Quelques années plus tard, je connais pour une deuxième fois les joies de la maternité et cette fois, je dois montrer plus de résilience, car je suis toute seule; j'attends de la famille, qui ne peut pas venir. Et en plus, maman ne saura jamais que cet enfant existe, mais il me faut avancer tout comme maman l'aurait fait.

Mon compagnon et moi allons au Cameroun passer les vacances et sceller notre union. Plus tard, mon mari est réaffecté au Cameroun, mais je choisis de rester au Congo : d'un commun accord, nous convenons que je resterai avec les loulous. J'ai un travail où je m'épanouis, de nouveaux ami(e)s et je commence à aimer le Congo (j'en suis vraiment tombée amoureuse). Être mère seule avec des enfants en bas âge n'est pas tous les jours aisés mais, encore une fois, je ne peux pas décevoir maman, je dois réussir. Alors quand je n'en peux plus, je m'enferme dans ma chambre, je vide mon sac et je ressors toute neuve (mes loulous ne m'ont jamais vue craquer et le découvriront en lisant ce récit). Plus tard, mon mari est ramené au Congo et la famille est à nouveau réunie. C'est à ce moment-là que je commence à prendre du temps pour moi en voyageant seule, en sortant avec les ami(e)s, en participant à des événements que j'aime, bref, à être maman en étant moi.

Mon idée du Canada

En voyageant entre différents pays/continents, je finis par réaliser que mes enfants ne pourront peut-être pas s'épanouir si je les laisse dans notre pays d'accueil. En même temps, je n'ai aucune envie de laisser mes trésors vivre loin de moi. Comment puis-je pallier à ça sans hypothéquer leur avenir? En discutant avec des ami(e)s, je me rends compte que beaucoup de personnes immigreront et s'en sortent. Pour moi, à ce moment-là, il est hors de question d'aller vivre en Europe, alors je me dis : puisque mon frère vit aux États-Unis et que j'y suis déjà allée, ce sera certainement facile de m'intégrer là-bas. Je commence donc par explorer les États-Unis. En continuant à parler autour de moi, j'apprends que le Canada serait beaucoup mieux pour les enfants de couleur.

En 2013, je commence à m'y intéresser vraiment et je pense au Québec vu que tout le monde y est. Au fur et à mesure que je parle du projet autour de moi, les ami(e)s me donnent des idées et m'encouragent. Alors je décide d'en parler à mon mari qui n'est ni pour ni contre, mais pas très convaincu que je puisse y arriver (il ne veut pas se faire d'illusions, je pense). Alors je décide d'exposer mon projet à mes frères et sœurs, ils sont tous contre et me disent que je perds la tête de penser à quitter une stabilité, et mon petit confort pour aller vivre la discrimination raciale. Certains me disent : « Si c'est le Congo qui ne te plaît plus, revient au Cameroun, on va travailler ensemble » (oui, ils sont très entreprenants en affaires, mais pas moi). À l'intérieur de moi, je sens que je veux autre chose que ce que j'ai, alors j'insiste auprès de mon frère et il me dit, puisque tu insistes au moins ne te fait pas arnaquer, prends un avocat. C'est ainsi qu'il me met en contact une amie au Canada qui va me recommander le même avocat qu'elle a utilisé pour immigrer.

J'engage donc l'avocat pour rassurer mon frère et l'avocat me propose deux provinces parmi lesquelles le Manitoba. N'ayant pas encore été au Canada, je vais sur internet pour quelques recherches et le Manitoba commence à m'intéresser. Alors je lance la procédure de visa pour venir visiter avant de me décider définitivement. C'est ainsi qu'en 2016, j'ai le visa pour venir effectuer ma visite. Mon frère (qui a toujours peur que sa sœur soit en train de se faire arnaquer) me dit : « Envoie-moi ton itinéraire et tes dates, on fera la visite ensemble. » En mars 2016, nous voilà à Winnipeg pour une dizaine de jours pour moi et environ cinq jours pour lui. Durant la visite, je contacte déjà le CNE (Comité national sur les équivalences) pour la reconnaissance de mes diplômes de droit et la procédure pour exercer comme avocate au Canada. De retour au Congo, j'envoie tous les documents pour mon évaluation et, quelque temps plus tard, le CNE m'envoie mon évaluation et les matières à valider pour être autorisée à exercer la common law au Canada. Parallèlement, ma procédure d'immigration avance plutôt bien.

Pendant ce temps, le prix du baril de pétrole chute drastiquement et je suis mise en chômage économique, ce qui me laisse largement le temps de me

consacrer à mon dossier à plein temps. C'est ainsi que je mets mon avocat de côté bien qu'ayant déjà payé ses frais. Ça ne me gêne pas de faire le travail moi-même puisque j'ai du temps. La procédure avance et, en mai 2017, j'obtiens la résidence permanente pour toute la famille.

Là il faut organiser le déménagement du Congo, y compris la vente de nos biens. Il faut aussi organiser un détour par le Cameroun pour revoir la famille avant notre installation au Canada. Nous partons du Congo le 30 juin 2017 pour le Cameroun, mais avons déjà nos billets pour le Canada en poche. Je revis encore le moment où j'ai annoncé à mes chouchous qu'on allait désormais vivre au Canada : quel bonheur sur leurs visages à l'aéroport de Douala.

Vient le grand jour

Le 17 juillet 2017, nous voilà à l'aéroport de Nsimalen, à Yaoundé. Quelques membres de la famille sont là pour nous souhaiter un bon voyage. Le voyage est long, fatigant, mais les loulous sont trop excités pour se plaindre, ça allège un peu la fatigue du voyage.

Le 18 juillet 2017, nous atterrissons enfin à Toronto, où il faut faire les dernières formalités pour être définitivement résidents permanents. En tant que meneuse de ma troupe, je connais un peu plus ce qu'il faut faire, donc je les laisse récupérer et je m'occupe des formalités. Finalement, nous y voilà, l'agent nous souhaite la bienvenue « chez nous ». Oui, ça sonne encore bizarre à l'oreille à ce moment-là.

On récupère nos valises et les enfants me demandent par où on sort de l'aéroport. Je leur explique que nous sommes toujours en transit. La fatigue commence à prendre le dessus sur l'enthousiasme, mais tout le monde tient le coup.

Enfin à Winnipeg

On va finalement atterrir à Winnipeg, où un agent de l'Accueil francophone (oui j'ai réservé tout à l'avance) nous attend avec une minivan car nous avons beaucoup de bagages. Nous voilà alors définitivement hors des aéroports, direction : Service Canada. Notre agent est une personne d'action qui ne remet pas les choses à demain. Je dis : « Ah oui, on se ressemble bien sur ce point-là. » On obtient nos numéros d'assurance sociale le même jour. Notre agent nous emmène déposer nos valises dans notre appartement provisoire et nous fait visiter l'épicerie la plus proche. Il nous explique également deux ou trois choses à savoir rapidement et s'en va (c'est après que je comprendrai que sa journée de travail était terminée). Nous sommes enfin posés et en famille. Toute la fatigue des voyages commence à se faire sentir désormais. On a faim, rapidement on court à l'épicerie (je ne sais même plus ce qu'on a mangé ce jour-là, certainement des pâtes?) et on se douche vite fait. Il faut dormir, on ne sait plus quelle heure il est. On a froid, en plein juillet; oui, on doit mettre le

Très vite, je suis choquée d'être la seule noire et subitement je commence à remarquer ma propre couleur de peau, je ne me suis jamais sentie aussi différente dans mon âme.

chauffage (25 ou 28 °C nous paraissent froids, pourtant des températures de -50 °C nous attendent).

Le lendemain, notre agent vient nous prendre pour aller faire faire nos cartes de santé. D'autres personnes de l'Accueil francophone viennent par la suite (pour l'état des lieux, nous aider à faire les courses, nous expliquer les procédures...).

Retour à la vraie vie

Très rapidement je vais me rendre compte que j'ai embarqué tout mon monde dans ma folie et qu'il va falloir assumer. On n'a aucune famille ou connaissance sur place, il faut créer des liens. Alors, je garde les commandes : je cible les appartements à visiter, j'explore les centres commerciaux, j'apprends comment prendre un bus, etc. Quelques organismes et connaissances rencontrées sur le tard nous aident.

On déménage dans notre premier minuscule appartement quelques semaines après (c'était la première fois que nous vivions en appartement, je me demande toujours comment on a pu y tenir). En octobre, je trouve mon tout premier boulot. Ce n'est pas l'idéal, mais je dois ramener quelque chose sur la table et, d'ailleurs, on me dit que je suis chanceuse de trouver un travail permanent, à temps plein et au-dessus du salaire minimum. Alors je ne regarde pas les deux heures de route aller-retour en voiture tous les jours pour m'y rendre. Très vite, je suis choquée d'être la seule noire et subitement je commence à remarquer ma propre couleur de peau, je ne me suis jamais sentie aussi différente dans mon âme. Je n'aime pas trop mon travail, mais je ne suis pas une plaintive. Je fais semblant d'être contente chaque matin, mais je souffre intérieurement. Mes tripes sont nouées tous les matins quand j'y vais, je vais craquer, mais tout le monde compte sur moi et je n'ai pas le droit de craquer alors, je m'accroche, je me vide. À côté, je me suis enregistrée pour commencer mes examens de droit. Je porte les livres de droit avec moi pour les lire dans le bus à l'aller et au retour (oui, je prends maintenant le bus car mon permis a expiré). C'est quatre heures de route.

L'hiver commence et mon mari vient de trouver un petit boulot, donc il sort désormais de la maison. Ça me soulage un peu, je pense à quitter mon boulot et à chercher quelque chose qui ne me déprime pas et tout à coup, mon mari a

des gelures aux dix doigts. On nous parle de lui amputer les doigts. Seigneur, c'est grave! Et mes enfants? Et mes projets? Pourquoi je l'ai embarqué dans mes délires, lui qui ne m'a jamais dit qu'il voulait y être mêlé? La petite voix me dit, madame, tout le monde te regarde, on t'avait averti alors tu ne peux pas baisser les bras. Je réponds, d'accord, il va se remettre, je vais repousser mes projets s'il le faut et on va y arriver. Désormais il faut compter sur mon seul maigre salaire pour nourrir quatre bouches, mais je suis venue avec toutes mes économies, les économies de toute une vie que je comptais léguer à mes loulous. Tant pis, faut bien que je fasse vivre mon petit monde.

On essaie tant bien que mal d'accepter les gelures, y compris le concerné, quand soudain on lui découvre un mal plus grave. Là je dis, ça y est, décidément rien ne marche, faut plus que je m'obstine, ils avaient tous raison, je n'aurai pas dû venir, encore moins y embarquer mon mari. Pendant quelques semaines, ce sont les remords, la descente au fond du trou. Dès que je me retrouve seule, je vide mon sac, les mouchoirs y passent. Les toilettes peuvent témoigner. Les oreillers se mouillent aussi, mais toujours sans que personne autour ne s'en rende compte. Je dois être forte pour tous. Mes frères et sœurs m'offrent leur soutien financier inconditionnel, alors je me dis que ce n'est pas fini, j'ai du soutien financier et moral, je dois me relever.

Je rentre donc à temps plein à l'université pour des études postdoctorales en Ressources humaines (RH). C'est un peu cher, oui, mais mon frère m'a dit qu'il m'aidera en cas de besoin et puis j'ai besoin d'être beaucoup plus vite que prévu sur le marché de l'emploi. Je prends également un petit travail à temps partiel car il faut continuer à alimenter les finances et mon mari se bat toujours avec ses problèmes de santé. Entretemps, on annonce qu'il lui faut une grosse chirurgie, mais j'ai décidé désormais d'avancer, je ne m'attarde plus sur ce que je ne contrôle pas.

Je finis mes études avec une très bonne moyenne, je relance mes examens de droit et je prends un travail à temps plein dans les RH. Désormais, ça va un peu mieux, on a déménagé dans un plus grand appartement depuis et je pense à devenir propriétaire. Monsieur a subi sa chirurgie avec succès, sa santé s'est beaucoup améliorée. La vie reprend son cours normal, il trouve un nouveau job, il peut enfin sortir de la maison chaque matin, du moins pendant l'été. Je suis toujours le salaire principal, mais la pression est moins forte. J'ai un salaire qui, couplé à ce qui reste de mes économies et des aides familiales, me permet de prendre un crédit immobilier. Alors, on achète notre maison (pas celle de mes rêves, mais on sort de la location). Les enfants se sentent désormais chez eux, ils ont chacun leurs espaces, ils ont leur chez eux, bref ils ont retrouvé leur statut d'enfants et peuvent vivre comme des jeunes (jeux vidéo, films...). On finira par y arriver, me dis-je.

Mon parcours jusqu'au barreau

Alors que je travaille le jour à temps plein, le soir je suis dans mes livres de droit et je valide mes examens au fur et à mesure, sans me mettre la même pression qu'au départ car j'ai déjà une qualification professionnelle canadienne et je travaille dans les RH. J'aime mon travail et le milieu, mais je reste toujours aussi déterminée à atteindre mon objectif premier : maman aurait voulu me voir avocate, enfin.

Un et deux, j'ai fini tous mes examens, je dois trouver un stage, mais je me dis, j'y suis presque, je mérite de prendre une petite pause. J'écris à une personne pour l'informer de mon parcours, elle me dit « Tiens ça tombe bien, contacte cette autre personne pour ton stage. » Étant une personne d'action, je contacte la personne tout de suite et elle me dit qu'effectivement ils cherchent un(e) stagiaire. Elle m'envoie aussitôt la description du poste et m'encourage à postuler. Aussitôt dit, aussitôt fait, malheureusement je n'ai pas le poste, mais la personne a la bienveillance de me recommander et je finis par obtenir un stage. Petite déception, ce n'est pas payé et j'en discute avec mon frère (oui, généralement je le consulte pour tout). Il me répond : « Si tu veux faire le droit, finis-en une bonne fois pour toutes. Prends le stage, je te soutiendrai financièrement si besoin. » Alors je me dis, mon mari ne travaille pas tout le temps, mais au moins il n'est plus malade, on a un peu d'économies pour tenir quelque mois sans que les loulous en souffrent, pourquoi pas? Dans la foulée, je démissionne de mon travail permanent avec avantages sociaux et que j'aime pour me lancer dans mon stage. J'ai la chance que ce soit abrégé à neuf mois au lieu de douze (ouf, quel soulagement, ça commençait à être hyper stressant de manquer d'argent). Le stage est enrichissant, je le termine, je réussis l'examen pour entrer au barreau et j'ai une offre d'emploi plutôt alléchante (dans ma communauté, et je peux ouvrir mon cabinet en parallèle, c'est parfait pour moi).

Ma prestation de serment

La date de prestation de serment est connue depuis longtemps, le barreau nous a indiqué comment obtenir les robes d'avocat et les délais pour passer les commandes, six à huit mois d'avance. Ils sont hyper organisés. D'habitude, je suis en avance sur tout et je fais rarement confiance pour les choses importantes, mais quelqu'un m'a promis de façon ferme de m'offrir la robe. Ça tombe bien car, financièrement, je rampe un peu, ça fait quand même plus de mille dollars, donc je fais confiance et j'attends ma robe.

J'aime mon travail et le milieu, mais je reste toujours aussi déterminée à atteindre mon objectif premier : maman aurait voulu me voir avocate, enfin.

Nous sommes à moins de deux semaines de la prestation de serment, je suis excitée et en même temps, je me demande si je ne rêve pas. Tous les courriels du barreau pour nous rappeler quoi faire et quand me confirment que c'est bien réel. Je n'ai toujours pas reçu ma robe et un sixième sens me dit : et si la personne ne te donne pas la tenue le moment venu? Tu as fait le plus difficile et tu vas rater le grand jour pour si peu? Alors je contacte deux, trois personnes, je leur explique la situation. L'une d'elles me dit : « Je te comprends très bien, tu as fait confiance comme moi je l'aurais fait, je ne te juge pas, mais si jamais la personne ne tient pas sa promesse, je te propose ceci comme solution. »

Effectivement mon sixième sens ne me trompe pas, la tenue n'arrive pas, mais au moins, je comprends définitivement que je ne dois pas faire confiance à n'importe qui sur n'importe quoi. Heureusement, ce que le bon samaritain m'a proposé comme solution a marché, de justesse, et tout se passe bien, la fête est belle. Personne ne remarque rien, même pas les traits de mon visage, faut dire que je suis plutôt bonne actrice quand il le faut vraiment.

C'est comme ça que j'entre dans l'histoire, un mois avant le cinquième anniversaire de ma résidence au Canada, devenant la première noire francophone à accéder au prestigieux Barreau du Manitoba : merci Maman de m'avoir appris qu'il ne faut jamais s'apitoyer sur son sort car ça ne nous avance en rien. Un merci particulier aussi à ma famille, mes ami(e)s et tous ceux grâce à qui ceci a été possible. Les personnes qui s'investissent le moins

Mon admission au Barreau du Manitoba, en 2022.



en vous auront le plus à dire sur vous, mais faites confiance à votre travail et gardez votre cercle serré.

Rapidement, je vais mettre sur pied mon cabinet « Bureau d'avocat Djuissi Law Office ». J'aime le français, j'aime les relations humaines, j'aime servir les démunis, ceux qui sont dans la position où je me suis retrouvée à un moment de ma vie. Alors je te dis, à toi qui lis ceci, ce n'est jamais fini tant que tu y crois, personne n'est prédestiné à échouer, crois juste en toi et parles-en si besoin. Seule notre force interne nous propulse ou nous fait tomber. Femme, Africaine, immigrante, francophone, crois en tes potentialités car tu en as plus que tu ne le penses. La preuve, tu as pu tout quitter pour te retrouver dans un monde complètement inconnu à toi et tu as survécu à de nombreux obstacles. Tu es une battante, un modèle, oui tu es ta seule limite alors si tu veux sortir ton potentiel de là où tu l'as enfoui depuis si longtemps, ferme tes yeux et visualise mon parcours, tu peux faire nettement mieux que moi et s'il y a une seule personne qui croit en toi, c'est bien moi. Si tu en doutes toujours, alors appelle-moi et discutons-en. En cinq minutes tu verras que tu gâches tes talents en remettant tout à plus tard. Fonce, c'est le meilleur moment pour accomplir ce projet auquel tu penses depuis.

Entretiens je suis devenue Canadienne, oui

Pendant ce temps-là, ma procédure d'immigration a continué d'avancer en parallèle. Très timidement, mais ça avançait tout de même. En avril 2022, nous avons tous récité notre serment de citoyenneté, en ligne, mais on était content que ce soit enfin arrivé. On s'est promis de faire une semaine à l'étranger après l'obtention de nos passeports. Mon pays ne reconnaissant pas la double nationalité, je perds ma nationalité le jour où je prononce le serment de citoyenneté d'un autre pays, mais je me dis que c'est pas bien grave, j'aurai mon passeport canadien en dix jours. C'était sans compter sur la fameuse COVID-19.

Comment je visualise le futur?

Désormais employée et entrepreneure dans le domaine du droit, je compte représenter les sans-voix, porter les revendications des opprimé(e)s et des laissé(e)s pour compte tant et aussi longtemps que je le pourrai et, surtout, motiver les immigrantes à s'épanouir et libérer les talents enfouis en elles de par leurs différentes cultures.

Allez, si vous avez un rêve que vous avez enterré, soit pour élever les enfants ou pour suivre votre conjoint dans sa carrière, il est temps de penser enfin à vous et de réaliser vos propres rêves. Oui, nous en avons toutes la possibilité, il suffit d'y croire et de passer à l'action. Alors bon courage à toi, et plein de succès! Tant qu'on ne commence pas, on ne peut pas dire si le chemin à parcourir sera long ou court. Évite les regrets et passe à l'action maintenant, car ton bonheur c'est toi qui le détermine et il ne dépend que de toi et toi seule.

LAÏLA FAIVRE

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
FRANCE

Nous sommes toutes des agentes de changement

Je m'appelle Laïla Faivre, je viens de France où j'ai grandi et fait toute mon éducation. Je viens d'une famille nombreuse, aimante et surtout très bruyante. J'ai beaucoup voyagé dans ma vie et j'adore ça, c'est donc tout naturellement que j'ai décidé de faire un stage à l'étranger qui m'a amenée à immigrer au Canada. Je suis arrivée à Montréal en 2016 et, à la suite des aléas de la recherche d'emploi, j'ai fini par m'installer en 2018 à Thunder Bay, en Ontario. Aujourd'hui je travaille à l'Université de l'École de médecine du Nord de l'Ontario et je siège à cinq conseils d'administration à travers le pays (Club Culturel de Thunder Bay, Centr'Elles), dont trois à titre de présidente (Novocentre, MOFIF et ACAT Canada).



Mon immigration au Canada

Je me rappelle encore le jour où j'ai pris mon premier vol pour le Canada. J'avais 24 ans, je quittais la maison familiale de Bordeaux en France pour réaliser mon stage de master à Montréal, décroché un peu à la dernière minute. J'embrassai ma mère, en larmes, et je lui dis ces mots qui résonnent encore aujourd'hui : « ne t'en fais pas, ne pleure pas, je ne pars que six mois, ça va passer vite ». Et les six mois sont devenus six ans. Je ne suis pas retournée vivre en France comme promis.

Depuis, je vis au Canada. J'en ai fait du chemin, accumulant les kilomètres et les déménagements. J'ai vécu de belles expériences professionnelles et personnelles, j'ai eu des problèmes d'argent et d'immigration, j'ai vécu des refus, des acceptations, des rencontres, des séparations, des victoires et de la discrimination... À travers toutes ces aventures, quelque chose est né en moi. Un feu. Un feu qui à la fois me consume et me fait avancer tous les jours. Ce feu, c'est la résilience.



Moi, Laïla Faivre (au centre de la photo), bénévole lors de la 8^e édition du Franco-Festival de Thunder Bay, septembre 2019.

Forgée dans mon expérience d'immigration, cette résilience m'a tout particulièrement aidée à faire fi des obstacles que j'ai rencontrés et que je rencontre encore.

Elle commence à me consumer en 2018, lorsque je me suis installée à Thunder Bay, dans le Nord-Ouest de l'Ontario. Je ne savais pas encore que c'était une force. C'est pourtant là, à ce carrefour de ma vie, que j'ai décidé de prendre un chemin nouveau : l'engagement communautaire.

L'étincelle qui anime mon engagement

Il y a différentes raisons qui poussent les personnes à s'impliquer dans la communauté comme bénévoles. Pour lutter contre l'isolement, pour rester actives, pour garder une connexion avec leur communauté, pour faire quelque chose qu'elles aiment après le travail ou encore pour mettre leur expertise au service de la communauté.

De mon côté, la raison première qui m'a poussée à m'engager bénévolement dans ma communauté, c'était l'acquisition d'une formation professionnelle à laquelle je n'avais pas accès.

En effet, je suis arrivée au Canada avec un permis de travail fermé et temporaire. Ce permis de travail, bien qu'il soit une occasion d'immigration attractive et favorable, il n'en reste pas moins précaire. Je ne pouvais pas changer d'employeur ou de travail ni suivre des cours pour développer de nouvelles compétences qui me permettraient d'évoluer professionnellement.

Toutefois, j'ai trouvé une brèche dans ce système : l'engagement communautaire. Ce dernier offre de nombreux avantages pour mieux comprendre sa communauté d'accueil, développer des réseaux de contacts personnels et professionnels ou encore, vivre une expérience de terrain allant de la gouvernance à la gestion de budget, en passant par l'organisation d'événements. C'est en m'impliquant auprès des organismes francophones de ma communauté que j'ai appris à mieux la connaître, à mieux comprendre la réalité franco-ontarienne et, surtout, que j'ai acquis une expérience de terrain incomparable.

Tout a commencé en 2018. Je siège alors comme administratrice à un conseil d'administration francophone. Cette première expérience est très formatrice, enrichissante et remplie de rebondissements. Rapidement, je comprends mieux les enjeux de ma communauté d'accueil et j'ai la chance de pouvoir faire connaître la réalité des nouveaux arrivants pour ainsi adapter les services de cette organisation à sa population changeante.

J'aime ça, j'en veux plus!



Moi, Laïla Faivre (à gauche sur la photo), représentante de Novocentre lors de la célébration de la Journée canadienne du multiculturalisme, le 27 juin 2019, à Thunder Bay.

L'inévitable ralentissement

C'est donc tout naturellement que je soutiens un autre organisme local en rejoignant son conseil d'administration. Malheureusement, cette expérience-là n'est pas la même, de loin. Je n'insiste pas plus et je quitte au bout de six mois tout en continuant dans le premier conseil d'administration.

Cette mauvaise expérience et certains événements m'affectent beaucoup. Mon feu se ternit et s'efface. Je ne vois plus l'intérêt de continuer. Je ralentis mes engagements, je disparaîs doucement.

Subitement, une pandémie vient bousculer nos vies. Nous sommes en 2020 et je me retrouve mentalement démunie. J'insiste sur le mot « mentalement », car j'ai la chance de conserver mon emploi et de vivre dans un environnement sécuritaire. Néanmoins, je suis isolée, loin du reste de ma famille — en France — et loin de mes amis, qui sont retournés dans leurs familles, et comme tout le monde, je dois me plier aux différentes contraintes qui nous sont imposées.

Durant ces quelques mois, je comprends alors le sens de certains mots qui vont finir par décrire mon quotidien : « isolement », « peur », « faux espoir », mais aussi « renaissance » et, bien entendu, « résilience ».

Le virage dans mon engagement

Encore une fois, le mot résilience vibre, mais cette fois-ci il vibre sur une fréquence que j'avais oubliée : la passion.

Durant ces quelques (longs) mois, de télétravail et de confinement, je peux faire une introspection sur les enjeux auxquels je suis confrontée, comme d'autres membres de la communauté : manque d'accès aux services d'établissement, isolement, perte d'emploi, abus de certains employeurs, frais supplémentaires pour les services d'immigration, invisibilité des problématiques d'immigration, etc. Ça réveille en moi l'envie d'agir pour dénoncer ces enjeux et apporter des solutions.

Mon feu intérieur se rallume et je décide d'agir pour moi et pour les autres. Ce feu de résilience, de passion et d'énergie qui s'est enflammé, il veut rayonner. Je décide donc de m'impliquer là où je pourrai faire une différence et ainsi vraiment faire changer les choses.

Entre 2020 et 2022, je passe d'un à cinq conseils d'administration, dont certains que je préside. J'agis, je fais.

Ça semble beaucoup, je suis parfois très fatiguée, pourtant je continue avec toujours autant d'énergie. On me demande souvent comment je fais pour pouvoir m'impliquer autant et je réponds en les rassurant que, moi aussi, je me pose souvent cette question. Sauf que la réponse, je la connais, elle est très simple : j'aime ce que je fais, j'aime vraiment ce que je fais. Toutes ces rencontres de conseils d'administration et ces événements communautaires me nourrissent positivement, ils nourrissent ce feu que j'ai à l'intérieur de moi, ce feu qui me fait avancer et me fait vivre avec passion les causes pour lesquelles je m'implique.

Je ne parlerai pas de ce que j'ai réalisé ou changé dans les communautés ou les organismes auprès desquels je me suis impliquée. Je préfère partager toute la richesse que cela m'apporte, toute la force que cela me donne. Aujourd'hui, je suis une femme bien plus confiante, dynamique et passionnée. Cela, je le dois à mes expériences de vie, notamment celles vécues au travers de mon implication communautaire — une implication qui a fait naître en moi ce goût pour l'action et le changement. Le message que j'aimerais transmettre par mon récit est le suivant : agissez! Impliquez-vous dans vos communautés et prenez les postes de direction pour faire entendre votre voix et changer les choses pour le mieux.

Aujourd'hui, je suis une femme bien plus confiante, dynamique et passionnée. Cela, je le dois à mes expériences de vie, notamment celles vécues au travers de mon implication communautaire.

KENTA DIELLA IRAKOZE

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
BURUNDI



La persévérance, le fil conducteur de ma vie

Je suis une jeune fille d'origine burundaise. J'ai vécu la première partie de ma vie dans mon pays natal. En 2017, j'ai quitté ma ville de Bujumbura pour m'installer au Canada avec ma famille, en quête d'une vie plus stable et plus prometteuse. Je déchanté rapidement face à la réalité, mais garde espoir. Dans mon récit, je raconte avec humour et émotion les défis que j'ai surmontés dans mon pays d'accueil, y compris les difficultés de m'intégrer dans un système scolaire très différent de ce que j'avais toujours connu.



L'histoire de mon enfance et la cause de mon immigration

Quand j'étais petite, j'entendais souvent auprès de mes parents qu'une guerre civile dans mon pays, le Burundi, avait eu lieu en 2003, quand j'avais quatre ans. C'est une guerre qui avait été causée par des tensions apparues longtemps auparavant, en 1993. Les tensions ont été engendrées par l'assassinat de feu Melchior Ndadaye, qui était à cette époque le chef d'État du Burundi. Étant de l'ethnie Hutu, sa mort a déclenché des tensions entre les Hutus et Tutsis. Les Hutus ont accusé les Tutsis d'être derrière son assassinat, ce qui a déclenché plusieurs massacres et atrocités entre les deux ethnies.

À cause de mon jeune âge, je n'arrive pas à me souvenir de tout. Le seul souvenir qui restera à jamais gravé dans ma tête, c'est moi dans les bras de ma tante en train de fuir notre demeure pour nous rendre chez une amie de la famille. Cette dernière résidait dans un quartier qui était plus sécuritaire que le nôtre. Je me souviens aussi encore du son des bombes, des missiles et des grenades. Hormis cet événement, survenu en 2004, j'ai passé une enfance merveilleuse. Je suis née dans une famille de quatre enfants et je suis la cadette. J'ai été la plus protégée par mes parents et la plus gâtée par ma famille. Je suis née dans un quartier où il y avait beaucoup d'enfants de ma génération. Dans chaque maison, il y avait au moins un enfant qui était plus ou moins du même âge que moi. Pendant les vacances, on jouait ensemble et on s'amusait. On se reposait seulement quand nos parents rentraient du travail. Bref, mon enfance a été incroyable et j'en garde plein de bons souvenirs.

En 2015, un événement semblable à celui de 2004 est survenu, sauf que j'étais alors âgée de quinze ans. Je n'étais plus la petite fille qui ignorait ce qui était en train d'arriver, je comprenais la gravité et le danger de la guerre. Cette fois-ci, contrairement à avant, je ressentais la peur, j'étais consciente que ma vie et celle de toutes les personnes que j'aimais étaient menacées. La cause de cette guerre était la crise politique engendrée par la décision du président de mon pays de briguer un troisième mandat. Ce mandat allait non seulement à l'encontre de la constitution burundaise, mais violait aussi l'accord d'Arusha (accord de paix et de réconciliation signé par plusieurs pays africains), qui affirme qu'un président doit se limiter à deux mandats. Pour montrer leur mécontentement, la société civile et les membres de l'opposition ont commencé à faire des manifestations pacifiques. Ces rassemblements se sont vite transformés en violences, entraînant le pays dans une guerre civile qui a duré plusieurs années. Ne voyant aucune amélioration dans la situation de notre pays, ma famille a entamé les démarches pour immigrer au Canada. Elle a donné sa chance à la chance et, en février 2017, on a approuvé notre dossier. Nous avons commencé les préparatifs du voyage. Nous n'avions que deux mois pour les compléter, car nous devons quitter notre pays en avril. En ce qui me concerne, j'ai senti de l'excitation et de l'inquiétude quand mes parents m'ont annoncé que bientôt nous allions partir pour le Canada.



L'aéroport de Bujumbura, capitale du Burundi, où j'ai pris l'avion pour me rendre au Canada en 2017.

L'idée de prendre l'avion pour la première fois me rendait euphorique, mais le fait de laisser derrière moi tout ce que j'avais connu me rendait nerveuse. J'avais peur de l'inconnu et du fait que j'étais incapable de me faire une petite idée de ce qu'allait être ma vie dans mon pays d'accueil. Cette incertitude m'a alors poussée à faire chaque jour des recherches sur le Canada.

Ma découverte et mes illusions sur le Canada

J'avais entendu auprès de mes parents que notre ville d'accueil allait être Ottawa. J'ignorais tout de cette ville, sauf que j'y avais quelques membres de ma famille. En faisant quelques recherches, j'ai appris qu'Ottawa était une ville bilingue. Ça m'a beaucoup rassurée de savoir qu'au-delà de tous les changements culturels, environnementaux et sociétaux auxquels j'allais faire face, la langue n'allait pas en faire partie. Le fait de savoir que le français était aussi une langue officielle très utilisée m'a beaucoup apaisée. Mais quand j'y pense aujourd'hui, c'est vrai que je remarque une très grande différence entre la perspective de ce que c'est réellement le bilinguisme canadien et mon idée du bilinguisme avant mon départ. Je n'ai pas l'intention d'engager ici un débat sur les langues officielles, mais, en ce qui me concerne, je croyais que le français et l'anglais seraient utilisés dans cette ville dans la même proportion et invariablement, et que du moment qu'on parlait l'une des deux langues, l'autre n'était pas nécessaire. Je croyais que pourvu que je puisse utiliser une de ces langues, je n'aurais pas de problèmes. Mais quand nous sommes arrivés au Canada en avril 2017, rien qu'en me présentant à nos innombrables rendez-vous gouvernementaux et en me familiarisant avec la ville d'Ottawa, j'ai tout de suite compris que la maîtrise de l'anglais allait être indispensable pour mon intégration.



Événement de célébration de la culture burundaise, 2017. Les tambours, instruments à percussion traditionnels, allaient me manquer au moment de quitter mon pays.

Quand je suis arrivée, je me souviens que la première impression que j'ai eue est qu'il faisait très froid. J'ignorais que ce que j'estimais comme étant des températures très froides n'était rien comparé à ce que j'allais connaître. Ayant passé quelques jours à New York avant de venir au Canada, je trouvais Ottawa moins impressionnante. Je n'étais esthétiquement pas impressionnée par ce que cette ville me présentait. Tout paraissait nouveau pour moi, même la nourriture avait un goût qui ne m'était pas familier. J'avais l'impression d'être enfermée et d'avoir perdu ma liberté. Je ne connaissais pas la ville et chaque fois que je me déplaçais, je devais être accompagnée par quelqu'un.

« Kenta c'est pour vous, nos enfants, que moi et maman on a tout abandonné. C'est pour vous qu'on a laissé tout ce que l'on a connu derrière nous. C'est pour toi et tes frères que l'on accepte de recommencer tout à zéro. Tu as la clé de la réussite dans tes mains, fais en sorte que l'on ne regrette jamais la décision que l'on a prise. »

Le système scolaire qui a chamboulé ma vie

Deux semaines après notre arrivée, on s'est souvenu enfin que j'étais une élève et que l'on devait me trouver une école. Je n'avais aucun mot à dire, on s'occupait de tout. J'observais, j'écoutais et j'exécutais ce que l'on me demandait. J'écoutais silencieusement mes parents débattre pour choisir ma nouvelle école. En regardant la longue liste d'écoles qu'on leur avait fournie, ils sont parvenus enfin à se décider et m'ont annoncé le nom de ma nouvelle école. Mon père m'a informée que le lendemain je devrais me lever tôt le matin pour m'y rendre. Le jour J arrivé, je me suis levée tôt comme on me l'avait demandé et je me suis préparée. J'étais à la fois stressée et excitée. Toutes sortes de questions me passaient par la tête. Je me demandais si j'allais pouvoir me faire des amis et si j'allais bien performer à l'école. Mais j'avoue que la première question me préoccupait plus que la deuxième. Pour moi, je n'avais aucune raison de me demander si j'allais bien performer en classe. J'avais toujours eu de bons résultats. Voilà pourquoi ce qui m'intriguait le plus, c'était de savoir si j'allais arriver à me tailler une place dans ce nouvel environnement. Quand j'ai été prête, mon père m'a accompagnée à ma nouvelle école. Sur le chemin de l'école, il m'a demandé comment je me sentais. Pour lui épargner toutes mes incertitudes et mes peurs, je lui ai répondu que ça allait. Mon père a toujours été un papa strict et aimant. Toute sa vie, lui et ma mère ont beaucoup travaillé pour nous donner une belle vie en s'assurant que l'on ne manque de rien. Ils ne nous ont jamais caché que tout ce que nous avons eu était le fruit de nombreux efforts et sacrifices. C'est pour cela que depuis que nous étions petits, ils avaient des attentes très élevées en ce qui concerne les résultats scolaires. Le proverbe préféré de mes parents qu'ils aimaient nous dire était : « *Uwutarima Ntakarye* ». Ce qui veut simplement dire en français que l'on récolte ce que l'on a semé.

Sur le chemin de l'école, mon père m'a rappelé les sacrifices que lui et ma mère avaient dû faire pour venir au Canada. Il m'a dit dans ces mots simples et touchants : « Kenta c'est pour vous, nos enfants, que moi et maman on a tout abandonné. C'est pour vous qu'on a laissé tout ce que l'on a connu derrière nous. C'est pour toi et tes frères que l'on accepte de recommencer tout à zéro. Tu as la clé de la réussite dans tes mains, fais en sorte que l'on ne regrette

jamais la décision que l'on a prise. » Ces mots sont restés à jamais gravés dans ma tête. Dans mon cœur, j'ai résolu de tout faire pour les rendre fiers, à commencer par continuer à avoir de bons résultats scolaires. Je suis entrée dans mon nouvel établissement et j'ai laissé derrière moi mon père. Une très grande dame brune m'a accueillie et s'est présentée comme mon orienteuse. J'ignorais ce que ça voulait dire et, toute timide, je n'ai même pas osé le lui demander. Elle m'a fait signe de l'accompagner dans son bureau, et je l'ai suivie. Dans son bureau, je me suis assise et elle a commencé à regarder mon dossier scolaire. Après avoir fini, elle m'a annoncé que même si le dossier montrait que j'étais en douzième dans mon pays, elle allait me mettre en onzième puisqu'on était en mai et que c'était presque la fin de l'année. Elle m'a rassurée en me disant que l'année prochaine, je pourrais être en douzième. Elle m'a demandé ensuite si je voulais faire des études collégiales ou universitaires. J'ai répondu tout de suite : universitaires. J'ai donné innocemment cette réponse, car les études universitaires résonnaient plus que les études collégiales pour moi. Je ne savais pas que la différence entre les études collégiales et universitaires résidait dans le fait que les collèges offrent des programmes de formation dans les métiers et les domaines appliqués tandis que les universités se concentrent sur la formation scientifique et professionnelle.

Encore une fois, j'ai hésité à poser ma question et j'ai laissé ça passer. Après avoir dit que je voulais faire des études universitaires, l'orienteuse a passé une heure à me convaincre de choisir plutôt les études collégiales. Elle m'a expliqué qu'étant une personne nouvellement arrivée, les cours préuniversitaires allaient être plus stressants. Je suis rentrée et j'ai raconté tout à mes parents. Pour eux, c'était catégorique, je devrais prendre les cours préuniversitaires. Mais avec le recul, je pense qu'ils ignoraient eux aussi ce que c'était le collège. Peut-être que s'ils avaient été bien informés de ce qu'étaient les études collégiales, ils auraient changé d'avis. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas réellement si c'est à cause qu'ils croyaient en moi qu'ils m'ont dit de choisir les cours préuniversitaires ou si c'est juste que le collège était un monde qui leur était inconnu. De toute façon, on ne le saura jamais. Mais je vais juste m'accrocher à l'idée que j'avais à cette époque. Pour moi, ils avaient cru en moi, contrairement à mon orienteuse, et pour cela je devais leur montrer qu'ils n'avaient pas tort. Je suis retournée à l'école et j'ai informé l'orienteuse de mon souhait de suivre des cours préuniversitaires. Elle a accepté, mais elle m'a informée que je devrais d'abord passer des tests de compétence. J'ai passé ces tests avec succès. Puisqu'on était déjà au début de juin, l'orienteuse m'a dit que j'allais retourner à l'école pour la nouvelle rentrée, qui aurait lieu en août. Je suis rentrée et j'ai passé tout l'été à me familiariser avec le pays et à m'adapter tant bien que mal.



Une photo prise quelques jours après avoir fini mes études secondaires en 2018. J'étais vêtue des habits qui représentent la culture burundaise.

Le proverbe préféré de mes parents était : « Uwutarima Ntakarye ». Ce qui veut simplement dire en français que l'on récolte ce que l'on a semé.

L'endurance est la clé de ma réussite

À la rentrée scolaire de 2018, je suis montée pour la toute première fois à bord de l'autobus scolaire jaune pour me rendre à l'école. Puis, j'ai été dans la salle de classe pour mon tout premier cours au Canada. Quand j'ai fini de m'installer à ma place, la professeure a commencé à parler. Je me suis rendu compte que j'éprouvais des difficultés à la comprendre à cause de son accent. Je me suis mise à stresser beaucoup me demandant comment j'allais suivre le cours si je n'arrivais pas à bien comprendre ce qu'elle disait. Dans tous mes cours, on m'a donné immédiatement des devoirs. Les enseignants répétaient tous les mêmes mots : présentations, Powerpoint, Google Doc, Excel, etc. Je ne savais pas ce que ça voulait dire. J'étais consciente que ces mots revenaient tout le temps, mais je n'avais aucune idée de leur signification. Tout allait vite et j'avais l'impression d'être perdue et de ne rien comprendre. Étant donné que j'étais une élève nouvellement arrivée, on m'avait automatiquement inscrite aux programmes d'appuis aux nouveaux arrivants. Chaque jour à l'école, j'avais donc une heure réservée pour me mettre à niveau. Quand je me suis présentée à ce programme, on m'a d'abord expliqué tous les termes informatiques que les enseignants utilisaient mais que j'ignorais. Je stressais beaucoup parce que je devais utiliser tous ces outils technologiques rapidement pour mes devoirs. J'étudiais un outil et je l'utilisais la semaine d'après. Je ne les utilisais pas pour m'exercer mais pour être évaluée. Je ne me sentais plus en contrôle et je faisais face à un sentiment d'impuissance que je n'avais jamais ressenti avant. J'étais inquiète. Je n'avais pas droit à l'erreur. D'après mon orientation, une note de moins de soixante-quinze pour cent dans les six cours préuniversitaires allait me valoir un refus catégorique à l'université. Un refus à l'université allait non seulement être mon tout premier échec scolaire à vie, mais aussi une première déception pour mes parents qui croyaient en moi. Je travaillais beaucoup à l'école, tout comme à la maison. J'étais très consciente que je n'étais plus bonne comme avant, que j'étais en arrière. J'étais découragée et fatiguée. Je voulais abandonner et dire à mes parents que je n'étais plus capable, mais chaque fois j'entendais la voix de mon père me répéter « *Uwutarima Ntakarye* ». Tous les jours, j'étudiais comme une folle acharnée. Durant mes pauses, au lieu de déjeuner comme les autres, j'allais voir les professeurs qui avaient la responsabilité de m'appuyer pour continuer d'avancer. Un jour, j'étais tellement fatiguée et stressée que je me suis évanouie à l'école. Quand mes parents sont venus me visiter à l'hôpital, je voyais dans leurs yeux l'inquiétude et la panique. Je voyais qu'ils voulaient m'aider, mais qu'ils étaient désemparés. Je ne leur en voulais pas, car je savais aussi que d'une certaine manière, différente de la mienne, ils étaient en train de faire face à ce changement qui n'était pas du tout facile. En parallèle à ce stress, j'éprouvais des difficultés particulières en matière d'acculturation dans la société canadienne et des difficultés à trouver un emploi.

Mais à ma sortie de l'hôpital, j'ai commencé à réfléchir à la raison de mon surmenage. Certes, j'étais dépassée par tous les changements auxquels

J'étais arrivée à un point où je me disais que j'allais tout donner pour moi et que si je n'y arrivais pas, l'important était que j'aie donné le meilleur de moi-même.

J'étais en train de faire face, mais après plusieurs heures d'introspection, j'ai déduit qu'en plus des changements que je vivais, je ressentais une très grande pression. Je voulais certes réussir, mais cet objectif, je ne le poursuivais plus pour moi, mais pour rendre fières les personnes qui m'entouraient. Après avoir fait ce constat, j'ai compris que ma recherche de la réussite, je devais la faire pour moi plutôt que pour les autres. Tout comme mes parents, je voulais me voir réussir et avoir un beau futur. Après avoir compris cela, j'ai changé ma méthode de travail. Tout ce que je faisais, je le faisais pour moi et non pour les autres. La pression a alors commencé à diminuer, je travaillais beaucoup mais, cette fois-ci, pour moi. Je fournissais mes efforts comme une personne qui veut vraiment réussir et non une personne qui veut satisfaire ses parents. J'accueillais tous les défis et petits échecs avec le désir de fournir plus d'efforts alors qu'avant je les accueillais avec une très grande anxiété. J'étais arrivée à un point où je me disais que j'allais tout donner pour moi et que si je n'y arrivais pas, l'important était que j'aie donné le meilleur de moi-même. Après quelque temps, je me suis rendu compte que mes parents avaient raison. On récolte réellement ce que l'on sème. Mes efforts ont fini par payer : mes résultats scolaires ont commencé à s'améliorer. Les choses sont devenues plus faciles pour moi et j'ai commencé petit à petit à tout maîtriser. Je me sentais à l'aise en étudiant, je n'avais plus l'impression de me noyer. Tout rentrait dans l'ordre. Plus le stress me quittait, plus je m'ouvrais aux autres personnes. Aux pauses, je déjeunais comme les autres plutôt que d'étudier. J'ai repris confiance en moi et retrouvé mon estime de moi-même. Le sentiment d'impuissance que j'avais depuis longtemps m'a quittée. J'ai réussi tous mes cours avec une moyenne supérieure à ce que l'on avait demandé. J'ai reçu beaucoup de félicitations des professeurs qui m'ont accompagnée. Je me sentais fière de moi-même et fière de tous mes efforts. En mai 2018, un jour où je revenais de l'école prête à manger, mon père m'a remis une lettre. J'ai ouvert l'enveloppe : la lettre indiquait que toutes mes demandes d'admission à l'université avaient été acceptées. J'étais très fière de tout le cheminement parcouru. Quand le jour de la remise des diplômes est arrivé, l'école m'a accordé une bourse d'études pour souligner ma persévérance scolaire. En décembre 2023, je vais finir mon programme d'études de quatre ans en développement international et mondialisation avec une distinction, et j'espère qu'on m'acceptera dans le programme de maîtrise. À toutes les personnes qui vont lire ce récit, je voudrais dire ceci : peu importe les défis auxquels vous êtes en train de faire face, le temps est votre allié.

BOUTAINA LABOUDI

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
MAROC



Grandeur nature

Maman de deux magnifiques enfants, je suis une passionnée de littérature et de musique, passions que je nourris à côté de ma profession d'origine (et mon gagne-pain) : gestionnaire de projets informatiques.

Grande rêveuse, j'ai toujours gardé un pied dans la vraie vie et un autre dans mon imaginaire.

Installée au Canada depuis deux ans en arrivant tout droit du Maroc, je partage dans mon récit les points essentiels qui ont guidé mon projet d'immigration, les péripéties que ma famille et moi avons traversées ainsi que les nouveaux défis que nous vivons actuellement.

Enfin, je me donne le temps de porter mon regard sur le nouveau monde qui m'entoure et, surtout, d'apporter mon grain de sable à l'édifice humain ici et ailleurs.



Par un beau 23 octobre 2022...

D'aussi loin que je me souviens, je n'ai jamais aimé la saison de l'automne.

Je l'ai toujours vue comme une saison lugubre, mitigée, sans identité stable, se tiraillant entre un été clair et un hiver imposant.

Et pourtant, c'est durant cette saison que je suis née.

Je suis née un mois d'octobre, à des années-lumière d'Ottawa.

Avec le temps, l'âge qui prenait petit à petit forme dans mon esprit, j'ai eu à apprivoiser l'automne avec ses jérémiades et son instabilité, et même à aimer sa mélancolie.

Ce matin, c'est un jour automnal d'apparence ordinaire. La ville est bercée par un beau soleil généreux. Un silence mystique règne dans le voisinage. Il est à peine 9 h en ce dimanche pourtant pas comme les autres.

Cela fait exactement deux ans que nous avons fait le pas, un pas de géant vers ce nouveau continent plein de promesses.

Notre projet d'immigration a été mis en exécution par la journée confuse du 23 octobre 2020.

Et depuis, notre vie n'est plus la même. Nous-mêmes, j'ai envie de dire, sommes autres. Et pourtant, rien n'a vraiment changé en nous, en apparence.

Mais tout le décor autour de nous l'a certainement.

Une rétrospective...

La dernière chose à laquelle je m'attendais c'était de changer de pays, et qui plus est de continent.

Et là, aujourd'hui, je suis ici, à 6000 km de ma tendre et farouche Casablanca.

Après deux ans de tumulte, de tentatives d'adaptation et de recherche de repères, voici que je deviens progressivement une Ottavienne confirmée dans mon nouveau cadre de vie canadien.

L'idée de l'immigration ne m'a jamais effleuré l'esprit, j'ai toujours eu un attachement profond mais maîtrisé pour mon pays, et je ne voyais nullement de raisons valides pour faire ce pas énorme, ce grand saut, sans élastique, dans l'inconnu.

L'idée de l'immigration ne m'a jamais effleuré l'esprit, j'ai toujours eu un attachement profond mais maîtrisé pour mon pays, et je ne voyais nullement de raisons valides pour faire ce pas énorme, ce grand saut, sans élastique, dans l'inconnu.

Et pourtant, c'est bel et bien arrivé!

Quand je regarde un peu en arrière, essayant de me remémorer comment l'idée a germé, je ne trouve pas de fil conducteur clair.

C'est arrivé soudainement, comme une sorte d'illumination inattendue. Et sans avoir le temps de revenir sur mes pas, je me retrouvais déjà avec le visa en poche, en attente de la préparation du voyage exploratoire.

Devant l'école Maurice-La-Pointe, Kanata (Ontario). Fièrement marocaine dans l'hiver canadien, décembre 2022.



Le déclic

Une courte scène écoeurante dans un transport public casablancais, un autre matin d'automne.

Trois adolescents. Une jeune fille qui ne semblait pas être maîtresse de toutes ses facultés mentales. Une agression et un harcèlement en direct.

Des rires et une insolence incomparable. Un choc. Du dégoût pour moi. Littéralement.

Ma conviction était ébranlée, bafouée. Je n'arrivais plus à reconnaître cette société à laquelle j'appartenais et avec laquelle je me trouvais pourtant de moins en moins de points communs.

Intérieurement, j'ai crié haut et fort que je voulais, pour mes enfants, une société de valeurs solides avec un ancrage et des convictions, non pas une société de traditions qui ne me permettrait pas la protection des valeurs.

Pour mes enfants, je voulais vivre dans un cadre me permettant, leur permettant de s'épanouir, de vivre en liberté et, surtout, en sécurité.

Et puis, il y a eu cette passion qui m'a vidée de tous mes moyens, me poussant au-delà de mes limites.

Fuir, à un moment donné, me parut la seule solution.

Partir. S'isoler. S'exiler. Se sauver. Se reconstruire.

Une péripétie pas comme les autres...

Alors que trois semaines seulement nous séparaient du départ de découverte de notre futur pays de résidence, le Maroc annonçait soudainement, comme beaucoup d'autres pays autour du monde, l'état de crise et le début d'un confinement inédit qui allait durer pendant plusieurs mois.

Une pandémie dévastatrice nous frappait. Le monde n'avait jamais été aussi silencieux et tenu en haleine.

Seules l'incertitude et l'appréhension régnaient en parfaites maîtresses de la situation.

Notre projet d'immigration a dû rester en berne, en suspens, comme une parenthèse au milieu de nulle part. Aucune projection n'était dès lors possible.

Déjà, nous nous estimions chanceux de ne pas avoir, comme bien d'autres de nos compatriotes, vendu biens et matériels et quitté travail et écoles quelques semaines avant la nouvelle fin du monde.

J'avoue qu'à ce stade-là, je n'arrivais même pas à imaginer quelle allure notre nouvelle vie pourrait avoir. J'ignorais tout de la nouvelle terre, à part les

Pour mes enfants, je voulais vivre dans un cadre me permettant, leur permettant de s'épanouir, de vivre en liberté et, surtout, en sécurité.

informations pratiques que j'avais quand même tenu à obtenir et à suivre pour assurer notre installation après l'arrivée.

Certes, le confinement était des plus durs, mais j'arrivais quand bien même, éternelle optimiste que je suis, à y voir une sorte d'épreuve, un « léger » tremplin avant de passer au nouveau continent.

Savoir continuer à vivre chacun dans son coin avec sa petite famille, confiné chez soi avec son téléphone comme seul moyen de communication avec le monde extérieur.

Je me voyais déjà faire la même chose une fois au Canada.

On a bien grandi avec la pandémie, après tout.

Moyennant quelques contacts avec Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada pour expliquer que notre visa d'immigration avait expiré et qu'on avait besoin d'un prolongement, la bonne nouvelle est arrivée une journée de septembre.

Notre visa était enfin prolongé! On s'extasiait.

Par contre, le prolongement était seulement pour un mois et demi. Il fallait partir avant cette échéance, sinon tout risquait de tomber à l'eau.

La course contre la montre

En moins de deux mois, il fallait donc plier bagage, faire ses adieux ou dire ses « au revoir » à patrie, famille, amis, endroits, souvenirs et petites choses du quotidien.

Dès lors, tout a commencé à avoir un nouveau goût, teinté de nostalgie.

Le beau soleil des dimanches dans mon quartier. Les balades près de la corniche casablancaise. Les moments passés au bureau avec les collègues. Les bougies soufflées sur les gâteaux d'anniversaire avec ceux qu'on aime. Ma vaisselle de couleur vive. Les bribes de lettres que je gardais au fond de mon placard. Mes livres poussiéreux dans la petite bibliothèque. La bienveillance de personnes presque inconnues et pourtant très proches. Le klaxon, les ruelles vibrantes de gens, de bruits, d'odeurs, de musiques.

Ma ville trépidante de vie jusqu'à l'os.

Le saut dans l'inconnu

Le Canada, ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le nouveau continent. C'en est un en effet, pour nous en tout cas, ma famille et moi. Nouveaux immigrants/résidents, étrangers.

Et derrière moi se dresse le vieux continent qu'est l'Afrique, un continent de force, d'histoires, de mystères et de douleurs, ma terre natale (la seule que je connaisse vraiment d'ailleurs). Tout est derrière moi à présent. Et tout semble différent ici.

Je me réveille ce 30 novembre dans une nouvelle maison, une page blanche.

Et à l'extérieur, tout est blanc aussi! Un froid indicible règne depuis une semaine.

Au parc René-Lévesque. Lachine, arrondissement urbain de la ville de Montréal (Québec), août 2022.



Bien qu'on arrive difficilement à faire le lien entre notre entourage d'avant et celui d'aujourd'hui, l'installation des premiers jours se révèle plaisante et excitante. Ceci ressemble à une tentative amusante de réécrire une histoire, son histoire, par le biais d'une autre langue que la sienne.

Je découvre du haut de mes quarante ans que les nouveaux départs ont une magie particulière, mélange de peur, d'excitation et d'enchantement. L'adrénaline me propulse en avant.

Et puis, il y a le confinement. Une seconde, puis une troisième itération. On commence finalement à s'habituer à rester confiné dans son petit monde. Son nouveau petit monde.

La transition n'est pas dure. La coupure n'a pas été brusque. Et c'est tant mieux.

Certes, nos interactions avec le monde extérieur restent très limitées pendant une bonne période, mais on n'en meurt pas. On porte plus facilement le poids de la séparation avec notre référentiel spatio-temporel et social quand on est confiné.

Et puis, la joie de partager ceci avec ma petite famille n'a pas d'égal.

Bénie soit la pandémie!

Acclimatation au sens propre et au sens figuré

Le premier hiver est intimidant. On n'est habitué ni au froid mordant ni à cette blancheur absolue autour de nous. Les longues minutes nécessaires pour s'habiller et s'équiper avant de sortir rendent la décision de franchir le seuil de la porte une question existentielle soudainement.

Toutefois, on survit. On s'acclimata tant bien que mal, moyennant quelques épisodes de froids, de gripes, de claquements de dents, de doigts qui gèlent presque, sans oublier quelques chutes saugrenues les jours où le verglas règne en maître indomptable.

L'hiver en définitive n'est pas ce monstre odieux et effrayant que nos grand-mères nous racontaient sur le lointain continent canadien. On arrive à l'apprivoiser à coups de patience et de résignation surtout. On essaie aussi d'en profiter comme on peut, on découvre les sports d'hiver accessibles au

Et derrière moi se dresse le vieux continent qu'est l'Afrique, un continent de force, d'histoires, de mystères et de douleurs, ma terre natale (la seule que je connaisse vraiment d'ailleurs). Tout est derrière moi à présent. Et tout semble différent ici.

commun des mortels, on s'en exalte et on se sent, le temps d'une glissade au moins, faisant partie du nouveau décor.

Pour les enfants, l'appréciation du nouvel environnement scolaire est rapide. Des amitiés se mettent en place en un rien de temps. Le système éducatif à la canadienne arrive à les emballer sans grande peine. Un presque miracle. Un baume sur le cœur.

Pour nous les grands, l'intégration est moins évidente. Un toit digne à rechercher. Une longue liste de démarches administratives à faire dans des délais courts. Un (télé)travail valorisant à trouver. Un cercle social très limité. Un coût élevé de la vie au quotidien auquel on ne s'attendait pas vraiment. Pendant des semaines, on ne cesse de faire la comparaison entre les prix et le coût de la vie au Maroc et ceux à Ottawa. L'écart est énorme. Nous le vivons avec beaucoup d'appréhension et d'incertitude.

Et puis...

L'angoisse de se tromper. De se rendre compte que le choix n'était pas le bon.

Et puis...

Les 6000 km qui nous guettent au tournant.

Il faut se rendre à l'évidence que choisir, c'est savoir renoncer. Et nous avons choisi, définitivement.

Progressivement, on crée des liens, quelques repères, des endroits qu'on visite régulièrement, des marques locales qui nous attachent à l'« ici ». Nous donner l'illusion d'y appartenir, un peu. Fondre dans la grande masse qu'est la population canadienne, ou a minima, la cosmopolite Ottawa.

Et ce n'est pas moins plaisant.

Après tout, je pense que c'est ceci la vraie valeur de cette expérience. La diversité.

Il ne s'agit pas finalement de changer de terre, de patrie et de référentiel. Il s'agit d'élargir l'horizon, de rajouter d'autres référentiels, d'accumuler de nouvelles connaissances et expériences. S'ouvrir.

Rien de tout ceci n'aurait pu être possible si on était resté dans notre cher pays.

La diversité, c'est ici qu'elle trouve tout son sens.

Il m'arrive parfois, en marchant dans la rue, de prêter attention discrètement à toutes les personnes que je croise sur mon chemin. Je m'en donne à cœur joie à essayer de deviner la provenance et la nationalité de tout un chacun.

C'est extraordinaire comme nous vivons dans un environnement pluriel.

Il ne s'agit pas finalement de changer de terre, de patrie et de référentiel. Il s'agit d'élargir l'horizon, de rajouter d'autres référentiels, d'accumuler de nouvelles connaissances et expériences. S'ouvrir.

Bienvenue Ottawa, Casablanca mon amour

Pour notre premier logement au Canada, nous avons eu la chance de nous installer dans la banlieue ouest de la capitale, Ottawa, plus précisément à Kanata, dont le nom iroquois a inspiré celui du grand Canada. À notre grande surprise, notre nouvelle ville de résidence est à Casablanca, mon ancienne ville, ce que l'opéra est au hip-hop. Alors que nous nous attendions à atterrir sur une capitale bourdonnante de vie, Ottawa se présente à nous comme une ville calme, retirée de la vie mondaine, comme un ancien guerrier se retire dans son comté pour fuir les souvenirs de sa jeunesse. Des espaces vastes, des parcs étendus, de grandes routes, un style architectural presque à l'identique de quartier en quartier, nous découvrons avec intérêt cette nouvelle façon d'être et d'appartenir au continent nord-américain. Très loin déjà s'élèvent les voix bruyantes des ruelles bondées de Casablanca, les embouteillages à ne pas en finir, les soirées dans les grands boulevards, les klaxons de chauffeurs mécontents. Au contraire, tout ici invite à la méditation et au calme. Presque aucune voix, aucun klaxon ne s'élève; aucun incident de la route ne convoque les foules de curieux et de fourre-nez.

Grandeur nature

Et si on me demandait ce qui me plaît et m'émeut le plus au Canada, je dirais sans hésitation : le ciel!

Très souvent, ma réponse amuse les gens, d'autres la trouvent bizarre ou ne la comprennent pas... Pourtant, je suis sincère. Ma réponse est on ne peut plus authentique.

Venir ici m'a permis de renouer avec les éléments de la nature. Il m'a fallu changer de cadre de vie du tout au tout pour me rendre compte que ma relation avec la nature, la terre, le ciel et l'eau était des plus menues, des plus fragiles.

Je ne connaissais pas la nature avant. Je vivais dans un milieu très urbain où seuls les humains et les mécaniques existaient.

Je prêtais rarement attention au reste des éléments, pourtant bien vivants et omniprésents.

Un ciel bleu. Des oiseaux chanteurs. Un vent doux. Un arbre parle.

C'est de l'ordre du magique. La nature ici émerveille et guérit. Elle épanouit et enrichit.

Je commence progressivement à me prêter à un exercice délicieux de communion avec la nature.

M'éveiller au son d'un chant d'oiseau les premiers jours du printemps.

Me promener sur les divers sentiers de ma ville sillonnée par des champs, des forêts et de grandes routes désertes de tout, sauf de la nature éternelle.

Contempler les oies sauvages autour des étangs et des lacs du voisinage.

Me délecter de scruter les nuages, la grandeur du ciel. De sentir le vent, le soleil. De respirer l'air pur.

Autant de cadeaux divins dont je ne connaissais pas la valeur auparavant.

Et puis, il y a cette saison qui n'existe que dans le nord de l'Amérique comme l'a souvent chanté Joe Dassin : l'été indien. Cette saison comble les désirs les plus fous envers la nature. Attache. Émeut. Remplit les pupilles de couleurs et de sons.

Nature incomparable. Indomptable. Paisible. Apaisante.

C'est ce que je recherchais au fond de moi.

Sans le savoir.

Blackstone, Kanata-Sud (Ontario), novembre 2022.



Mes questionnements et mes angoisses

Immigrer c'est aussi penser. Penser beaucoup.

Et moi, ces derniers temps, je pense beaucoup au temps.

Celui qui est passé, celui qui court et celui qui viendra à manquer à un moment donné.

Une autre vie... oserai-je espérer une autre vie après avoir parcouru plus de la moitié de mon chemin de vie potentiel?

Voici la question que je me posais avant de faire le grand saut dans le vide.

Aujourd'hui, j'avoue que je médite beaucoup sur notre nouvelle vie tranquille, maîtrisée, coconnée, parfois routinière.

Méditer, penser, ce n'est pas prendre des décisions; c'est constater, analyser, éprouver, sentir, se questionner davantage.

Outre la splendide nature et le charme de cette nouvelle vie douceuse, d'autres sujets plus existentiels me taraudent l'esprit.

Les échos, même infimes, agressions contre Arabes, musulmans, Africains ou gens de couleur me narguent. La proximité des terres de l'Oncle Sam avec tous ses tumultes, sa démesure et son insécurité teinte de gris sur le joyeux ciel canadien.

Parfois, je perds la foi dans la diversité dont je chante les louanges.

Parfois, j'ai peur de l'autre que je ne connais pas.

Parfois, j'ai peur pour mes enfants. Peut-être autant qu'avant, dans mon ancienne vie.

Et des fois, une culpabilité s'empare de mon âme. Derrière quel rêve suis-je venue chasser les fantômes?

Poursuivant quelle destinée ou quelles ambitions ai-je laissé terre, entourage et êtres chers?

Enfin, que suis-je en train de fuir au juste?

Le temps des réponses n'est heureusement pas pour aujourd'hui.

Je laisse mes questions reposer un peu, le temps d'un voyage-résidence dans le nouveau continent. Le temps de voir les enfants grandir et voler de leurs propres ailes.

Et après, la guerrière en moi pourra enfin consacrer tout le temps qu'il faudra à la recherche de réponses.

À tête reposée!

CLAUDIA LE BEAU

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE : INDE

Graines d'espérance

Franco-Indienne de naissance, j'ai l'âme voyageuse. Vivre, étudier, travailler et savourer la vie aux quatre coins du monde ont fait partie intégrante de mon parcours atypique.

Suite à de nombreux séjours et voyages des rives de la mer Rouge à la Muraille de Chine, en passant par les quais de la Seine, j'ai jeté l'ancre en Ontario, dans la région du Grand Toronto, une francophone au pays des anglophones. Paradoxe ou réalité d'une minorité? Venez découvrir quels sont ces mirages et ces visages qui se profilent dans le paysage ontarien.

Professionnelle des ventes et du marketing, je me spécialise dans le commerce international. Je suis également polyglotte et gestionnaire de projets spécialisée dans le changement. Ayant baigné dès mon plus jeune âge dans l'amour des arts et des lettres, dans une famille de passionnés comportant des écrivains et auteurs-conférenciers, j'ai toujours été fascinée par la perspective de faire voyager des lecteurs et lectrices à travers l'écriture. C'est avec plaisir que je prends ma plume pour vous livrer quelques facettes de mon aventure canadienne.



Joyeux anniversaire Canada!

Alors que les festivités du 150^e anniversaire de la Confédération battent leur plein, par un bel après-midi ensoleillé d'automne, dans la chaleur de l'été indien, ma petite famille atterrit à l'aéroport international Pearson. Un air de vacances flotte sur nos premières semaines : découverte des fameuses chutes du Niagara, promenade dans le centre-ville de Toronto. On joue les touristes. Nous recevons un accueil chaleureux de nos nouveaux amis dans le sud-est rural de l'Ontario. Un sourire aux lèvres, la joie dans nos cœurs, la tête remplie de rêves, nous sommes prêts à mordre à pleines dents dans notre nouvelle vie au Canada. Peu s'en est fait de cette joie, comment aurions-nous seulement pu imaginer qu'une tempête de malheurs allait s'abattre sur nous?

En attendant, pourquoi ne pas remonter un peu le temps pour nous envoler vers une destination exotique dans le sud de l'Inde, pour mieux comprendre, le début de notre aventure? Êtes-vous prêt/prête? Attachez vos ceintures!

La vie est un long fleuve tranquille

La trentaine, cadre supérieure dans une entreprise en pleine croissance dans la Silicone Valley indienne, jeune maman, j'avais réussi mon projet d'immigrer de la France en Inde. Avec mon profil atypique pour une jeune Franco-Indienne, j'avais su me faire une place dans cette Inde en plein boom économique. Mais malgré tous les aspects brillants de ce projet, je sentais souvent que quelque chose ne tournait pas en rond... comme si quelque chose me manquait... certainement un morceau de puzzle dans ma vie... mais lequel? Les événements futurs viendront valider ce profond ressenti et malaise : les apparences trompeuses du pays allaient confirmer que l'Inde n'avait rien d'un nouvel eldorado ni de la démocratie tant vantée.

Une succession d'événements tragiques accélère la mise en perspective d'une longue réflexion d'immigration.

Violence faite aux femmes

Décembre 2012, le terrible fait divers à New Delhi, capitale de l'Inde : le viol collectif d'une jeune étudiante dans un bus se déplaçant en ville. L'horrible incident, qui fait le tour des médias du monde entier, réveille le tabou de la brutalité de la violence faite aux femmes dans le pays. Violence physique, psychologique, discriminations, non-respect et absence de droits — longue est la liste. Je suis extrêmement choquée, dégoûtée par la gestion de l'incident et surtout, sa récupération politique. La levée du bouclier de la société civile marque aussi profondément bon nombre d'entre nous, nous en sommes presque traumatisés. Mon conjoint et moi, nous nous interrogeons sur la possibilité d'élever notre enfant dans un tel pays, dans une société aussi toxique et régressive.

Maudit ou maux dits?

Mai 2014, Narendra Modi devient premier ministre de l'Inde. Et dès lors prime son idéologie hindouiste, c'est-à-dire : « L'Inde aux hindous ». Il calque un dictateur tristement célèbre, qui a modifié la vie des minorités du pays, qu'elles soient religieuses ou linguistiques. De nombreux incidents surviennent; dans le sud et l'est en particulier, les violences faites aux minorités musulmane, chrétienne et autres restent impunies ou ne donnent lieu qu'à des sanctions minimales de la part du gouvernement qui révèle son vrai visage. De sombres chapitres de l'histoire des minorités en Europe, pendant la Seconde Guerre mondiale, remontent à ma mémoire. La fin sinistre de ces hommes, femmes et enfants me fait frissonner d'angoisse.

Charlie Hebdo

L'année suivante, je suis témoin à distance des terribles attentats meurtriers chez *Charlie Hebdo*, à Paris (France). Assise sur mon sofa à Bangalore (Inde), je vois défiler les images d'une haine affichée sans gêne au grand jour : une volonté d'anéantir la liberté de pensée au pays des Lumières. Je sens le monde envahi par une gangrène nauséabonde, mais malheureusement, je n'ai guère le loisir de me pencher sur la question. En effet, dès le lendemain, mon train-train quotidien change de manière tragique. Ma propre vie bascule en quelques minutes dans un terrible accident mortel. Sauvée de justesse, je suis remplie d'émotions pendant mes longs mois de convalescence, mais également de questions, de pensées à n'en plus finir... Un jour, une voix dans ma tête me dit : « La voie est libre, tu n'as plus rien à perdre... »

Avoir une seconde chance dans la vie, ce n'est pas donné à tous. J'en prends conscience. Ce lointain projet d'immigration, ma réflexion des dernières années commence à prendre un nouveau chemin. L'idée mûrit dans la jungle de mes pensées.

Dessine-moi le Canada

Le Canada a le vent en poupe cette année-là avec la mise en place de l'Entrée express. La feuille d'érable sur fond rouge et blanc nous nargue et nous fascine. Le Canada, c'est l'Amérique du Nord dans toute sa splendeur : la beauté des

Avoir une seconde chance dans la vie, ce n'est pas donné à tous. J'en prends conscience. Ce lointain projet d'immigration, ma réflexion des dernières années commence à prendre un nouveau chemin. L'idée mûrit dans la jungle de mes pensées.

paysages sauvages et des cimes enneigées, inatteignables et majestueuses; des rivières et lacs glacés, miroirs vivants qui reflètent les paysages aux alentours. C'est une nature sauvage mais, surtout, un pays occidental, démocratique et ouvert à l'immigration choisie.

Au fil des mois, des semaines passées à étoffer notre dossier d'immigration, certains parcours de Canadiens m'interpellent. L'honorable Ahmed Hussen, ministre de l'Immigration, des Réfugiés et de la Citoyenneté du Canada de 2017 à 2019, est lui-même un ancien réfugié de la Somalie, arrivé au Canada à l'âge de seize ans. Il s'est hissé jusqu'à ce rang au fil du temps, grâce à son intelligence, à ses études et à son engagement auprès de la communauté. J'en discute avec mes parents, qui sont à leur tour agréablement surpris. La Somalie fait partie de mes premières impressions de vie. Ce pays de la Corne de l'Afrique est proche de mon cœur, car j'ai grandi sur les rives de la mer Rouge. Un pays qui tend la main à un réfugié de la Somalie, qui lui donne sa chance, puis lui permet de donner à son tour cette même chance à d'autres, c'est vraiment une belle récompense et reconnaissance! « C'est formidable », ai-je pensé.

L'histoire de l'honorable Harjit Sajjan, premier Indo-Canadien sikh à occuper le poste de ministre de la Défense nationale (2015 à 2021), nous touche également. « Tiens donc, un Indien issu d'une minorité religieuse et linguistique qui réussit au Canada, cela représente un énorme pas en avant! » Cette pensée alimente ma réflexion.

Le parcours de ces personnalités hors du commun est une grande source d'inspiration. Peu nombreux sont les pays occidentaux où des personnes issues de « milieux défavorisés » ou de minorités visibles peuvent devenir des personnalités publiques et accéder à des postes clés du gouvernement. « Cela doit bien dire quelque chose du type de pays qu'est le Canada. » Cette idée reste profondément ancrée en moi. Le Canada donnerait-il donc à tous la chance ou plutôt, la possibilité de se relever, de se prendre en main, de trouver sa place, et même de se forger une niche pour réussir?

Serions-nous au royaume de la méritocratie ici? Se réinventer sans cesse, réussir à la force de ses capacités, compétences et éducation, ce serait donc une réalité célébrée, reconnue et acceptée? Le fait qu'une société et un pays acceptent et reconnaissent que renaitre de ses cendres, c'est une capacité extraordinaire à se relever, à embrasser le changement pour des lendemains meilleurs, me laisse songeuse. Ayant subi de plein fouet les affres du rejet lié à mon cheminement accidenté, dotée d'un profil atypique, aurais-je trouvé une alternative intéressante pour rebondir?

Se réinventer sans cesse, réussir à la force de ses capacités, compétences et éducation, ce serait donc une réalité célébrée, reconnue et acceptée?



Toronto (Ontario), 2017.

Toronto, me voici!

Je profite d'un court séjour en Europe occidentale, au printemps 2016, pour venir brièvement au Canada. Ce voyage exploratoire à Toronto me permet de valider certains éléments liés à la francophonie. Ayant toujours baigné dans une atmosphère multiculturelle et cosmopolite, je découvre avec joie une ville vivante, colorée, parfumée aux mille saveurs du monde, rayonnante de ces cultures. J'ai l'impression que des personnes du monde entier se sont donné rendez-vous à Toronto! Les jolies femmes éthiopiennes vêtues de leurs belles robes traditionnelles — les *habesha kemis* —, les restaurants libanais, indiens, vietnamiens ou arabes aux noms exotiques, les librairies, les petites épiceries : tout cela réveille en moi des souvenirs d'ailleurs. Non loin de la tour CN, en plein centre-ville, on trouve même une plage, sur le lac Ontario, parmi des îles habitées! Qui l'aurait cru? Apparemment, ça serait même la plus grande zone piétonnière en Amérique du Nord. Décidément, Toronto cache bien des trésors!

Après des mois interminables à jongler avec les procédures administratives compliquées de trois continents différents, nous décrochons finalement la résidence permanente au Canada!

Nos malheurs nous révèlent un manque de législation, des vides juridiques et des pratiques peu éthiques, empreintes d'ambiguïté.

Le ciel nous tombe sur la tête

Les défis et les situations cauchemardesques, voire traumatisantes que vit ma famille six mois après son arrivée me révèlent le visage mesquin, vicieux, caché et criminel de la région du Grand Toronto. Ils contribuent à ternir mon image du Canada en tant que pays sécuritaire, calme et accueillant. Nos malheurs nous révèlent un manque de législation, des vides juridiques et des pratiques peu éthiques, empreintes d'ambiguïté. S'ensuivent de longues semaines, des mois et même des années de souffrance. Je me sens piégée par le système en place. Au-delà de la colère, de la frustration et surtout de l'incompréhension (comment cela peut-il se passer dans un pays comme le Canada?), je me rends compte de l'abysse dû au manque de réformes économiques, politiques et sociales. Dans ma détresse, je n'ai aucune prise sur ces facteurs qui s'acharnent contre nous.

Vous imaginez-vous payer soixante-quinze pour cent de votre salaire mensuel pour un appartement de location dans la périphérie d'une grande ville? C'est le cas dans le Grand Toronto. C'est une triste réalité, alimentée par une pénurie de logements (tant locatifs que privés pour l'achat immobilier), dans laquelle de riches compagnies sans aucuns scrupules gèrent un immense parc immobilier qu'elles entretiennent mal mais louent à des prix souvent supérieurs au marché. C'est vraiment au petit bonheur la chance. Un loyer exorbitant ne garantit en rien une qualité de vie dans l'immeuble en question ni de bonnes conditions d'hygiène et de sécurité.

Des concierges d'immeubles peu scrupuleux, des sous-traitants complices et une hiérarchie qui ferme les yeux permettent facilement de berner, de cambrioler, de dépouiller les migrants dans leur propre appartement locatif. Au vu et à la barbe de tous, ces bandes organisées, qui ont accès aux appartements et repèrent bien leurs victimes, souvent des migrants de l'Asie du Sud, osent pénétrer sous divers prétextes (assainissement, travaux, traitement sanitaire, contrôle insecticide, etc.) dans ces appartements pendant la journée, pendant l'absence des locataires-migrants au travail. Et ceci en toute légalité?

À la police, personne ne s'étonne de ces larcins fréquents. Et voilà, une énième victime, n'est-ce pas? Les chiffres de la criminalité sont en hausse dans le Grand Toronto. Certaines autorités ont même le culot de demander aux victimes d'apporter une preuve de l'infraction (alors qu'il n'y en a pas, puisque l'accès aux appartements reste dans les prérogatives des propriétaires) et du cambriolage. Vraiment? C'est le comble de l'horreur! Alors, comme ça non

Ces rencontres d'hommes et surtout de femmes de courage et de force qui savent m'épauler, me soutenir, m'écouter, et qui savent aussi mettre des mots sur mes maux, ont raison de la négativité dans laquelle ces circonstances sordides m'avaient plongée.

seulement on est victime et en plus, on doit le prouver? Est-ce que ça ne serait pas le monde à l'envers?

Quel recours? Je frappe à diverses portes. Des organismes communautaires prônent la médiation. On me précise toutefois que les gestionnaires/propriétaires de l'immeuble en question ne sont pas forcément tenus de donner suite aux demandes qui découlent de ces médiations. Reste donc le recours légal à la Commission de la location immobilière de l'Ontario, avec des délais extrêmement longs et décourageants. Mais en attendant, les règles en vigueur restent à l'avantage des propriétaires du bâtiment.

Autre découverte et aberration : les contrats de bail, signés d'office pour douze mois, restent à l'avantage du propriétaire, une pratique qui n'est pas forcément légale (apparemment, il n'existe aucun texte de loi à ce sujet?) sans être illégale non plus. Est-ce que tout serait fait pour protéger de grandes sociétés immobilières lucratives? De nombreuses prérogatives leur permettent d'avoir des droits excessifs sur tous les logements locatifs, jusqu'à même interdire aux locataires de changer les serrures de leurs appartements!

Rompre le contrat de bail (sans avoir complété les douze premiers mois) reste difficile à moins de payer des indemnités exorbitantes. S'ajoute à cette contrainte l'exigence de payer le loyer même si l'autre partie ne respecte pas les clauses du contrat. Le comble de l'horreur, c'est l'interdiction de changer les serrures, un acte même passible d'une éviction pour le locataire! « Mon Dieu, est-ce que l'on parle bien du Canada? » me suis-je interrogée. J'en reste incrédule et sans voix...

Devant de tels déséquilibres et vides juridiques, mille pensées se bousculent dans mon esprit tourmenté, qui commence à être envahi par un étrange sentiment d'insécurité, d'incompréhension, de rejet, de dégoût...

Bref, cet exemple lié au logement locatif reste la partie immergée de l'iceberg de nos épreuves.

Je demeure toujours autant plongée dans mes interrogations devant les faibles actions et mesures des pouvoirs publics face non seulement à cette délinquance urbaine, mais également au grand banditisme et au crime organisé. Wow, mon rêve canadien en prend un coup.

Alourdie par nos mésaventures, j’aperçois néanmoins des milliers d’étoiles porteuses d’espoir qui éclairent notre nuit. Je ressens ces ondes positives, transformatrices — une énergie salvatrice.

Les ailes de l’espoir

Parmi ce tsunami de malheurs, des oasis de paix et de sagesse apparaissent. Non, ceux-ci ne sont pas des mirages qui s’évanouissent dès qu’on les approche, ni des faiseurs de miracles pour arrêter nos désastres, mais plutôt des cœurs vaillants, des mains tendues pour aider, des épaules larges pour pleurer, des yeux qui consolent, des mots qui apaisent.

Ces rencontres d’hommes et surtout de femmes de courage et de force qui savent m’épauler, me soutenir, m’écouter, et qui savent aussi mettre des mots sur mes maux, ont raison de la négativité dans laquelle ces circonstances sordides m’avaient plongée. « C’est aussi ça, le Canada! », ai-je pensé. Ces ondes positives me portent tout au long de mon chemin de croix.

Qui sont ces mille visages chaleureux? Certains sont eux-mêmes des migrants ou issus de l’immigration — enfants ou petits-enfants de migrants. Il y a ce médecin et son équipe, qui apportent un soutien immédiat à ma famille. Il y a aussi Lisa, cette petite mamie d’ascendance italienne qui a traversé le pire après son arrivée à Toronto dans les années 1950, alors qu’elle était très jeune. Elle a été un ange gardien et continue à nous protéger avec sa tendresse et gentillesse. Melissa, une dame d’âge mûr, bilingue, issue de l’Ontario francophone, nous fait quant à elle profiter de ses connaissances juridiques. Tanya, une enseignante retraitée originaire des Caraïbes, a été parmi les premières personnes à nous ouvrir les portes de son cœur, de sa maison et de sa famille. Enfin, il y a aussi Dale et John, ce couple d’agriculteurs d’ascendance britannico-irlandaise, dont les grands-pères ont quitté leur nation respective pour une meilleure vie au Canada. Avec la sagesse et gentillesse qui les caractérisent, ils sont des parents adoptifs pour notre petite famille.

Alourdie par nos mésaventures, j’aperçois néanmoins des milliers d’étoiles porteuses d’espoir qui éclairent notre nuit. Je ressens ces ondes positives, transformatrices — une énergie salvatrice. Je me dois donc de remonter à la surface. Si la Vie m’a permis de faire tout ce chemin, ce n’est pas pour rien...

Verre à moitié vide ou à moitié plein?

Devant moi défilent les bandes du marquage au sol de l'autoroute 401, dans la grisaille d'une matinée d'hiver. Une pluie fine tombe ici et là. Un vrai paysage en noir et blanc, avec des nuances de gris. Je traverse les villes et les banlieues familières qui se dressent autour de l'autoroute la plus fréquentée de l'Amérique du Nord. Je m'aperçois que ma vue s'embue de larmes. C'est pendant la pandémie de la COVID-19, en pleine période de confinement. J'ai le sentiment que la grisaille qui m'entoure représente le fardeau que je porte.

Au volant de ma voiture, je roule vers l'est. Je quitte la ville où je résidais depuis quelque temps, dans l'ouest du Grand Toronto. Les pensées tourbillonnent dans ma tête. Un curieux mélange d'émotions explose en moi : joie, peine, soulagement, excitation, appréhension... Je laisse derrière moi tous mes malheurs pour aller vers un avenir meilleur : une nouvelle vie, une nouvelle maison, une nouvelle école pour mon enfant, une nouvelle ville, une nouvelle communauté et même un nouvel emploi!

Partir, s'enfuir, se cacher, tout laisser tomber, beaucoup l'auraient fait. Dans ma situation, cette éventualité n'avait pas sa place. Alors, mes réflexions se résument à cette interrogation : verre à moitié vide ou à moitié plein? Quelle est donc votre perspective?

Le meilleur reste à venir...

Transformer ces ondes négatives en quelque chose de plus positif pour me reconstruire, contribuer à changer le pays. Voilà que s'ouvre un nouveau chapitre.

Aujourd'hui, c'est avec une certaine fierté que je suis au service du pays et de tous les Canadiens. J'ai également le privilège d'être associée et impliquée dans les changements et transformations qui bâtissent un Canada plus fort.

C'est à mon tour, de tendre la main, d'épauler des personnes nouvellement arrivées dans le pays. Mon bénévolat auprès du Centre francophone de Toronto, puis de son équivalent anglophone, *ACCES Employment*, consiste à mentorer les nouveaux migrants aux titres universitaires et parcours impressionnants pour qu'ils puissent démarrer leur carrière professionnelle au Canada.

À la veille d'une fin de semaine, je reçois un coup de fil où on m'annonce que je suis nommée pour le prix Walk of Fame 2019 d'*ACCES Employment*. Quelques

Transformer ces ondes négatives en quelque chose de plus positif pour me reconstruire, contribuer à changer le pays. Voilà que s'ouvre un nouveau chapitre.



Action de Grâce, Unionville (Ontario), octobre 2022.

mois plus tard, je reçois avec émotion ce prix, qu'on me remet en récompense de mes efforts pour faire « une différence dans la vie de nouveaux Canadiens ». Je ne m'attendais pas à cette première reconnaissance officielle. Ce geste me touche d'autant plus que c'est une grande première d'être reconnue ainsi pour mes activités de bénévolat. Qu'est-ce que j'ai fait comme bénévolat de mon adolescence à ce jour! Cette culture de bénévolat, ces acquis, ces reconnaissances, cette envie de vouloir mettre l'autre en premier apportent une énorme valeur ajoutée. C'est un très bel aspect de la culture canadienne que j'apprécie énormément! J'encourage régulièrement les personnes nouvellement arrivées au Canada à faire du bénévolat en guise de premiers pas dans leur société d'accueil.



Prix Walk of Fame de l'organisme ACCES Employment, Toronto (Ontario), 2019.

Bee Happy !

Forte de mes expériences en affaires, je soutiens également une petite compagnie familiale : Le Beau Bees. Le seul producteur de miel et de crèmes de miel issu de l'immigration francophone dans cette partie de l'Ontario, www.lebeaubees.com, qui a aussi un volet de protection de l'environnement et un volet social, sensibilise jeunes et adultes aux effets du dérèglement climatique sur la vie des abeilles. C'est également l'histoire et la vie d'un migrant francophone qui se construisent.

Cette aventure m'ouvre les yeux sur le dynamisme du monde rural, la valorisation des produits du terroir et de l'entrepreneuriat en Ontario. On peut finalement partir de rien et avancer vers un meilleur avenir dans cette partie de l'Amérique du Nord!

À ma façon, je contribue ainsi, à bâtir le Canada de demain, à apporter ma pierre à l'édifice de la francophonie, de la diversité, du mouvement des femmes et des minorités pour faire reculer l'intolérance et le non-respect. Je suis citoyenne du Monde et amoureuse de l'humanité. Au gré du tourbillon de la vie, je sème des graines d'espérance en communiquant des idées et concepts à des personnes clés : une direction d'école par-ci, une avocate francophone par-là et tout un éventail d'acteurs communautaires — longue est la liste. Quelque part au fond de moi-même, quelque chose me dit que je suis arrivée là où je devrais être... Vivre plus fort, c'est un peu mon message à vous, mes lecteurs et lectrices.

Tel un petit oiseau qui construit son nid, mon rêve canadien avance : le meilleur reste à venir! Et vous, quel est votre rêve canadien?

LAMARA PAPITASHVILI

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
GÉORGIE ET SYRIE



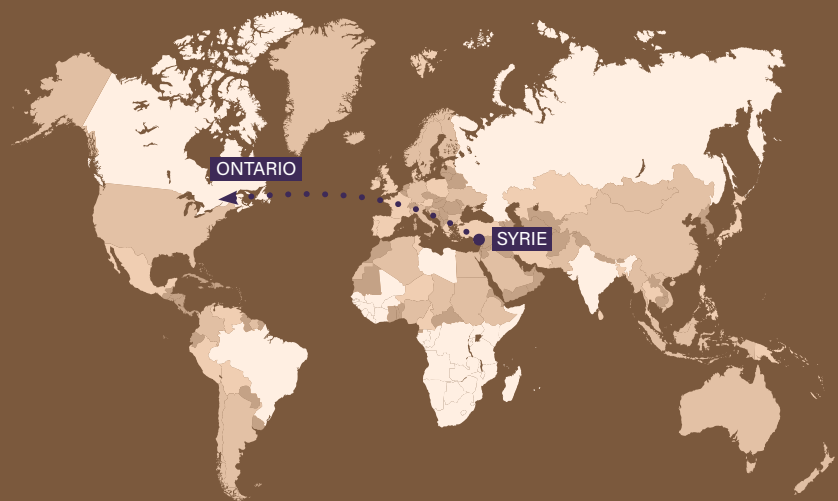
Le combat

Je suis née en 1986 à Damas. Ma famille est issue de la Géorgie, de l'Ukraine et de la Russie. Je suis agrégée de Science Politique ainsi que d'un Master en Arts. Après avoir travaillé pour des sociétés à but non lucratif, je poursuis mes études en littérature comparée à l'Université de Toronto.

Je suis polyglotte et j'ai vécu en Géorgie, en Syrie, en Belgique, en Espagne, en Allemagne et au Canada.

Tout en poursuivant l'écriture de romans, j'anime des ateliers de création littéraire dans les écoles ainsi qu'à la bibliothèque de référence de Toronto. J'ai également été jurée dans un concours d'écriture.

Je m'intéresse avant tout à l'enfance, à la transmission familiale, à la question de la femme dans nos sociétés, au voyage comme source d'évolution personnelle et au trou noir de l'origine.



Échappatoire

Très tôt, j'ai eu envie de partir. Loin, très loin des ennuis, car à Damas, rien n'allait. Manque d'argent. Taux exorbitants de chômage. Un avenir glauque. J'en avais marre de devoir porter des habits trop petits et de me serrer la ceinture faute d'argent. Et puis, je n'en pouvais plus des hommes qui, dès que je sortais dehors, me pinçaient les cuisses ou me balançaient leurs commentaires salaces : « Russiyé! », évoquant les prostituées d'Europe de l'Est. Si les choses continuaient ainsi, avec les adultes de la famille sans travail, nous nous retrouverions bientôt à la rue.

Or, un jour d'été, ma mère m'a annoncé qu'on partait à la fin de la saison pour le *Kébèk* et cela m'a semblé être l'échappatoire parfaite à nos problèmes. *Kébèk* m'évoquait une ville Égyptienne, quelque part entre Le Caire et Thèbes. C'est seulement après avoir compris qu'on partait pour le Canada qu'une image de cheminement plus complexe et moins chaleureuse s'est dessinée devant moi. Des tons blancs et bleutés remplacèrent le doré, le beige et le blanc cassé des pays du nord de l'Afrique; des conifères s'esquissèrent à la place des dunes sèches et sablonneuses du pays des pharaons. Égypte ou Canada, peu importait! L'avenir se révélait nouveau et j'accueillais toute altérité à bras ouvert contrairement au futur que la Syrie me confectionnait.

J'admirais le courage de ma mère. Ce regain de force à cinquante ans m'avait surprise. Elle qui, en temps normal, avait tendance à se soustraire, restant passive aux conditions de vie qui se détérioraient, la voilà qui reprenait les rênes de son avenir. C'était comme si le désespoir lui avait fait pousser des ailes, telle une chenille métamorphosée en papillon.

À partir de ce jour-là, j'ai vu ma mère se transformer en combattante.

Damas, 1998.



Ma mère disait que nous étions des nomades. Que nulle part nous n'avions de chez-nous. Que la Syrie était un arrêt temporaire, un refuge ou une oasis.

La métamorphose

Ma mère disait que nous étions des nomades. Que nulle part nous n'avions de chez-nous. Que la Syrie était un arrêt temporaire, un refuge ou une oasis. Elle nous y avait menés à la suite du démantèlement de l'Union soviétique et de sa séparation de mon père. À Damas, elle attendait. Que mon père revienne et quitte Tbilissi pour nous rejoindre à Damas. Sans lui, elle était comme un vélo sans pédales. Elle attendait. Que les choses se réparent. Que la vie s'améliore. Mais à force d'attendre, elle s'est essoufflée. Et notre court séjour à Damas s'est transformé en huit longues années de résidence.

Pendant ces années, rien n'allait. Tout était suspendu dans les airs, comme dans un film où l'on fait pause et que les acteurs se trouvent figés sur la scène, bouche ouverte. Ma mère mangeait peu, l'insomnie régnait sur ses nuits, ses habits de fêtes dans les armoires accumulaient la poussière et son rire cristallin ne s'entendait plus. Jusqu'au jour où elle a cessé d'attendre. Elle s'est dit que c'était assez. Qu'elle désirait fleurir et non pas faner au rythme des jours qui se suivaient et se ressemblaient. Que la Syrie en 1998, c'était vraiment un pays de merde. Que la femme, dépouillée de tous ses droits était recluse dans sa demeure et cramoisie à petit feu. Alors qu'elle voulait un nouveau début. Partir pour recommencer à zéro. Tenter sa chance ailleurs. Seule, sans homme (les femmes ont toutes besoin d'un homme, qu'ils disaient! Ils verraient!). Son objectif était clair : une vie digne d'être vécue mais en luttant, pas en demeurant paralysée. Elle a décidé de partir loin, d'enterrer le vieux continent afin de conquérir le nouveau. Et surtout, pour ses filles, elle désirait construire un avenir attrayant.

Le jour où elle m'a annoncé que l'ambassade du Canada à Damas tenait notre destin entre ses mains et que si c'était réussi, nous pourrions immigrer dans ce nouveau pays, j'ai vu un feu inextinguible briller dans ses yeux. En une seule nuit, ma mère était passée d'une victime à une combattante, assurant les coups et surmontant les obstacles.

Une-deux, une-deux.

Le dossier d'immigration débordait de cases vides? Elle exagérera ses mérites afin de renchérir les points.

Une-deux, une-deux.

Nuits d'insomnies causées par l'anxiété d'un avenir brouillé? Elle prendra sur elle en évitant d'y penser.

Une-deux, une-deux.

Billets d'avion inabordables? Pas grave, elle empruntera de l'argent à ses proches.

Une-deux, une-deux.

Problèmes à la douane? Elle leur répondra avec calme et persuasion.

Une-deux, une-deux.

Angoisse de ne pas trouver sa place au sein d'une nouvelle culture? Elle n'y songera même pas, tellement cette crainte n'atteignait pas la cheville de son but ultime... De toute façon, elle disait qu'appartenir à une tribu ne serait jamais notre aubaine, car nos sangs étaient trop mixtes, nos aïeuls trop exotiques, nos traditions trop mélangées quel que soit le peuple parmi lequel nous vivrions. Mais que cela importait peu, car malgré tout, nous demeurerions soudées. Nous allions emmener nos racines, nos mœurs, nos valeurs, nos coutumes et traditions en microcosme ailleurs.

Le manque d'amis et de connaissances, elle les remplacera par des coups de fil onéreux vers Damas et des soirées pizzas avec moi.

L'objectif en vue, elle ne remettra rien en cause mais fera tomber les obstacles comme une boxeuse ses opposants.

Une-deux, une-deux.

Or, la lutte a continué bien après notre arrivée sur la terre promise.



Ottawa, 2003.

Elle disait qu'appartenir à une tribu ne serait jamais notre aubaine, car nos sangs étaient trop mixtes, nos aïeuls trop exotiques, nos traditions trop mélangées quel que soit le peuple parmi lequel nous vivrions. Mais que cela importait peu, car malgré tout, nous demeurerions soudées. Nous allions emmener nos racines, nos mœurs, nos valeurs, nos coutumes et traditions en microcosme ailleurs.

Le nouveau début

Kébèk s'est révélé être l'Ontario. L'anglais remplaçait le français que ma mère continuait d'employer et de chérir autant que possible en s'assurant que je ne l'oublie pas. En réalité, c'est au Canada que notre amour pour la langue française a fleuri. L'angoisse de perdre cet unique élément de notre identité qui nous restait, la peur de nous en séparer comme d'une partie de nous-mêmes, a décuplé notre attachement. Sans le français, il ne nous serait rien resté.

Sur ce nouveau continent, nous avons constaté que les mœurs étaient autres que sur l'ancien. Qu'on pouvait se promener dans la rue en toute tranquillité, sans recevoir d'oeillades, sifflets ou attouchements indésirables quatre-vingt-dix-neuf pour cent du temps. Qu'il arrivait aux hommes d'être à l'écoute des femmes, et même d'être doux et sensibles. Que la limite entre les sexes était floue. Qu'ici, les grands espaces décourageaient les déplacements à pieds et par conséquent les gens faisaient moins d'exercice et s'empêtaient plus rapidement. Et puis, chacun vivait pour soi, insouciant des qu'en-dira-t-on. Aux premières rencontres, les gens parlaient beaucoup tout en disant peu et la plupart de leurs conversations tournaient autour de banalités. Pourtant, cela changeait. Au fur et à mesure des rencontres, les conversations gagnaient en profondeur.

Au Canada, on a remarqué que bien que la neige, à première vue, ait pu paraître hostile, il suffisait de savoir comment bien s'habiller (laine polaire, caleçons longs, bottes imperméables et rembourrées, manteaux en plumes d'oie, etc.) et d'ingérer quotidiennement de la vitamine D pour savourer en tout confort cette saison qui durait six mois de l'année.

On persévérait à essayer de s'adapter, en demeurant optimistes. Elle en *franglais*, en forçant les choses, et moi en anglais, par la force des choses (mon âge et mon entourage scolaire m'ayant aidée).

Par contre, à la maison, c'est le français qui régnait. Cette langue a été, entre elle et moi, notre dernier point de contact.

Bifurcation

J'aimais bien cette nouvelle terre. Elle sentait l'apprentissage et les belles promesses que mon âge empoignait. Éventuellement, je me suis adaptée aux gens et à la Nature, peu importe le degré de difficulté selon les jours. Pour appartenir, il me fallait tout accepter.

Pour ma mère, ce fut plus difficile, cette terre lui étant moins attrayante. Depuis notre arrivée, ses adversaires s'étaient multipliés. Ils s'élevaient puis l'attaquaient les uns après les autres. Mais leur défaite était imminente. Ils tomberaient, se rendant face à son courage et sa persévérance. Les immenses distances à parcourir à pied qui lui rappelaient Moscou avec ses bottes qui se coinçaient dans la neige, elle les franchissait la tête haute. Le froid l'hiver qui lui mordait le nez, les oreilles, les doigts et les orteils, elle le dégageait à coup de crochets. Les kilos d'une alimentation bien trop grasse et sucrée en comparaison de ce à quoi elle était habituée, elle les étouffait au rythme de ses régimes sévères. La quête d'un gagne-pain et le chômage l'ont presque vaincue, elle était si proche de la défaite. Mais elle s'est révélée être une adversaire impitoyable, rouant de coups et défenestrant toute opposition.

Séparation

Les saisons puis les années ont défilé à une vitesse surprenante comme les vignettes d'une bande dessinée. L'anglais monopolisait ma vie, mes liens amicaux, mes études, mon travail. Ma mère, elle, avait peine à communiquer dans cette langue étrangère (alors que moi j'en apprenais de nouvelles : l'espagnol pendant mes études d'un an à Grenade, ville d'Espagne, et l'allemand, la langue de l'homme que j'aime). Quand on ne comprend pas une langue, c'est le deuxième degré de la culture qui nous échappe, ses références, ses analogies et, surtout, son humour. Elle vivait à côté des choses et non pas dedans. Elle se contentait de cette vie parallèle pour continuer, car pour elle, il suffisait que ses filles s'adaptent. C'est tout ce qui comptait, car au fond, c'était pour elles qu'elle avait franchi des continents.

Ma mère perséverait la tête haute, les poings levés, contre l'adversité jusqu'à l'arrivée du plus redoutable rival, qui, un jour d'automne, s'est pointé. Cette fois, il était trop musclé, trop chargé, tel un navire guerrier. Face à l'opposant chevronné, elle a plié, fatiguée du nombre de coups que la vie lui avait distribués.

Alors, la maladie l'a emportée.

Et me voici au Canada sans elle.

Là où elle m'a déposée, pour une vie meilleure, avec mes racines que je continue d'arroser malgré la terre parfois gelée qui me les corrode.



Mississauga, 2012.

Errance

Suite à sa disparition, j'ai eu envie de partir. Loin, très loin de cette terre qui me rappelait ma mère.

Longtemps, j'ai cherché un endroit où je me sentirais comblée. Pendant dix ans j'ai erré sur cette planète pour trouver où immigrer. En Europe, en Asie, au Proche-Orient et en Amérique. Mais l'idée d'un habitat fixe m'effrayait. J'avais une envie folle de découvrir le monde pour rapiécer ces parties égarées de moi-même. Je cherchais un endroit géographique riche d'histoire afin de me rapprocher de la race humaine, de son combat, de ses faillites, succès et rebondissements. Mon conjoint étant Allemand, alors, quoi de mieux que l'Allemagne? J'ai donc déménagé à Berlin, dans le noyau d'une mémoire collective hantée par l'ascension et la chute d'un peuple pendant la Deuxième Guerre mondiale.

L'Allemagne moderne était un pays difficile à déchiffrer et c'était parfait, car je voulais justement m'attarder dans un rébus social et passer mon temps à découvrir ce monde afin de me distraire.

Dans son centre, Berlin s'est révélée être une ville cosmopolite et charmante, bondée d'immigrants. Sur trois kilomètres carrés, les nouveaux arrivants y tenaient la vedette, et elle s'en vantait. Cependant, j'ai été surprise de constater qu'en dehors de cette zone, la réalité des migrants était marquée par

l'exclusion sociale, géographique et économique, voire par le racisme. Malgré la blancheur de ma peau et l'acquisition de la langue allemande, partout où j'allais, on me faisait comprendre que pour eux, je représentais l'exotisme. J'ai compris que là-bas, je n'appartiendrais jamais à ce bout de terre.

Pendant ce temps, j'ai exploré d'autres pays d'accueil potentiels. Le Vietnam s'est révélé être trop dogmatique et infesté de rats. J'ai considéré la France, mais l'agressivité issue de l'insatisfaction sociale d'une strate de la société était trop palpable partout où j'allais, ce qui faisait que mon esprit et mon corps étaient en constant état d'alerte. La Belgique, juste à côté, fut une destination prometteuse, mais l'interminable grisaille m'a convaincue de quitter. Avec mon conjoint, nous avons exploré une partie des États-Unis. Mais la réponse fut claire que cet endroit n'était pas pour nous : c'était pendant les années précédant la victoire de Trump, donc des airs de sectarisme bouillonnaient. Le Liban fut un pays très attrayant, sauf que la situation économique et les constantes menaces politiques venant des pays aux alentours le rendaient invivable. Enfin, je suis même retournée en Géorgie, mon pays d'origine. Cependant, j'ai trouvé les gens trop pieux à mon goût. Ils portaient trop de noir et le système sociopolitique était trop rongé par la corruption.

C'est à cette période-là que j'ai commencé à écrire très sérieusement, car c'est dans les moments conflictuels de la vie que la plume nous sert le plus, afin de se décharger, de résoudre et de mieux comprendre le monde autour de nous. Depuis, j'ai publié deux romans et une histoire courte. Aujourd'hui, je persévère dans le chemin de l'écriture.

Après des années sur des terres qui me rappelaient mon altérité, j'en ai eu marre. J'avais une immense soif d'appartenance et ma soif de découvrir le monde a pris fin à cette période-là. De même, les possibilités et l'optimisme nord-américains me manquaient face au fatalisme existentiel d'autres coins de la planète. Après m'être baladée pendant une décennie, j'ai décidé de rentrer au Canada. Pourquoi? Ici, chacun (peu importe son pays d'origine) obtient l'espace où fleurir et s'intégrer à un degré inégalé ailleurs.

Donc, je suis revenue ici, à Toronto, car c'est là que malgré tout, je me sens chez moi. Est-ce une errance de plus? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que le Canada encourage la floraison de chaque individu tout en lui permettant de chérir ses racines.

À trente-cinq ans au Canada, je suis retournée à l'université afin d'étudier la littérature comparée (je parle cinq langues). J'anime également des ateliers d'écriture dans les écoles et dans les bibliothèques.

J'ai hâte de découvrir ce que l'avenir me confectionne.

J'admire et continuerai d'admirer le courage de toutes ces personnes qui, un jour, décident de se déraciner et de tout quitter, tout lâcher, afin de tenter leur chance de créer un avenir meilleur.

C'est à cette période-là que j'ai commencé à écrire très sérieusement, car c'est dans les moments conflictuels de la vie que la plume nous sert le plus, afin de se décharger, de résoudre et de mieux comprendre le monde autour de nous. Depuis, j'ai publié deux romans et une histoire courte. Aujourd'hui, je persévère dans le chemin de l'écriture.

Salon du livre de Montréal, 2021.



LAURA PECK

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
FRANCE



French toast et pain perdu

Laura Peck est née en France, mais s'est faite au Canada. Qu'est-ce qui a poussé cette entrepreneure de quatrième génération à la cinquantaine élégante, maman divorcée de trois enfants, à venir s'installer à Ottawa avec sa petite dernière, puis à y rester malgré l'adversité? Les Canadiens rencontrés, avec leurs accents si variés. Mais en plus, la nature et sa beauté.

Le Canada subjugué Laura : sa terre généreuse, ses eaux douces nombreuses, mais aussi sa production de déchets désastreuse. Elle a formé des centaines de leaders et leurs équipes dans le changement durable en Europe, au Canada et aux États-Unis.

Chroniqueuse pour le *Glengarry News* depuis 2019, elle lance le podcast *French toast & pain perdu* en 2021. Elle vit maintenant à Alexandria (Ontario) avec son compagnon et y cultive ses passions : la nature, l'écriture et la nourriture. Bien-être et sobriété heureuse se partagent dans leur gîte à la ferme Riverview.



Ottawa, le 22 octobre 2010

Ma chère Hélène, déjà deux mois!

Un été indien francophone

Tout est calme dans notre charmante petite maison de brique rouge, nichée entre le canal Rideau et la rivière du même nom. Je profite d'une énième nuit blanche pour bavarder avec toi. Emma dort paisiblement après des journées bien remplies au collège et un travail personnel assidu. Elle a enfin quelques amies! D'Égypte, du Maroc, du Japon et du Canada aussi bien sûr. Rends-t'en bien compte : pour la plupart, le français est la troisième langue après l'anglais et leur langue maternelle. C'est exactement l'immersion que je recherchais pour nous deux. Nos voisins sont de plusieurs origines également : Afrique, Irlande, Haïti et Inde. C'est génial. Quelle diversité d'accents en français comme en anglais. Il me faudra du temps pour m'y habituer. Devenir bilingue en un an paraît ambitieux. En attendant, je goûte la diversité des francophones. Quelle richesse dans ces cultures! Quelle belle surprise!

Une opportunité professionnelle pour toi et moi

D'abord je te remercie de prendre le relais auprès de l'équipe. Avec vous quatre, nos clients sont entre de bonnes mains. Vous êtes fin prêts pour les formations importantes à venir. Tes aptitudes au management vont s'épanouir. Même si 2011 est encore incertain, faisons confiance à notre sens de l'humain et aux méthodes participatives que nous testons depuis deux ans. Elles prouvent leur efficacité dans les entreprises de notre grand ouest en France. Pour nous aussi, ces changements portaient bien des inconnues : la mise en place de l'euro, l'automatisation du travail ou les délocalisations. Notre bienveillance et notre persistance ont levé des résistances chez bien des salariés. Mon année sabbatique en Ontario va me donner les clés du leadership multiculturel qui nous manque. J'ai déjà repris contact avec Linda, Leslie et Kathleen, rencontrées l'an dernier lors de ma formation sur les organisations humaines, à Pembroke. Elles vont m'introduire dans leurs réseaux. Je suis confiante. Je peux enfin prendre du temps pour moi, m'imprégner du Canada. Moi, si accro au boulot, je m'accorde une grande balade quotidienne dans l'immense parc aux érables centenaires et bouleaux blancs magnifiques près de l'Université Saint-Paul. Quelle sérénité pour affronter les nouveautés de chaque jour et les pages que je noircis en les découvrant.

Ottawa, capitale fédérale : majestueuse et contrastée

Peu de vieilles pierres hormis le Parlement et le château Laurier, près des écluses du canal qui se jette dans la tumultueuse rivière des Outaouais. Le centre-ville se réduit à son marché By et quelques grandes artères peu avenantes. Beaucoup de sans-logis qui font la manche. Incroyable. Insoutenable. Dans le quartier des affaires aux nombreux édifices de style brutaliste, le noir est la couleur favorite des hommes et des femmes que je croise. Beaucoup d'uniformes aussi, qui depuis quelques semaines arborent un coquelicot à la boutonnière. Je me demande pourquoi. Dans les quartiers plus populaires, comme le nôtre, les gens promènent leur chien ou font leur course... en bas de pyjama. Pour les autres Canadiens, c'est encore shorts et sandales, avec ou sans chaussettes. C'est étonnant. Le long du canal et des rivières, j'ai remarqué les façades ornementées des consulats et ambassades : caméras de surveillance et drapeaux de circonstance. Ottawa en compte plus de cent soixante-dix. Partout, immeubles et monuments portent haut la feuille d'érable rouge sur fond blanc, bordée de chaque côté d'une large bande rouge. Le drapeau, la fierté du Canada! Ça me touche. Va savoir pourquoi.

Très beau, très coloré, très chaud et très froid

J'étais presque déçue lors de notre arrivée. Pas de neige! Mais une vague de chaleur persistante, en août, c'était plutôt normal. Nous nous y sommes vite acclimatées. Les belles semaines se sont enchaînées et j'aime porter encore mes vêtements légers. Même lorsque les pluies orageuses s'abattent sur nous, nous séchons presque à vue d'œil. Tant d'eau qui tombe du ciel en si peu de temps, c'est très impressionnant. Depuis trois semaines, au détour de chaque pâté de maisons, les érables nous surprennent par leurs rouges, orangés et dorés. Resplendissants. Ces explosions de couleurs me réjouissent les yeux et le cœur. Par contre, à l'intérieur des immeubles et des magasins, la climatisation est reine. Et l'air ambiant, glacial. Pour la femme en pleine ménopause que je suis, le défi c'est de s'ajuster à ces transitions de températures brutales internes comme externes. C'est le bonus de mon aventure de quinquagénaire!

Compter, peser, choisir, persister

Nos bagages — comme nos cœurs — étaient bien lourds lorsque nous avons quitté Le Mans. J'avais entassé dans ma valise tailleurs, chaussures et sacs à main assortis, bouquins, cahiers de notes et patins. Dans celle d'Emma : des peluches et ses jeux préférés, des vêtements pour la rentrée, quelques livres et son cahier de dessin. Une fois à Ottawa, je comptais acheter des habits chauds fabriqués au Canada. J'ai commencé à chercher, je n'en trouve pas. Des habits, si. Mais pas fabriqués au Canada. Presque tout ce que je vois vient de Chine. Et c'est très dispendieux. Mes six mois d'avance ne vont pas faire long feu. L'école privée d'Emma est la priorité mais les livres et les activités coûtent cher. Je me demande comment on va tenir. La maison et ses charges représentent un

budget que j'avais sous-estimé. Internet, téléphone et télé coûtent les yeux de la tête. J'ai quand même acheté les polaires et vêtements étanches pour une semaine de canot-camping dans le parc Algonquin. L'expérience canadienne par excellence. Linda, quatre de ses amies, Emma et moi avons partagé trois canoës, deux tentes et six immenses sacs de matériel. La succession de lacs et de portages nous a émerveillées et épuisées. Sauf Emma qui n'a cessé de chantonner en endossant les énormes fardeaux qu'on lui mettait sur le dos ou en préparant les feux de camp. Si attendus. Si réparateurs. Nous avons adoré notre immersion en pleine nature et en pleine sororité! Mais lorsqu'il s'est agi de transporter sur mes épaules un canoë sur plus de huit cents mètres... J'ai failli craquer. À chaque détour, à chaque rocher, j'espérais voir la fin du sentier et pouvoir me décharger. Non. Il me fallait toujours avancer. À pas si lents. Si hésitants. Et personne pour m'aider. Impossible de m'arrêter pour profiter de la cascade que j'entendais rouler toute proche. Ni de m'asseoir sur la mousse verte qui m'appelait pour m'y reposer. Pas le choix. Continuer. Les feuilles jaunies et rougies qui jonchaient le sol comme seul repère. Comme seul réconfort, la présence des arbres solidement enracinés. Depuis longtemps, j'avais cessé d'entendre la voix fluette de ma fille. Au bout du chemin qui m'a semblé durer une éternité, elle m'a accueillie, rayonnante. Et du haut de son mètre quarante, elle m'a guidée pour poser avec soin ma précieuse embarcation. Puis s'en est retournée discuter avec le clapotis et les rochers.

Je vais terminer ma nuit en pensant bien à vous tous en France.

Deux visages de la francophonie : Emma et son amie à Wakefield (Québec), en 2010.



Ottawa, le 15 décembre 2012

Bien chère maman Jacqueline,

Un début et une fin

J'étais contente de pouvoir conclure mon court séjour en France en passant une journée avec toi. Je ne vois pas encore clairement où cette transition professionnelle entamée au Canada va nous mener. Moi à la tête de notre filiale canadienne. Et toi, isolée dans ton centre de fin de vie. En France, comme au Canada, nos méthodes de collaboration font leurs preuves. Communiquer et motiver les employés, en utilisant au mieux la technologie comme Skype, c'est tellement facile. Toi, à quatre-vingts ans tu t'y es bien adaptée, c'est donc à la portée de tous les leaders et responsables. Au Canada, le travail à distance représente un défi quasi quotidien avec cinq fuseaux horaires. C'est prometteur pour la nouvelle entreprise. Quel dommage pour toi que tu ne puisses plus accéder à ton ordinateur. Tu semblais si fatiguée lors de ma venue et moi, encore tiraillée de t'abandonner.

Je choisis le Canada

Choisir, c'est renoncer. Je renonce à ce que j'aime tant de la France : les marchés copieux toute l'année, le TGV — vive le train pour se déplacer — et notre solide assurance santé. C'est grâce à mes origines françaises et familiales que je suis une pionnière et une entrepreneure. Grâce à toi et à papa, je suis courageuse, déterminée et enthousiaste. Hélas, je ne peux être qu'à un endroit à la fois. Je choisis le Canada, bien que l'éloignement amplifie l'absence des enfants, la tienne, celle d'Hélène. Nous voilà, Emma et moi, prêtes à nous enraciner ici. L'Atlantique nous sépare, pourtant depuis deux ans, nos liens se sont resserrés, grâce à notre correspondance hebdomadaire assidue. Me voici au commencement d'une nouvelle vie. Toi, tu achèves douloureusement la tienne. Je te remercie d'être une grand-mère exceptionnelle que tes petits-enfants adorent et admirent. Tu es si volontaire et si résiliente. Je te vois hausser les épaules à la lecture de ces mots, ma petite maman Jacqueline. Comme tu te plaisais à signer tes longues lettres dont Emma et moi guettions l'arrivée avec curiosité et certitude.

« Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver. »

Gilles Vignault chante « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver. » Emma et moi aussi. Tu t'inquiétais à l'idée que les enfants aillent en récréation dehors même en plein hiver! Rassure-toi, ils restent à l'intérieur quand la température descend en dessous de moins trente. Je te vois d'ici trembler de froid. Mais nous deux, nous sommes dans notre élément. Cette extrême rigueur nous vivifie. Lorsque l'air que nous inspirons nous picote le nez de ses aiguilles glacées, moins vingt est assuré. Quand le vent nous gifle, j'ajoute une

deuxième écharpe. Ta petite-fille, elle, n'a besoin que d'une épaisseur sous sa doudoune. Moi trois. On ne perd jamais une occasion de patiner sur le canal gelé ou dans le parc, juste à côté. J'ai appris à me protéger pour en profiter plusieurs heures d'affilée. Le Canada, c'est vivre à l'extérieur, en communion avec les éléments naturels. Vive le cache-col remonté jusqu'au bout du nez. En quelques minutes, il se couvre de givre mais il permet quand même de respirer. Évidemment, ta petite-fille, elle, n'en veut pas. Elle a, comme toi, des goûts éclectiques et très arrêtés. Toi pour la cuisine équilibrée, elle pour l'habillement.

Telle grand-mère, telle petite-fille

À treize ans, Emma démontre sa créativité dans un intérêt pour la mode. Elle dessine des modèles de vêtements en permanence. Couturière, c'est un bon métier. Ce qui me surprend le plus, c'est sa patience pour dégoter de beaux habits de qualité. Elle a deux secrets. Le premier : les échanges de fringues, très populaires ici. Mères et filles apportent quelques vêtements qu'elles ne mettent plus et les disposent dans le salon de l'une ou l'autre — samedi dernier, une amie d'Emma — transformé en un intime *showroom*. On prend ce qui convient, sans rien déboursier. Deuxième secret : les magasins d'occasion. Figure-toi qu'à Ottawa, chaque organisme de charité possède le sien, comme celui de Saint-Vincent, que tu connais bien. On trouve même du fait au Canada ou en France. Pour des prix plus que raisonnables. J'ai trouvé un haut en soie très élégant. L'économique qui rejoint l'esthétique, quel bon sens! J'aime beaucoup. Nous appliquons cela à ce que nous mangeons. Les pommes et les potirons nous régulent en saison. Et nous cuisinons beaucoup plus de pois chiches et de haricots de toutes les couleurs. Le Canada en produit beaucoup. Notre budget bouffe reste assez serré. Par contre, le sirop d'érable ce n'est pas notre truc. C'est parfait car il est cher.

L'expérience canadienne : les dollars en priorité

Du petit-déjeuner au cinq à sept du soir, chaque jour, il se présente une ou deux et parfois trois occasions de rencontrer des clients potentiels. J'ai distribué deux mille cartes d'affaires ces six derniers mois! En France, en dix ans : moins de cinq cents. Les dollars filent! Les kilos se gagnent plus vite que les contrats. Les directeurs se montrent disponibles et curieux à propos du leadership participatif. Ils sont enthousiastes à l'idée de plans stratégiques plus engageants. En revanche, ils demandent des références canadiennes. Et combien cela va leur rapporter. J'ai plongé dans le bénévolat tout de suite, ta digne fille. Et cela me procure ces premières recommandations. Quoi qu'il en soit, la concurrence est rude dans la capitale fédérale que je nomme la capitale des consultants : anciens fonctionnaires et experts s'y installent dès leur retraite — souvent prise à la cinquantaine — avec un carnet d'adresses que je leur envie. En janvier j'animerai une série de discussions en français au Hub à Ottawa, un lieu de cotravail pour les innovateurs comme moi. Le

but : renforcer leur confiance en eux quand ils travaillent dans un contexte bilingue. Serait-ce un marché à explorer?

L'émotion qui monte aux yeux

Mes yeux se brouillent au moment de terminer ces lignes pour aller les poster. Le temps est glacial. La rivière Rideau se fige chaque jour davantage. Bientôt, on pourra la traverser à pied. Je suis submergée par tant d'émotions. Ici, malgré les difficultés matérielles, je savoure un bonheur inattendu à chaque coin de rue. Cela comprend le bonheur de voir mon adolescente grandir si bien entourée par ses amis du monde entier. En essuyant mes larmes, je pense à toi, tous les jours, de l'autre côté de l'océan. De ton lit, par ta grande fenêtre tu as vu les feuilles tomber. Les tempêtes cinglent ta vitre. Toi aussi, tu aimes les contempler. Tu en as traversé quelques-unes. Qu'est-ce qui te fait tenir? Penses-tu à papa ou à ton fils, disparus bien trop tôt tous les deux, à tes enfants éloignés? À tes petits-enfants qui te rendent visite inopinément? Il y a tant de questions que j'aimerais te poser : sur la mort, sur l'amour. À mon tour, ici, j'apprends ce qui rend résilient. Et ce qui rend heureux.

Je t'embrasse très, très, fort, ma petite maman Jacqueline.

Premier hiver : mère et fille sur le canal Rideau, Ottawa (Ontario), février 2011.



Alexandria, le 30 octobre 2020

Cher voisin Marcus,

D'Ottawa à Alexandria, un peu plus de cent kilomètres

Tout d'abord, merci de m'avoir raccompagnée chez moi, l'autre jour, avec Betsy. Quel plaisir d'emprunter un chemin inconnu au milieu des champs, avec vous deux. Voici quelques réponses à vos questions. Emménager le premier février 2019 fut un défi — mes amis canadiens m'avaient avertie : on ne déménage pas en plein hiver, à cause de la neige et du verglas. En effet, nous avons eu tout. Mais cela n'a pas entamé ma détermination. En deux jours, grâce à eux, j'étais installée dans un des jolis pavillons du boulevard des millionnaires. Et pourquoi Alexandria? Pour un projet fabuleux : créer le premier jumelage économique durable entre le Québec et l'Ontario. Un programme de développement pilote pour les entrepreneurs francophones. J'ai donc tenu à quitter Ottawa pour habiter au plus près des entrepreneurs francophones. Je tenais à être en immersion. De plus, le village a sa gare. Parfait pour des déplacements professionnels écoresponsables. Quelle joie d'entendre siffler le train de ma demeure campagnarde toute proche du centre.

Vous cultivez la terre, moi l'humain

J'ai créé mon entreprise de formation à Ottawa, il y a huit ans. Avec des résultats très maigres financièrement, mais humainement très riches. J'ai coaché de nombreux responsables et leaders pour leur enseigner à mieux gérer leurs équipes multiculturelles, en Ontario, au Québec et aux États-Unis. Faciliter les transitions vécues par les employés grâce à leur coopération, du pur bonheur. La force et les ressources du collectif me fascinent chaque fois. En tant que bénévole, avec Toastmasters International, j'ai raffolé de pouvoir échanger avec des directeurs dans plus de cent pays du monde. Ce parcours de huit ans m'a comblée malgré les épreuves matérielles. Grâce à celles-ci, j'ai découvert l'art de vivre (presque) sans déchet. La surconsommation, ce n'est pas pour moi. Moi, j'aime le vrac et le local, le circuit le plus court entre le champ et mon assiette. Bref, ce qui est bon et sain, ce qui s'achète sans suremballage et profite aux commerçants du coin. D'entrepreneur, je suis devenue activiste. Et artiste.

La journaliste, l'autrice est née ici

Ma chronique dans le *Glengarry News*, « Trash talk », vous a interpellé avec les initiatives des entrepreneurs et les professionnels que j'ai rencontrés. Leur enthousiasme est contagieux. Leur mode de vie peu dispendieux. Ils savent réduire le papier ou les énergies consommées. Ils mettent en place du covoiturage, le partage des équipements et les échanges de matériels ou de biens. Que de dollars économisés! Partout dans le monde, il existe des exemples documentés de transition durable et réussie. Zéro déchet, en Europe, et Projet Drawdown, de ce côté de l'Atlantique, centralisent les données dans presque tous les secteurs d'activité. J'y puise espoir et inspiration. Comme lorsque vous m'avez expliqué comment vous avez mis en place les cultures de couverture. À votre manière aussi, vous êtes un pionnier dans la région. Saviez-vous que, en 2017, chaque Canadien produisait plus de deux kilos de déchet alimentaire par jour? C'est affreux. Il paraît que les sacs poubelles sont nés au Canada. Ce n'est pas une raison pour continuer à en produire des tonnes. Les rivières, les lacs et la nature canadienne m'ont définitivement sortie de ma torpeur. Mon prochain ouvrage est ambitieux : écrire mes chroniques canadiennes et mon parcours épique d'une vie sans plastique. Choisir les produits locaux, c'est bon pour son régime et son porte-monnaie. Des poubelles allégées, c'est une vie mieux équilibrée.

L'Est ontarien : une terre de francos et d'immigrants européens

Située immédiatement à l'est du Québec et au nord des États-Unis, la vaste région de culture qu'est l'Est ontarien m'a immédiatement subjuguée. Mes chaussures et moi, durant la COVID-19, avons parcouru plus de kilomètres que ma voiture. Que j'aime ma petite route de campagne avec ses longues allées souvent bordées d'érables et de sapins. À chaque entrée, la boîte aux lettres attend fièrement le courrier et les factures, illustration de la diversité de la population. Les écossais, les tracteurs ou les drapeaux témoignent de l'origine, du métier ou de la passion des habitants. En cette année de pandémie, elles sont devenues indispensables pour partager entre voisins la soupe, le granola ou le gâteau du jour. Les remarquez-vous encore, vous qui vous y êtes installé il y a près de quarante ans? Je regrette de ne pas avoir le temps de vous rendre visite dans votre magnifique maison sur la colline. Je l'ai admirée à chacune de mes marches quotidiennes. Certains soirs d'automne, votre bois rayonne de tous les feux du bienveillant soleil couchant. Comme vous le dites si bien : « Vous n'êtes pas seule. Il faut être confiant. Avoir la foi. »

Que croire pour 2021?

COVID-19 a peu affecté votre métier, tant mieux. Moi, je dois rentrer en France, mon permis de travail va expirer. Je ne peux rester, hélas. Mais je suis contente de retrouver mes enfants, mon frère et mes proches. Une année sabbatique en quelque sorte, à la soixantaine. C'est ce dont j'ai besoin pour trouver l'endroit où me poser et poursuivre mes travaux d'écriture. C'est le moment de vivre de ma plume. Raconter les aventures près des ponts couverts ou les rencontres avec des membres des Premières Nations en Ontario ou au Nunavut. Alors que, pour beaucoup, la pandémie bouche encore l'horizon, moi, je me réjouis qu'elle l'ait éclairci. Davantage de ciels bleus et de rivières poissonneuses. Je chéris le Canada pour toujours. Revenir en France, maintenant, c'est écrit quelque part... Vous savez que c'est le destin divin. J'aimerais le croire. D'autres pérégrinations m'attendent au Mans, dans l'ouest ou dans le sud. Comme si j'allais redécouvrir mon propre pays. C'est extraordinaire. Je me demande si les Français sont toujours aussi râleurs? Aussi arrogants? Aussi prompts à se mettre en grève? Il me tarde de rencontrer ces innovateurs en permaculture, en énergie renouvelable et en systèmes de réparation et de recyclage des équipements. J'ai vraiment hâte de discuter avec les femmes et les hommes qui ont installé des couloirs de biodiversité dans leurs usines, rénové leurs bâtiments pour récupérer l'eau et l'utiliser dans leur production ainsi que dans les villes, qui se lancent dans les initiatives citoyennes durables. J'espère que nous pourrons en parler via Skype ou Zoom. Hélas, je n'ai pas FaceTime. Les pommes, je préfère les manger. Vous m'aidez à maintenir ma flamme pour le Canada que j'aime tant et qui m'influence tellement. Je vous souhaite dans tous les cas une bonne fin de récoltes. Et de bons moments avec vos enfants. N'oubliez pas de faire un gros câlin de ma part à votre superbe Betsy. Je garderai certainement en mémoire son enthousiasme irréprensible et sa résistance à toute distance sociale. Heureusement.

Bien à vous, Laura

Emma, ma chérie

Un lieu béni des dieux

L'eau gargouille dans la bouilloire. Clic. Je prépare mon thé du matin dans la petite théière inox que tu connais. Prestement, je verse le reste de l'eau sur deux cuillères de flocons d'avoine et hop, voici la casserole sur la large plaque de cuisson. Sur le plan de travail de marbre blanc veiné d'éclats noir et gris, mon couvert est dressé. Dès que le gruau s'épaissit, j'y mélange délicatement un soupçon de sirop d'érable avant de verser sur les canneberges. Et je m'attable à l'îlot central du même marbre et je déguste. La première bouchée tiède et sucrée réveille mes papilles. Quel délice! Il est six heures quinze. La nuit enveloppe la grande maison de pierres. La tempête de Noël s'est enfin calmée. Le jour prend son temps pour révéler les étendues blanches et les congères impressionnantes. À l'intérieur, de hauts murs blancs. La mezzanine au plafond recouvert de pin clair donne à l'espace ouvert une chaleur que la cheminée renforce. Marcus allume un feu dès qu'il est debout, vers cinq heures. Je lève enfin le nez pour apprécier ce qui se déroule sous mes yeux, presque tous les matins depuis le début de l'année. Côté est, les immenses fenêtres laissent entrevoir le plus admirable et le plus ancien spectacle. Le soleil levant. Te souviens-tu de ceux du parc Algonquin? Aujourd'hui il s'annonce remarquable. Une épaisse ligne rouge délimite la terre et le ciel. En quelques minutes, elle laisse place à un feu orangé lumineux. Je suis toujours fascinée par tant de beauté.

Merci pour ta longue lettre et son précieux contenu

Tes courriers me transportent. J'admire ton inventivité autant que ton sens de l'économie. Tes missives écrites sur du papier récupéré où le côté imprimé parle du passé. Le côté manuscrit décrit tes moments préférés, tes sentiments partagés ou tes souvenirs particuliers. Tu reviens de Turin. Je pouvais humer les pizzas que vous y avez mangées. Je vous ai imaginés déambuler dans le vieux marché. Les entrées de musées que tu me joins me font voyager avec toi. Je relis tes commentaires avec bonheur. Je te remercie de perpétuer la tradition épistolaire entre mère et fille. Chacune de tes lettres rejoint celles que mamie Jacqueline et moi nous sommes envoyées.

Écrire, lire, relire c'est différent de se parler

J'aime également tes rapides questions sur WhatsApp. Crois-tu que l'on communiquerait plus souvent si j'étais restée en France fin 2021? Aurais-tu parié que, Marcus et moi, deux sexagénaires peu versés dans la technologie, allaient en devenir de fidèles utilisateurs? Les citations, les courts textes, les photos et les musiques que nous y avons échangés nous ont aidés à nous connaître. Malgré le décalage horaire, ses contraintes du travail dans les champs et les miennes dans l'entreprise d'Éric, les photos, les courts textes timidement échangés se sont naturellement transformés en conversations passionnées. Sur les relations en famille et sur le travail en famille. La vie de fermier comme celle d'hôtelier ne laissent pas de répit. Bosser avec mon frère comme durant nos jeunes années, quel bonheur et quel stress. Quel plaisir d'avoir eu la responsabilité environnementale des cabanes dans les bois. De plus, travailler avec une équipe aux accents si variés m'a souvent fait penser avec émotion au Canada que nous aimons tant toutes les deux. Chaque jour, je suis pleine de gratitude de pouvoir y poursuivre maintenant ma vie aux côtés de Marcus.

De l'interconnexion

Douglas Cardinal dit souvent que « tout est relié et interconnecté. » Cet architecte autochtone, maintenant octogénaire, a conçu le Musée canadien de l'histoire, tu t'en souviens certainement. Je lui ai demandé : « Où trouvez-vous votre inspiration? » Sa réponse : « Dans la nature et dans mon histoire personnelle. » Ça me correspondait hier comme aujourd'hui. Quelle chance de pouvoir contribuer à un monde préservé pour les générations à venir. Avec Marcus, je me concentre davantage sur ce que je peux faire, là où sont mes deux pieds. Il m'apprend la mesure, la patience et le travail centré vers un objectif important. J'aime en lui l'agriculteur, le bâtisseur, le sculpteur. Chaque jour, lorsque je marche avec Betsy jusqu'à la petite chapelle qu'il a construite de ses mains, je sens que nous faisons partie d'une création magnifique et d'un univers qui nous dépasse. Je suis remplie de gratitude pour les choses et les êtres qui m'entourent. Plus que jamais, je me sens proche de toi, de tes frères, du mien, malgré les six mille kilomètres qui nous séparent.

French toast et pain perdu

Tout se joue dans la cuisine : le mélange de langues et de cultures. « Lorsque tu t'ouvres à la culture d'un autre, tu es deux fois plus grand », dit aussi Douglas Cardinal. Pour les Québécois, le pain perdu, c'est du pain doré. Alors qu'en Ontario, c'est *french toast*. Quel que soit le nom qu'on lui donne ou le moment où on le déguster, le plat est succulent. Quelle que soit la variante : avec sucre glace, sirop d'érable ou glace à la vanille, le matin ou le soir — chaque famille a ses traditions. Que le français est une belle langue! Nous devons une fière chandelle à nos cousins québécois d'avoir agi pour l'avoir conservé. Et aux

Franco-Ontariens de le promouvoir avec fierté. Alexandria, c'est le lieu idéal pour faire des affaires dans les deux langues. Je poursuis ma collaboration avec le *Glengarry News*. La chronique « Christmas in the Glen », elle aussi bilingue, célèbre sa quatrième édition. Et deux fois par an, je présente des profils franco-ontariens. La prise de risque, le courage et la persistance sont des qualités de chaque génération. On les trouve chez chacun, en regardant bien. À l'avenir, je vais offrir des ateliers d'écritures bilingues, dans le gîte écoresponsable que nous lançons à la ferme. Quel bonheur de conjuguer ces activités.

L'inspiration

Comme le pointait malicieusement Douglas Cardinal, nature et expérience personnelle sont des sources inépuisables d'inspiration. Dans cette magnifique demeure perchée sur la colline, j'écris tous les matins. Mon roman, *Le Noël de Noémie à Ottawa*, prend forme. En voici le descriptif : « Mal commencé à cause d'un propriétaire malhonnête et abusif, le séjour de Noémie se transforme en conte de Noël lorsqu'elle change de quartier, au hasard d'une rencontre tombée à pic. » Tu y reconnaîtras les rues sous la neige et la glace, les maisons de ville joliment illuminées, les moments intenses sur le canal gelé, le goût du chocolat et du cidre chaud au coin du feu pour se réchauffer. La parade de quartier, le solstice d'hiver célébré avec guitare, banjo et ukulélé. Je voudrais te retrouver bientôt, fièrement dotée, toi aussi, de ta toute nouvelle résidence permanente. En attendant, je te laisse sur cette perspective réjouissante de Lafontaine : « Tout vient à point qui sait attendre. »

Je t'aime et je t'embrasse très très affectueusement. Maman.

La nature autour de la ferme Riverview, Alexandria (Ontario), en septembre 2022.



TAHINA RABEZANAHARY

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
MADAGASCAR



Un rêve d'enfant

Je suis Tahina Rabezanaahary. Je suis née à Madagascar et je suis arrivée au Canada à l'âge de vingt-trois ans en tant qu'étudiante. J'ai fait une maîtrise en administration des affaires (MBA) à l'Université de Moncton et j'ai obtenu la citoyenneté canadienne en 2010. Je vis présentement à Ottawa avec mon fils et je poursuis une carrière passionnante en développement international. Au cours des vingt dernières années, ma carrière m'a permis de voyager dans plus de trente-cinq pays et de participer aux efforts du Canada en matière d'aide au développement. Je contribue à ma façon à lutter contre les inégalités dans les pays en développement et, surtout, à y promouvoir les droits des filles et des femmes.



Il y a des rêves d'enfants qui ne s'expliquent pas. Ils sont remplis de personnages et d'endroits qui n'existent pas. Ils ne sont ni le passé, ni le présent, ni le futur. Ils sont des formes et des couleurs que seul l'imaginaire de l'enfant peut décrire.

Elle est assise sur le tapis, sa poupée dans une main, les yeux fixés sur l'écran. Cela fait quatre ans qu'elle attend. Les cinq anneaux multicolores apparaissent, des lumières s'allument, la musique commence et voilà les athlètes qui commencent enfin à défiler. Heureusement, elle n'attendra pas longtemps. Elle sait que c'est par ordre alphabétique A, B... C, le Canada entre finalement avec son drapeau unifolié dans le stade. Elle vit la même chose chaque fois qu'ont lieu les Jeux olympiques, mais elle a décidé que, dans ses rêves, elle serait parmi eux. Est-ce la couleur rouge qui attire les enfants? Est-ce que c'est cette feuille d'érable qui ressemble à un cœur rouge? Est-ce que c'est un rêve américain, mais dans un pays qui parle sa langue? Elle ne sait pas. Je ne sais pas. Cet enfant c'est moi et c'est un rêve d'enfant qui ne s'explique pas.

J'avais vingt ans. Madagascar accueillait les Jeux de la Francophonie internationale en août 1997. J'attendais avec impatience la cérémonie d'ouverture en espérant y être en personne. Ma grand-mère nous avait quittés au même moment et nous avons dû partir quelques jours pour préparer ses funérailles dans le village ancestral. Ma grand-mère, je l'adorais. Elle était cette force tranquille, mère de dix enfants et grand-mère de vingt-quatre petits-enfants, qui usait de toutes sortes d'expressions pour donner des leçons de la

Sainte-Adèle (Québec), automne 2020.



Ma grand-mère me disait souvent qu'il ne faut jamais s'attarder à ceux qui veulent s'en prendre à nous car ils sont derrière, et nous, on est devant.

vie. Elle me disait souvent qu'il ne faut jamais s'attarder à ceux qui veulent s'en prendre à nous car ils sont derrière, et nous, on est devant. On a une longueur d'avance, et si on continue notre chemin, on a déjà gagné. Mes parents étaient séparés. Mon père vivait seul en France. Je me souviens cette année-là, ma grand-mère me taquinait que j'avais une bonne force de caractère d'avoir eu le courage d'exprimer à mon père le vide qu'il avait laissé en moi. Je ne savais pas encore à ce moment-là qu'il y aurait une série d'événements qui suivraient et qui petit à petit bâtiraient les formes et les couleurs que seul mon imaginaire pouvait alors décrire.

En décembre de la même année, mon père décéda seul en France. Un décès inattendu d'autant plus qu'il parlait de rentrer finalement à Madagascar. Je l'attendais depuis quelques mois. Il est finalement rentré mais pour se reposer en paix éternellement au pays. Il a laissé derrière lui plusieurs biens immobiliers en héritage et des assurances vie. Il m'a laissé particulièrement de l'argent et une voiture. De son vivant, il disait vouloir que je continue mes études au Canada et que j'aie ma propre voiture, car je suis hyperactive. J'ai réalisé son désir après sa mort.

En 1999, impliquée dans les associations étudiantes, on nous propose de participer à un concours de projets jeunesse dans le cadre du Sommet de la Francophonie internationale. Nous espérons être sélectionnés pour y participer en personne à Moncton, au Nouveau-Brunswick. Nous n'avons pas été sélectionnés. Cependant, l'expérience m'a fait découvrir qu'un jeune Malgache, qui était de quelques années mon aîné et qui avait fait le même parcours universitaire malgache que moi, étudiait au MBA à l'université de Moncton et était le président de l'association des étudiants internationaux de l'université. Je me suis dit : tout est possible, même les rêves les plus fous. Je me suis alors inscrite à Moncton pour suivre ses pas. Avec mon héritage et l'appui financier de ma mère, en août 2000, me voici à Moncton avec un visa étudiant pour poursuivre des études de MBA. Je commençais à voir les formes et les couleurs que j'avais imaginées petite, assise devant la télé à voir défiler les Canadiens aux Jeux olympiques.

J'ai opté pour le programme coop du programme MBA de l'Université de Moncton. C'était le rare programme qui permettait aux étudiants étrangers d'acquérir une expérience canadienne rémunérée. Le programme exigeait deux stages crédités pour l'obtention du diplôme. Mais ce ne fut pas chose facile car les employeurs recherchaient des candidats qui avaient une expérience canadienne. Après avoir envoyé ma candidature dans tous les

Pour moi, c'était différents éléments à connecter pour bâtir les formes et les couleurs de mon rêve. La francophonie était pour moi le meilleur véhicule.

postes existants avec l'aide du bureau des étudiants, j'étais à deux semaines du début du stage et je n'avais rien. Je n'étais pas parfaitement bilingue, je n'avais aucune expérience de travail au Canada, je ne savais pas comment chercher un travail, je n'avais pas de réseau. J'avais utilisé mes maigres ressources pour payer les frais de scolarité exorbitants exigés des étudiants internationaux, qui ironie du sort, sont des ressortissants de pays en développement. Je n'étais pas boursière, je n'avais aucune famille, je commençais à regretter mon choix d'avoir pris le risque de partir au Canada. J'étais de ces générations d'étudiants qui n'avaient pas le droit de travailler en dehors du campus sauf dans le cadre d'un programme coop. Mais trouver un emploi sans aucune expérience est un défi herculéen. Heureusement, les règles ont changé depuis. Ce serait impensable maintenant pour moi de refaire cette expérience, mais le vent a tourné. Je venais de me résigner à quitter le programme de MBA quand j'ai reçu un courriel de l'Université m'informant que le ministère des Affaires intergouvernementales à Fredericton m'offrait un stage dans le bureau de la Francophonie internationale. C'était les Jeux de la francophonie internationale à Ottawa. On m'a donné la tâche de préparer la logistique des communications pour la délégation du Nouveau-Brunswick. Je voulais une carrière réussie au Canada. Le fil des événements ces dernières années n'avait pas été un accident. Pour moi, c'était différents éléments à connecter pour bâtir les formes et les couleurs de mon rêve. La francophonie était pour moi le meilleur véhicule. Durant mon stage, j'ai investi beaucoup de temps dans le réseautage, je me suis investie à fond dans mon travail pour laisser une trace positive auprès des gens qui, dans le futur, pourraient m'offrir des références, je suis allée à toutes les rencontres sociales possibles et j'ai dit « oui » à toutes les opportunités. Le stage était de quatre mois, je voulais que les gens se souviennent de moi et qu'ils veuillent absolument me recruter dans le futur. Avant la fin du stage, on m'a proposé de voyager à Ottawa pour appuyer l'équipe car on était débordé. On m'a alors incluse officiellement dans la délégation du Nouveau-Brunswick et on m'a informée que j'allais faire partie du défilé des athlètes lors de la cérémonie d'ouverture. Vêtue du costume à l'unifolié des athlètes canadiens, je marche, le cœur fébrile, dans le stade de Lansdowne sous les applaudissements des spectateurs, à côté de ceux que je rêvais depuis l'enfance d'être. Les larmes aux yeux, sourire aux lèvres, je revois cette petite fille assise devant la télé. Jamais je n'aurais pensé que ce rêve deviendrait réalité. Si on me demande encore pourquoi je rêvais tant de marcher avec des Canadiens dans un tel événement, je n'ai pas d'explications. Il y a des rêves d'enfants qui ne s'expliquent pas. Peut-être que ces personnages et endroits existent finalement. Ces formes et ces couleurs qui ont rempli mon

imagination n'attendent finalement que je les crée dans la réalité. C'est peut-être le mélange du passé, du présent et du futur. J'ai alors décidé de suivre mes rêves et de toujours avancer comme ma grand-mère m'a toujours dit.

Persévérer dans l'adversité

Je fus convaincue après cet événement durant les Jeux de la francophonie internationale que tout est possible quand on y croit et qu'on y met tout l'effort. À la fin de mes études de MBA, je devais faire un deuxième stage de quatre mois pour recevoir mon diplôme. Je suis donc retournée à Fredericton et, cette fois-ci, j'avais une stratégie en tête. Quelques semaines avant le début du stage, j'ai dressé la liste de toutes les personnes avec qui j'avais travaillé et que j'avais côtoyées. Je suis allée sur le site du gouvernement pour m'informer de l'adresse de leur bureau. J'ai alors eu l'audace de me rendre en personne dans chaque bureau, j'ai littéralement frappé à chaque porte et remis en main propre mon curriculum vitae à chaque personne. J'ai dû laisser mon CV à au moins vingt personnes différentes et, quelques semaines plus tard, j'ai eu deux offres de stage. J'ai décidé d'accepter l'offre qui représentait le plus de défis pour moi : reprendre la gestion d'un projet en difficulté. Un projet de développement international financé par l'Agence canadienne de développement international (ACDI) en éducation, au Burkina Faso. Ma tâche était de préparer les rapports du projet du Canada en collaboration avec l'équipe terrain à Ouagadougou et de remettre tous les dossiers en ordre. Ce

Diplômée du programme MBA de l'Université de Moncton (Nouveau-Brunswick), 2021.



Finir mes études et décrocher un emploi tout de suite après, c'était une chance incroyable pour moi. Mais la vie ne nous est pas toujours donnée sur un plateau d'argent.

fut une tâche colossale car la gestionnaire qui m'a précédée n'avait pas laissé de notes. J'ai réalisé que ma francophonie est un grand atout pour moi. J'ai réalisé que, par la force des choses, la majorité des francophones hors Québec sont bilingues, ce qui leur ouvre les portes des emplois qui requièrent la maîtrise des deux langues officielles. J'ai donc décidé de perfectionner mon anglais tout en continuant d'élargir mon réseau professionnel et social. J'allais à toutes les activités sociales du bureau ainsi qu'à celles des communautés francophone et multiculturelle de Fredericton, et j'ai aussi continué mon implication jeunesse dans la francophonie internationale de façon virtuelle. C'est d'ailleurs dans le cadre de cette implication que j'ai été sélectionnée pour participer à plusieurs colloques en France, au Burkina Faso, au Canada et en Tunisie. Mon stage tirait à sa fin et mes études également. Mon employeur voulait me garder et m'engager comme employée. Finir mes études et décrocher un emploi tout de suite après, c'était une chance incroyable pour moi. Mais la vie ne nous est pas toujours donnée sur un plateau d'argent. Mon statut au Canada n'était valide que durant mes études et c'était un permis étudiant. Même avec une offre d'emploi, j'avais besoin d'un statut de résident ou de travailleur temporaire pour l'accepter. J'ai dû redoubler d'efforts pour convaincre mon employeur de m'aider dans ma demande de permis de travail. J'ai en vain essayé de contacter quelqu'un au ministère de l'Immigration et de la Citoyenneté pour finir par suivre le processus en ligne normal. C'était comme une loterie : je ne savais pas quand mon permis serait approuvé. Heureusement, mon statut d'étudiante coop m'a permis de prolonger mon stage quelques mois en attendant d'avoir un permis de travail. Après plusieurs semaines d'anxiété, j'ai finalement reçu le permis de travail, juste avant l'expiration de mon permis d'étudiant. Contrairement à un permis d'étudiant, le permis de travail ne permet pas le retour au Canada en cas de sortie du territoire canadien. Il faut demander un visa de retour dans une mission canadienne à l'étranger. Mon travail et mes engagements avec la francophonie internationale nécessitaient pourtant des voyages à l'étranger.

En 2003, je devais aller au Burkina Faso. Étant donné que mon voyage était un voyage officiel dans le cadre d'un projet canadien, j'ai communiqué avec le bureau consulaire de l'Ambassade du Canada au Burkina Faso afin de me renseigner sur la procédure à suivre pour obtenir mon visa de retour. On m'a indiqué que le traitement de mon dossier prendrait plus de quinze jours, car il devait être traité en Côte d'Ivoire.



Ottawa (Ontario), 2020. Source : Annie Frenette.

- Madame, je suis au Burkina Faso seulement pour dix jours, dis-je. Est-ce qu'il y a une procédure accélérée?
- Non, c'est le bureau d'Abidjan qui décide cela. Vous pouvez faire la demande de visa de retour dans n'importe quel bureau d'Immigration, mais à l'extérieur du Canada. Où êtes-vous?
- Je suis à Fredericton, au Nouveau-Brunswick
- Parfait, vous pouvez vous déplacer au bureau le plus proche, qui est à Boston.
- Mais Madame, répondais-je avec hésitation, je dois avoir un visa américain pour traverser la frontière. Mon passeport est de Madagascar.

Elle réfléchit quelques secondes.

- Est-ce que vous passez par d'autres pays en allant au Burkina Faso?
- Oui, j'ai une escale à Paris.

Je savais d'avance la prochaine question qu'elle allait me poser, ainsi que ma réponse.

- Dans ce cas, dirigez-vous à l'Ambassade du Canada à Paris, ils seront en mesure de vous fournir un visa de retour rapidement.
- Mais Madame, répondais-je en cachant mon impatience, je dois avoir un visa français pour sortir de l'aéroport.

Un moment de silence. J'avais l'impression qu'on était deux à perdre patience.

- Désolée Madame Tahina, je ne peux pas vous aider.

Je suis partie au Burkina Faso avec inquiétude encore une fois en jouant mon statut au Canada comme une loterie. Mais cette fois-ci, j'ai misé sur les relations que j'avais bâties et le fait que ma visite avait un caractère officiel, et j'ai demandé au service des relations internationales du gouvernement du Nouveau-Brunswick de me fournir une lettre d'appui pour accélérer ma demande de visa de retour. Durant mon séjour au Burkina Faso, j'ai déposé ma demande et fait un suivi constant auprès de l'ambassade tout en essayant de me concentrer sur mon travail. J'étais tellement stressée que je suis également allée à l'Ambassade de France au Burkina Faso. Je me disais que, comme Plan B, je pourrais toujours arrêter à Paris au retour pour faire ma demande. Mais qu'est-ce qui arriverait si on me refusait même l'embarquement dans l'avion du Burkina Faso sans un visa de retour au Canada? Ma vie était en suspens de nouveau. Mais comme à chaque fois, mon visa m'a été délivré à la dernière minute, la veille de mon départ.

Le gouvernement du Nouveau-Brunswick avait un programme de stages postsecondaire qui offrait une expérience de travail de deux ans au sein d'un ministère aux meilleurs diplômés de la province. Vingt jeunes sont sélectionnés parmi les trois-cents candidats après un concours très compétitif. J'ai tenté ma chance, j'ai déposé ma candidature à trois postes, j'ai étudié à fond le fonctionnement des trois ministères, je me suis informée de leurs programmes. Les années à créer mon réseau m'ont beaucoup aidée à comprendre un peu la culture, à connaître les gens qui travaillent dans ces ministères et à voir quels postes pourraient favoriser ma carrière à long terme. Effectivement, j'ai eu deux offres. Étudiante fraîchement diplômée, avec une expérience canadienne limitée, je n'aurai jamais pensé que j'aurai même eu une offre tant la compétition était serrée. Mais les employeurs ont apprécié ma force de caractère, ma détermination et les excellentes références de mes anciens employeurs. Mais la vie ne nous est pas toujours donnée sur un plateau d'argent. J'ai dû refaire la procédure de demande de visa de travail parce que le nom de l'employeur doit être mentionné sur le visa. À chaque changement, il faut faire une nouvelle demande. Tant de procédures.

Ma sœur se mariait en 2004. Fraiche de l'expérience de mon voyage au Burkina Faso, je me suis informée de nouveau sur les procédures. On m'a dit alors que je pouvais envoyer mon passeport à Buffalo sans me déplacer.

Ma vie était en suspens de nouveau. Mais comme à chaque fois, tout s'est réglé à la dernière minute.

Le visa de retour serait étampé dans mon passeport et retourné avant que je parte. J'ai donc envoyé mon passeport et j'ai attendu. Mais aucune nouvelle par la suite. Je suis allée sur le site de Postes Canada pour suivre le courrier, la dernière information indiquait que le paquet était arrivé au bureau de UPS à Buffalo. Je ne sais pas s'il est arrivé à l'ambassade. J'ai fait plusieurs appels à Postes Canada, mais les chances n'étaient pas de mon côté. Il y a eu une grève générale et il n'y avait personne pour nous aider à Postes Canada. Mon passeport était introuvable. J'ai fait plusieurs appels à Immigration et Citoyenneté Canada, mais personne n'était en mesure de me donner des informations car l'état d'une demande est confidentiel. J'ai commencé à paniquer, j'ai eu peur de ne pas pouvoir quitter ce pays ni y revenir. Une de mes connaissances m'a indiqué que je pourrais essayer de demander de l'aide au bureau d'un député fédéral. Je n'avais aucune idée que c'était possible. Alors j'ai tenté ma chance. Le bureau du député m'a rappelée quelques jours après pour m'informer que l'ambassade du Canada à Buffalo n'avait jamais reçu ma demande et que je devais considérer mon passeport comme étant perdu. J'ai donc informé l'Ambassade de Madagascar au Canada. Ils seraient en mesure de me fournir une autorisation de voyage d'urgence à condition que je fasse une déclaration de perte auprès de la Gendarmerie royale du Canada et qu'en arrivant à Madagascar, je demande un nouveau passeport et un visa de retour avant de revenir au Canada. Tant de procédures à préparer à quelques jours de mon départ pour deux semaines de voyage! Ma vie était en suspens de nouveau. Mais comme à chaque fois, tout s'est réglé à la dernière minute : la veille de mon départ, j'ai changé mon billet d'avion pour passer à Ottawa chercher mes papiers avant d'embarquer dans l'avion vers mon pays. Tant de stress, tant de pertes de temps et tant de dépenses!

À mon retour, j'ai décidé de faire une demande de résidence permanente pour stabiliser mon statut au Canada. Mais c'est une longue procédure et je devrais prouver que j'avais neuf-mille dollars dans mon compte bancaire pour survivre. C'était impossible. Par hasard, j'ai vu une annonce sur le programme de candidats des provinces pour accéder à la résidence permanente. Mais je devais avoir un poste stable. Je n'avais qu'un contrat. C'était impossible. J'ai alors discuté avec mon employeur et quelques amis. La personne responsable de l'immigration au Nouveau-Brunswick a étudié mon dossier et m'a encouragée à tenter ma chance. Avec l'aide de mon employeur, suite à mon expérience positive professionnelle, le gouvernement a accepté de soutenir ma candidature comme candidate de la province. De ce fait, le gouvernement m'a garanti un emploi permanent, ce qui me libérait de l'obligation de prouver qu'il y avait un montant de neuf-mille dollars dans mon compte. À la fin de 2005, je suis devenue officiellement résidente permanente au Canada.

Au cœur de toute difficulté se cache une opportunité

La vie ne nous est pas toujours donnée sur un plateau d'argent mais, comme on dit parfois, au cœur de toute difficulté se cache une opportunité. J'ai eu plusieurs opportunités, et j'ai réussi à les saisir et à les transformer en petites réussites qui à leur tour sont devenues des fenêtres pour réaliser ces rêves d'enfants qui ne s'expliquent pas. Malgré les difficultés, j'ai pris toutes les opportunités qui m'étaient offertes pour continuer d'avancer. Depuis, je n'ai jamais rien tenu pour acquis et j'ai travaillé dur pour avoir une vie professionnelle réussie.

Le Nouveau-Brunswick était ma terre d'accueil, ma terre d'adoption et ma terre d'opportunités. C'est une petite province et j'étais une francophone en milieu minoritaire. J'ai réalisé que pour réussir en tant que nouvelle immigrante, on a plus de chances à l'extérieur des grandes agglomérations. Dans les régions, les petites provinces ou petites villes, on peut facilement trouver sa voie, se bâtir une bonne base pour la carrière et surtout favoriser une intégration positive dans la société canadienne. Je suis contente d'avoir commencé ma vie d'immigrante au Nouveau-Brunswick. Après quelques années au Nouveau-Brunswick, forte d'une carrière positive, j'ai décidé d'élargir mes expériences. Je voulais une carrière en développement international pour contribuer à ma façon à la lutte contre la pauvreté. J'ai eu une opportunité pour travailler chez Oxfam-Québec pour mettre en œuvre des projets au Moyen-Orient et en Afrique. J'ai donc quitté le Nouveau-Brunswick pour Montréal pour travailler comme chargée de projets. Mon travail m'a amenée à voyager dans plusieurs pays, dans des régions éloignées de tout, pour aider les populations les plus vulnérables, surtout les filles et les femmes. L'inégalité des sexes, l'injustice et la violence basée sur le genre sont devenues ma bataille quotidienne et ont fait de mon travail une vraie passion. J'ai navigué dans la réalité déchirante des réfugiés palestiniens au Moyen-Orient. J'ai découvert comment de simples appuis techniques de femmes comme moi à mes consœurs jordaniennes et égyptiennes en développement économique peuvent être une grande source de motivation pour elles.

En 2009, j'ai déménagé à Ottawa pour poursuivre ma carrière au sein de la Croix-Rouge canadienne comme gestionnaire de programme pour l'Afrique. En 2010, ma mère était de passage au Canada lorsque j'ai reçu ma convocation pour la cérémonie de citoyenneté. Ce fut un des moments les plus marquants de ma vie de réaliser ce rêve auprès de ma mère comblée qui témoignait toute sa fierté avec des larmes qu'elle ne pouvait retenir. Je suis enfin devenue Canadienne comme dans mon rêve d'enfant. Au retour de la cérémonie, j'ai eu l'agréable surprise de retrouver mon bureau décoré de drapeaux canadiens, de cartes de félicitations et de guirlandes rouges, et de me voir servir un gâteau de célébration préparé par mes collègues.

Je suis également devenue maman d'un petit garçon avec ma mère à mes côtés. On dit souvent que les chances de survie et de réussite d'une fille ou d'une mère de famille dépendent du pays où elle vit. Ma famille a un historique de complications de grossesse qui nous empêche d'accoucher par voie basse. Je me suis rendu compte que si j'avais vécu dans des régions éloignées comme celles que j'ai visitées durant ma carrière, je ne serais peut-être pas en vie en ce moment. Le Canada investissait alors beaucoup dans la santé maternelle et infantile dans les pays en développement. Je me suis retrouvée à gérer les projets de la Croix-Rouge canadienne en santé, et j'ai décidé alors de me spécialiser dans la santé maternelle et infantile. Non seulement je voulais renforcer mes compétences professionnelles, mais je me suis trouvée une passion qui concorde

Canal Rideau, Ottawa (Ontario), 2021.



Même si mon parcours semble réussi finalement, même après vingt ans de réussite professionnelle, je dois toujours redoubler d'efforts pour prouver mes compétences.

avec mes valeurs et mon expérience personnelle de mère. Je voulais contribuer à ma façon à aider les femmes qui n'ont pas la chance que j'ai eue d'accoucher de façon sécuritaire dans un pays comme le Canada. Avec la Croix-Rouge, je suis allée à la rencontre de femmes dans des régions éloignées du Mali, du Libéria, du Kenya, du Ghana, du Sénégal, du Soudan du Sud, du Soudan, de l'Éthiopie et de la République démocratique du Congo. J'ai rencontré les partenaires ministériels locaux, les communautés, les gouvernements locaux, les organisations de la société civile et les donateurs pour les sensibiliser à l'importance de prioriser la santé des mères et des enfants. J'ai aussi fait des présentations au Canada à plusieurs conférences sur mon travail et à plusieurs écoles sur l'immigration en collaboration avec l'Institut Historica Dominion du Canada. En 2013, le ministère de la Citoyenneté et de l'Immigration m'a invitée à parler de mon histoire d'immigration lors d'une retraite de son personnel. J'ai fait une très bonne impression, et le ministère m'a demandé de participer à une vidéo promotionnelle sur la diversité canadienne. Par la

Through Her Eyes

CANADIAN RED CROSS / CROIX-ROUGE CANADIENNE



TAHINA RABEZANAHARY AND M ORELENS, CANADA

Tahina Rabezanahary is responsible for the management of Canadian Red Cross Maternal, Newborn and Child Health programs in Africa. Tahina, who has a young named M , knows first-hand how important it is that women and children have access to quality health care. Tahina is passionate about her work to improve the health of moms and children. The Canadian Red Cross provides high-quality Maternal, Newborn and Child Health programs. In the past decade alone, the Canadian Red Cross has implemented MNCH programs in 24 countries across the Americas, Africa and Asia that have directly reached over 13 million people.

Tahina Rabezanahary est responsable de la gestion des programmes de santé maternelle, néonatale et infantile de la Croix-Rouge canadienne en Afrique. Tahina, qui a appelé M , connaît l'importance de l'accès à des soins de santé de qualité pour les femmes et les enfants. Tahina est passionnée par son travail pour améliorer la santé des mères et des enfants. La Croix-Rouge canadienne offre des programmes de santé maternelle, néonatale et infantile de grande qualité. Dans la dernière décennie, la Croix-Rouge canadienne a appliqué des programmes de MNCH dans 24 pays des Amériques, de l'Afrique et de l'Asie. Ces programmes ont directement atteint plus de 13 millions de personnes.



**MAMA TRAORE
SIKASSO DISTRICT, MALI / DISTRICT DE SIKASSO, MALI**

In the Sikasso district of Mali, Mama Traore was in labour two weeks before her expected delivery date. Thanks to a Maternal, Newborn and Child Health project implemented by the Canadian Red Cross and the Mali Red Cross, she was transported safely to a health clinic by Red Cross volunteers where she gave birth to a little boy she named Ibrahim. When Mama and her newborn child were released from the clinic, Red Cross volunteers and a Red Cross-trained community health worker conducted household visits to support the new mom and her baby with essential health monitoring and information.

Dans le district de Sikasso, au Mali, Mama Traore a accouché deux semaines avant sa date prévue d'accouchement. Grâce à un projet de santé maternelle, néonatale et infantile implanté par la Croix-Rouge canadienne et la Croix-Rouge malienne, elle fut transportée en toute sécurité dans une clinique de santé par des bénévoles de la Croix-Rouge, où elle a donné naissance à un garçon qu'elle a nommé Ibrahim. Quand Mama et son nouveau-né ont quitté la clinique, des bénévoles de la Croix-Rouge et des travailleurs de la santé communautaires formés par la Croix-Rouge ont effectué des visites à domicile pour soutenir la nouvelle mère et son bébé par un suivi de la santé et en leur donnant des informations essentielles.



Le thé de la fête des mères Mom-mentum sur la Colline du Parlement, Ottawa (Ontario) 2015.

suite, la Croix-Rouge a sélectionné mon histoire de mère en 2015 lors d'un événement marrainé par Sophie Grégoire-Trudeau au Parlement du Canada dans le cadre de la célébration de la fête des Mères, au mois de juin. Mon histoire de mère qui œuvre dans le domaine de la santé maternelle dans le monde a été présentée sous forme d'affiche au Parlement. Ma carrière a pris un élan et j'étais de plus en plus passionnée par mon travail. Depuis la fin de 2015, je travaille comme directrice des programmes et de la conformité chez Plan international Canada, un organisme qui œuvre pour les droits des filles. Je continue toujours à travailler dans la santé des mères et des enfants.

Même si mon parcours semble réussi finalement, même après vingt ans de réussite professionnelle, je dois toujours redoubler d'efforts pour prouver mes compétences. Il y a encore des employeurs qui jugent que je n'ai pas de compétences de travail en Afrique car la majorité de ma carrière a été au Canada. Pour moi qui suis issue des communautés immigrantes, c'est une grande déchirure. C'est d'autant plus difficile quand on est une femme de couleur car on est humble et on a tendance à s'effacer. Mais je persévère et je suis déterminée à avancer.

À toutes ces petites filles qui rêvent d'ambitions au-delà des attentes, sachez que tout est possible quand on persévère. Les rêves d'enfants se réalisent quand on y croit. Il n'y a personne qui puisse arrêter une femme déterminée et travaillante. Il faut savoir saisir toutes les opportunités qui se trouvent sur notre chemin, et le Canada m'a donné ces opportunités.



Membre de la délégation de Plan international présentant les projets de santé maternelle et infantile à la conférence Women Deliver 2019, Vancouver (Colombie-Britannique).

MARIANNE VANCAEMELBEKE

ONTARIO

PAYS D'ORIGINE :
BELGIQUE



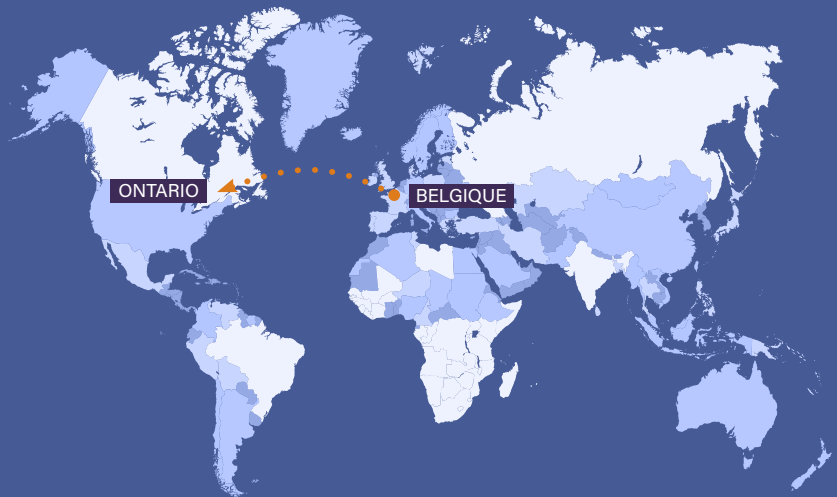
Vive le Canada!

J'ai immigré au Canada, dans la province de l'Ontario, en 1980 et j'habite toujours l'Est ontarien.

Propriétaire durant une vingtaine d'années d'une ferme laitière et agricole, je l'ai gérée seule pendant sept ans.

J'œuvre dans la création et la gestion d'entreprises privées et d'organismes à but non lucratif depuis presque trente-cinq ans. Mes études universitaires et ma passion pour le monde des affaires m'ont amenée à devenir une experte-conseil et une formatrice en plus d'assurer la direction générale de l'Union culturelle des Franco-Ontariennes.

Durant les dernières décennies, je me suis bien intégrée à la culture canadienne. Ma vie trépidante, parsemée de défis et de réussites, a façonné la personne que je suis devenue aujourd'hui : une leader et une inspiration pour les femmes.



Le déménagement

Minuit sonne. J'ai enfin vingt ans en ce 30 juin... La plupart des jeunes Belges célèbrent cet anniversaire en grande pompe. Aujourd'hui, nous avons des tâches plus importantes à faire. Je m'envolerai bientôt vers l'Amérique, ce continent qui fascine tous les jeunes Européens. Mais avant, nos possessions doivent partir en bateau et le conteneur arrive dans quelques heures. Après plusieurs appels téléphoniques, la compagnie qui devait venir, hier matin, envelopper le mobilier nous a déposé vers dix-sept heures le matériel d'emballage, avec un paquet d'excuses pour n'avoir pas honoré leur contrat. Beau cadeau d'anniversaire!

Avec toute notre bonne volonté, le cœur rempli d'espoir et de rêves, j'emballer les meubles avec papa et nous devons travailler toute la nuit. À trois heures du matin, je ne retrouve plus les bougies dans toutes ces boîtes! Pas pour décorer mon gâteau, mais pour nous éclairer, car étonnamment, l'électricité s'est éteinte aussi. Cependant, cet imprévu me permet de dormir deux heures. Le matin, nous bénéficions d'une aide précieuse de nos voisins pour charger dans le conteneur les possessions accumulées durant les vingt-quatre années de mariage de mes parents. Ce couple de fermiers flamands est aventurier. Après trois ans de vie conjugale, les deux avaient déjà immigré du nord vers le sud de la Belgique avec le peu de français qu'ils avaient appris durant leur jeunesse. Mais cette fois, c'est une aventure intercontinentale qui nous attend avec mon frère et ma sœur, adolescents. Mes parents ont acheté une ferme laitière en Ontario, au Canada. En Belgique, les agriculteurs se battent pour un morceau de terre et mes procréateurs veulent offrir un avenir plus profitable à leur fils.

Photo prise en 1980.



C'est le début d'une nouvelle vie qui m'attend. Je ne peux pas contenir mon excitation et ma joie, malgré les larmes des membres de notre famille, qui sont à l'aéroport pour nous dire au revoir.

Seul garçon de quatre enfants, aux yeux de mes parents, il est évident qu'il prendra la relève.

Pour ma part, j'ai choisi de les accompagner pour les soutenir et pour vivre le rêve américain. Mes parents ne parlent pas un mot d'anglais. Notre langue maternelle est le flamand. Par contre, leurs enfants font leurs études en français. Étant la plus vieille encore à la maison, je dois m'occuper de la paperasse.

Nous étions avant l'ère de l'internet. Nos recherches se limitaient aux livres et aux ouï-dire. Pour moi, le Canada, c'était l'Amérique avec les stéréotypes que l'on voit dans les films et les écrits.

Après une investigation approfondie, le Canada nous accepte comme immigrants reçus. Par contre, nous attendons avec impatience les papiers officiels, ayant déjà réservé les billets d'avion pour le 9 juillet! Finalement, ils arrivent quelques jours avant notre vol. Quel soulagement!

Enfin, c'est le jour du départ. C'est la première fois que je prends l'avion. C'est le début d'une nouvelle vie qui m'attend. Je ne peux pas contenir mon excitation et ma joie, malgré les larmes des membres de notre famille, qui sont à l'aéroport pour nous dire au revoir. Le Boeing qui vole vers New York est prêt à réaliser tous mes rêves. Je ressens un sentiment de puissance. Je bombarde mon compagnon de vol de questions et je bois ses paroles qui me font découvrir, peu à peu, les États-Unis où il étudie. Je me rends indéniablement compte de l'utilité des quatre langues que j'ai apprises à l'école, surtout l'anglais pour le moment. Quelle chance de commencer ma grande aventure à côté d'un être expérimenté! C'est l'Internet de l'époque! Il m'offre son numéro de téléphone en espérant me revoir... Il faut dire que je suis une ravissante jeune fille avec de longs cheveux brun foncé, des yeux couleur noisette et un sourire à conquérir le monde.

Aujourd'hui, j'ai la chance inouïe de toucher le sol de New York pour la première fois! Après l'euphorie du moment, la réalité me frappe de plein fouet : il faut récupérer nos bagages et trouver notre prochain vol, pour Montréal. Après la récupération des valises, nous cherchons inlassablement et sans succès notre prochain avion. J'aborde une employée qui me conseille de prendre un taxi pour attraper notre avion dans l'autre aéroport! Heureusement, elle est très serviable. Elle m'écrit les instructions pour le chauffeur.

C'est le grand jour. Le courtier immobilier nous conduit chez nous, en Ontario. Je découvre les paysages québécois, puis ontariens et finalement la ferme.

Imaginez cinq personnes et dix valises dans un taxi jaune, comme dans les films. Une vraie comédie! Heureusement, l'anglais américain me paraît plus facile à comprendre. Surtout, je ne risque pas de postillonner à la figure de mon interlocuteur, en prononçant les « th » à la britannique comme dans mes cours!

À cause de toutes nos péripéties, l'appareil et son équipage nous attendent pour décoller. Nous bénéficions d'un vol quasiment privé, avec seulement quatre ou cinq autres passagers. Personnellement, je ne suis pas très rassurée. Les moteurs de l'avion sont assourdissants. L'appareil branle beaucoup. J'espère que ce vieux coucou ne va pas s'écraser. Je ne veux pas atterrir au Canada tête première!

Avec soulagement, je vois apparaître les lumières de Montréal. Pour la première fois, je pose le pied sur le sol canadien. Après une multitude de questions et de remplissages de paperasses, l'agent d'immigration signe mon formulaire. Je suis maintenant une résidente permanente du Canada et, de ce fait, j'obtiens la majorité, que je ne possédais pas encore en Belgique. La journée a été longue et épuisante avec toutes ses émotions. Nous passons notre première nuit à Montréal. Demain, je verrais enfin où nous résiderons.

C'est le grand jour. Le courtier immobilier nous conduit chez nous, en Ontario. Je découvre les paysages québécois, puis ontariens et finalement la ferme. Une ancienne maison à un étage et demi, une étable de la même époque avec son fenil, une remise neuve et un garage forment les bâtiments de l'exploitation, entourée de cent-cinquante acres de belles terres. Nous sommes attendus pour dîner chez les vendeurs, dans la maison voisine.

Je pensais qu'ils s'exprimeraient en français! Mais non, c'est en joual! C'est ainsi qu'ils parlent les Franco-Ontariens des campagnes, paraît-il!

- « Nous avons mové, hier », dit notre hôte. J'en déduis qu'ils ont déménagé leurs meubles, hier.
- « Veux-tu de la liqueur? » me demande-t-il en se promenant avec une immense bouteille de Coke.
- « Non, merci, jamais en mangeant! » Il faut préciser qu'en Belgique, la liqueur est un digestif fort alcoolisé.
- « Qu'est-ce que tu veux boire, alors? » demande-t-il, en me regardant d'un air cocasse.
- « Du coca, ça ira! » dis-je, en montrant sa bouteille.

Maintenant, nous comprenons, tous les deux, que nous ne parlons pas le même langage! En fin d'après-midi, nous faisons les « groceries », c'est-à-dire acheter de la nourriture. Il faut encore s'adapter aux différents emballages, marques, produits, poids et noms... Qui pourrait deviner que de la poudre magique, c'est en réalité de la poudre à lever! Le Canada vient de passer au système métrique comme en Europe, par contre, les magasins utilisent encore le système impérial.

Il faut aussi s'adapter aux grosses chaleurs de l'été en faisant les foins, aux grands froids de l'hiver en jupe, à l'absence de ma sœur aînée restée en Belgique et à tant d'autres choses. Immigrer, c'est s'intégrer. Au Canada, fais comme les Canadiens.

Carrière

Durant les premières années d'étude au Canada, j'avais des petits emplois à l'Université d'Ottawa comme sondeuse, médiatrice, surveillante d'examen, caissière, réceptionniste, préposée au guichet... Cela me donnait de l'expérience à inclure dans mon CV et un peu d'argent de poche. Les week-ends et les premiers étés, je faisais du bénévolat à la ferme de mes parents. C'était normal, ils payaient pour mes études, du moins pour le strict nécessaire.

À l'époque, les murs du centre d'emploi de l'université étaient remplis d'affiches de postes vacants très intéressants pour des diplômés en administration. Une annonce pour un travail d'été m'a vraiment intéressée : travailler dans un bureau d'assurance chômage. Après avoir postulé, nous étions une centaine pour le test écrit. J'ai été sélectionnée pour l'entrevue. J'étais tellement excitée. C'était un travail dans mon domaine d'étude. À la fin de l'entrevue, il m'a été dit que même si j'étais la meilleure des sept candidats, je n'obtiendrais probablement pas le poste étant donné que je n'avais pas encore la citoyenneté canadienne : les Canadiens avaient priorité. Naturellement, je n'ai pas eu le poste. Quelle déception! Par contre, je comprenais qu'il fallait être citoyen canadien pour travailler au fédéral, c'était comme ça aussi en Belgique. Encore aujourd'hui, je crois que cet emploi aurait eu un impact bénéfique sur ma carrière.

En revanche, l'Université d'Ottawa est une société de la couronne et n'est pas soumise aux règlements fédéraux. Grâce à mes expériences de travail dans cet établissement, j'ai décroché un travail d'été très lucratif comme coordonnatrice du programme de bourses pour la formation continue en

Il faut aussi s'adapter aux grosses chaleurs de l'été en faisant les foins, aux grands froids de l'hiver en jupe, à l'absence de ma sœur aînée restée en Belgique et à tant d'autres choses.

langue seconde. J'ai coordonné ce programme plusieurs étés de suite. Cela a été une très bonne expérience et m'a apporté beaucoup, entre autres : un emploi à temps plein comme agente en administration durant ma dernière année d'études à temps complet. Je ne m'ennuyais pas!

En 1983, j'ai obtenu un baccalauréat en administration. Maintenant, c'est appelé un baccalauréat en gestion. Je suis la seule bachelière dans ma famille immédiate ainsi que parmi mes cousins et cousines. De plus, j'en ai obtenu un second baccalauréat en sciences commerciales. Je suis très fière de moi et cela a été une belle période de ma vie.

C'est aussi en 1983 que j'ai obtenu ma citoyenneté canadienne et que j'ai prêté allégeance à la reine. Par contre, les murs du centre d'emplois de l'Université d'Ottawa étaient alors presque vides. Il restait seulement des offres de compagnies d'assurance ou de courtiers d'immeuble. J'ai même suivi les cours Real Estate I, II et III pour mettre toutes les chances de mon côté. Cependant, je n'ai pas exercé le métier d'agente d'immeuble. Après mes études, j'ai choisi la stabilité et accepté un travail en bas de l'échelle comme préposée à la paie et, ensuite, comme adjointe au superviseur aux Ressources financières de l'Université d'Ottawa.

J'ai marié mon âme sœur en 1986 et notre premier fils, Frédéric, est né en 1988. À l'époque, nous avions seulement trois mois d'assurance chômage pour un accouchement. L'université nous forçait à finir trois semaines avant la date

Ma petite famille avant l'accident, 1997.



prévue et mon fils est arrivé avec deux semaines de retard, donc cinq semaines de perdues avec mon nouveau-né. De plus, j'habitais à plus d'une heure de voiture de mon travail. Pour le bien de notre famille, j'ai décidé d'accepter un poste de directrice de marketing à vingt-deux kilomètres de chez moi. Un emploi que j'ai quitté après la naissance de notre deuxième fils, Patrick, en novembre 1989, pour poursuivre le rêve agricole de mon mari.

La ferme

En 1988, mon mari et moi avons acheté une ferme abandonnée. La vieille maison était inhabitable. L'étable, âgée d'une dizaine d'années, était entourée de deux-cents acres de champs plats, principalement argileux et très fertiles s'étendant à perte de vue. C'est la seule propriété que nous pouvions nous permettre sans aide. C'est là que nous avons commencé notre élevage avec Gertrude, Léonie et leurs porcelets. Ensuite, nous les avons remplacés par des vaches laitières.

En 1991, seulement trois ans après les débuts difficiles de notre exploitation, les flammes ont emporté notre gagne-pain. Nous avons dû recommencer à zéro encore une fois. Grâce à notre détermination, notre respect et notre amour, nous avons appris à faire face à l'adversité. Tout le monde était persuadé que nous ne passerions pas à travers cette crise financière. Nous avons tiré le diable par la queue plusieurs années, mais le travail ardu et les sacrifices ont

Peinture de la ferme en 1990, réalisée par Marianne.





L'étable brûle le 25 novembre 1991.

porté ses fruits. La maison devenait un foyer chaleureux. Une étable moderne abritait notre troupeau holstein enregistré et soigneusement sélectionné de cent-vingt bovins. Je m'occupais principalement de sa gestion. Un deuxième silo d'ensilage s'est ajouté aux bâtiments. L'entreprise de travaux à forfait a pris de l'essor grâce à l'achat d'une ensileuse automotrice Klaas, la première de la région ayant un éclateur à grains. Mon mari aimait la machinerie beaucoup plus que les animaux. Par contre, c'était les vaches qui contribuaient le plus au profit de l'exploitation.

Bien que j'aie gardé mon nom de jeune fille, notre communauté me connaissait uniquement comme la femme de Freddy. Quoiqu'il me mît toujours sur un piédestal, je vivais dans l'ombre de ce grand homme qui m'adorait. Nous étions heureux tous les quatre avant le décès de mon mari.

Malgré le brouillard permanent dans lequel je me trouvais, c'était le début d'une longue période décisionnelle. Est-ce que j'allais continuer la ferme? Une femme seule, ce ne sera pas facile. Nous avons bâti cette entreprise en espérant avoir de la relève. Les garçons étaient trop jeunes pour prendre une décision.

Je n'avais pas le choix. Il fallait que je continue pour mes fils.

Diriger les employés, construire le hangar à machines, moderniser l'étable, acheter de la machinerie était un combat permanent pour survivre dans ce monde d'hommes. Au fil des années, on a fini par apprendre mon nom et même à l'écrire sans fautes. Le monde agricole a fini par me respecter en voyant la qualité de mes cultures et de mon troupeau.

C'était réconfortant de voir l'entraide qui régnait après la tragédie. Des voisins agriculteurs sont venus faire la traite pour une semaine et je pouvais compter sur eux en cas de besoin. Par contre, j'ai entendu dire que d'autres se battaient pour obtenir les deux-cents acres de terrains que nous venions de louer le mois précédent. Ces coyotes n'allaient pas avoir raison de moi! Quelle insulte! Mon mari n'était pas encore froid! Je devais leur montrer de quel bois je me chauffais! Ma force était la gestion du troupeau. Par contre, j'ai décidé d'apprendre à cultiver ces quatre-cent-quatre-vingts acres. Ils n'étaient pas les seuls à vouloir profiter d'une pauvre veuve éplorée. À peine quelques semaines plus tard, un impudent est venu me proposer d'acheter la ferme pour une bouchée de pain.

Diriger les employés, construire le hangar à machines, moderniser l'étable, acheter de la machinerie était un combat permanent pour survivre dans ce monde d'hommes. Au fil des années, on a fini par apprendre mon nom et même à l'écrire sans fautes. Le monde agricole a fini par me respecter en voyant la qualité de mes cultures et de mon troupeau.

Sept ans après le décès de mon mari, mon fils aîné a pris la relève de la ferme sans les animaux. C'est un fou de la machinerie comme son père.

L'accident

Le téléphone sonne, c'est la voisine. « Ton mari a eu un accident au stop. C'est grave. N'y va pas toute seule », annonce-t-elle.

Il est huit heures en ce 18 mars 2012. Nos deux garçons, qui ont respectivement douze et treize ans, sont déjà partis à l'école. Les premiers voisins sont loin. Je saute dans la voiture. Le stop est seulement à trois kilomètres. Je me gare juste avant le carrefour. Notre *pick-up* Toyota blanc est sur le toit deux cents mètres après le croisement. Je peux l'entrevoir en courant vers l'amour de ma vie. Je suis retenue dans mon élan par une policière qui barre le carrefour avec sa voiture. Elle me fait monter dans son véhicule, en avant avec elle, prétextant qu'elle a des questions à me poser pour son rapport et que, de toute façon, les

secours sortent mon mari du *pick-up*. Je ne dois pas entraver leur travail. Je fais dos à la scène. Je dois répondre à ses questions si je veux rejoindre mon époux. Le *pick-up* a l'air bien écrasé. Mon amour, mon dur au cœur tendre, tu dois être blessé cette fois-ci. Il s'en est toujours tiré indemne. Excepté la dernière fois, où il a eu quelques points de suture sur la tête. Une petite cicatrice, en forme de V, gâche sa belle chevelure noire ondulée, parsemée de quelques cheveux blancs seulement, malgré ses quarante-deux ans. Avec ses 193 cm, il a fière allure. C'est un homme dynamique et jovial, un leader aimé de tous, autant de nos employés que de nos clients.

La policière essaye de me faire patienter. Cela fait une éternité qu'il devrait être sorti de là. L'agente pose quelques questions, rentre et sort de la voiture et continue son interrogatoire. Plus le temps s'écoule, plus je m'attends au pire...

Finalement, je vois le frère de mon mari arriver du côté du *pick-up*. Il s'approche de moi et je le questionne impatientement : « L'as-tu vu? Est-ce qu'ils l'ont sorti? » « Oui », déclare-t-il. « Enfin! Je vais aller dans l'ambulance avec lui. », dis-je en sortant de la voiture de police. Il me barre le passage de sorte que je doive me rasseoir. Il s'accroupit pour se mettre à ma hauteur et ajoute d'un ton calme, presque maternel : « Il n'ira pas à l'hôpital. » « Oh, il est correct alors? », dis-je d'une manière soulagée. « Non, c'est trop tard! ». Est-ce que j'ai bien compris? Mon amour est parti au ciel! Non, pas ça! Des larmes inondent mes yeux en réalisant ce qu'il m'arrive. Je sens le monde s'écrouler à mes pieds. Ma tête est prête à exploser et j'ai tant de décisions à prendre...

Je donnerais ma vie pour sauver la sienne comme il n'aurait pas hésité à le faire pour moi. Si ça n'était pas de nos deux jeunes garçons, j'irais volontiers le rejoindre. Au lieu de cela, j'ai demandé à mon amour divin de me donner le courage et la force de rester ici.

La bombe

En septembre 2013, j'ai découvert en me lavant une bosse sur la partie supérieure de mon sein droit. Ce n'est pas la première fois que je ressentais une douleur à la poitrine, mais cela ne m'avait jamais inquiétée jusqu'à ce jour-là. J'ai aidé à déménager mon fils et deux autres personnes dernièrement et je m'étais cognée sur une filière en la bougeant. C'était sûrement un hématome qui n'était pas encore bleu ou le pire!

Je donnerais ma vie pour sauver la sienne comme il n'aurait pas hésité à le faire pour moi. Si ça n'était pas de nos deux jeunes garçons, j'irais volontiers le rejoindre. Au lieu de cela, j'ai demandé à mon amour divin de me donner le courage et la force de rester ici.

Quand mon beau chirurgien en habit du dimanche m'a dit que c'était un cancer, je n'ai pas pu m'empêcher de verser une larme. J'ai senti ma vie basculer une autre fois.

Heureusement, j'ai eu un rendez-vous avec ma docteure dès le lendemain. Elle m'a envoyé pour une mammographie et pour une échographie.

Après une attente interminable pour les résultats, j'ai obtenu un rendez-vous avec une jeune omnipraticienne remplaçant ma docteure. Elle m'a dit, tremblante comme une feuille : « Bonne nouvelle, la mammographie est normale. Par contre, l'échographie révèle une masse de cellules anormales. Je vais vous recommander au meilleur chirurgien de la région. Vous avez aussi des kystes, mais c'est normal. » Je ne suis pas très rassurée. J'ai hâte de rencontrer le chirurgien qui me donnera plus d'explications. Probablement, un homme âgé avec beaucoup d'expérience. Au contraire, c'est un dieu grec, type espagnol, d'une petite quarantaine d'années, qui rentre dans la pièce en tenue d'hôpital. Je le dévore des yeux pendant qu'il m'explique que ce n'est probablement pas un hématome ni une boule de graisse. Les cellules anormales pourraient être une tumeur cancéreuse. Par contre, aussi longtemps que nous n'avons pas de preuve qui le confirme, je dois considérer que c'est bénin. Donc, d'autres tests sont nécessaires.

Après une mammographie conique, une autre échographie et une IRM, on m'apprend que j'ai trois autres masses d'un centimètre ou moins dans les deux seins. On a commencé par me faire une biopsie sous échographie de la tumeur de 2,6 cm.

Quand mon beau chirurgien en habit du dimanche m'a dit que c'était un cancer, je n'ai pas pu m'empêcher de verser une larme. J'ai senti ma vie basculer une autre fois. Ce n'était pas tout, je devais décider de l'avenir de mon sein droit pour commencer. Mes seins, c'est mon plus bel atout. Ils font l'envie de tous. Je ne suis pas prête à les sacrifier. Je dois choisir entre une mastectomie (ablation mammaire totale) sans traitement ou une tumorectomie (retrait de la tumeur seulement) avec de la radiothérapie. C'est la dernière solution que j'ai préférée. Le dieu grec a enlevé la tumeur de 2,6 cm avec un périmètre de sécurité de 6 cm et deux ganglions qu'il a envoyés pour analyse.

Après plusieurs semaines d'attente pour les résultats des analyses, j'ai été convoquée au centre de cancérologie pour deux rendez-vous avec des oncologues. En premier lieu, je devais rencontrer le spécialiste en chimiothérapie. Je ne comprenais pas la raison de cet entretien et personne ne pouvait me rassurer avant la visite.

Depuis ma guérison du cancer, je me suis découvert un talent pour peindre à l'huile sur canevas. Plusieurs de mes peintures sont exposées internationalement.

L'analyse du système lymphatique est négative donc le cancer ne s'est pas propagé. Quel soulagement! Par contre, la tumeur n'était pas un cancer à progression lente comme il le croyait, mais du triple négatif. Il était en stade deux dû à sa dimension et sorti du canal galactophore où il avait commencé. C'est un cancer très virulent, de grade trois, le plus haut grade. Normalement, ce type de cancer double de grosseur chaque mois. Il aurait pu se convertir en stade trois ou quatre qui est terminal. Dans mon cas, grâce à des méthodes alternatives, la tumeur n'a pas changé de dimension durant les trois mois de tests et les petites masses ont diminué. L'oncologue m'a bombardée de statistiques tellement effrayantes, oubliant de me parler de tous les effets secondaires de la chimiothérapie, que j'ai accepté les traitements, suivis de radiothérapie. J'ai eu une année en enfer. Cependant, j'ai chassé le cancer de ma vie.

Réussir comme immigrante

Subséquemment à ma vie agricole, j'ai changé complètement de carrière. Je suis experte-conseil en affaires et formatrice. J'ai donné des ateliers et des webinaires en démarrage d'entreprise, en exploitation financière, sur le soutien aux personnes aidantes... J'ai fait de la traduction agricole, des plans d'affaires, de la planification stratégique, de la gestion de projets, des demandes de subvention, du coaching en expression orale, etc. Pour le moment, je gère un organisme à but non lucratif comme directrice générale. C'est un énorme contrat. J'aime beaucoup mon travail. Par contre, je le prends trop à cœur. C'est stressant, surtout avec la pénurie de main-d'œuvre. J'aspire à ma retraite pour poursuivre mes passions.

Après l'encan des vaches laitières, j'ai réalisé un rêve : découvrir le Canada. J'ai chargé ma Volkswagen familiale, un véhicule diesel, pour parer à toutes les éventualités. Je suis partie seule à l'aventure vers l'ouest. Pendant cette traversée de deux mois, j'ai pu admirer la diversité des provinces et de ce magnifique pays qui regorge de superbes paysages. Depuis, je suis passionnée de voyage. Cette année, j'ai exploré quatre îles hawaïennes pendant un mois.

Depuis ma guérison du cancer, je me suis découvert un talent pour peindre à l'huile sur canevas. Plusieurs de mes peintures sont exposées internationalement. Malheureusement, j'ai une vie professionnelle trop trépidante pour poursuivre ma passion pour le moment.

Le destin m'a donné mon lot de défis, mais aussi de la joie, de l'amour, de la gloire, des reconnaissances, des opportunités que je n'aurais jamais pu saisir en Belgique. Je suis fière d'être Canadienne.

C'est pour la tranquillité de la campagne, le parfum envoûtant des fleurs sauvages, les chants d'oiseaux mélodieux, les levers et les couchers de soleil à couper le souffle que j'ai choisi comme résidence une belle grande maison dans un domaine de vingt-cinq acres où la forêt côtoie les champs. C'est fascinant d'y apercevoir la diversité de la faune défilant au gré des saisons.

Depuis de nombreuses années, je fais beaucoup de bénévolat. J'ai été présidente fondatrice d'un centre palliatif, fondatrice d'un club Toastmasters et présidente d'un cercle de l'Union culturelle des Franco-Ontariennes. J'ai participé à l'organisation de collectes de fonds et collaboré à des comités. Je contribue encore par des heures non rémunérées dans le cadre de mon travail.

Au fil des années, j'ai reçu plusieurs distinctions : titre de Distinguished Toastmasters, gouverneure de secteur de l'année, première place au concours de discours international, première place au concours de discours humoristique. Ma photo a figuré sur plusieurs dépliants promotionnels. Plusieurs de mes textes ont été imprimés dans des livres collectifs. Les journaux locaux ont publié plusieurs fois ma photographie accompagnée d'un article. J'ai même dîné avec la princesse Astride de Belgique et son mari l'archiduc lors d'une visite au Canada. Cela a été filmé et diffusé en Belgique aux nouvelles télévisées.

Mon fils aîné, Frédéric, est propriétaire de la ferme familiale ainsi que d'une entreprise de travaux agricoles et commerciaux à forfait. Il est père d'une ravissante fille et d'un petit garçon. Son frère Patrick est maître-électricien et a fondé sa compagnie. C'est un as de l'électricité commerciale, industrielle, agricole et solaire. Je suis très fière de mes fils. C'est ma plus belle réussite.

Au cours des décennies au Canada, je me suis adaptée à la vie de ma patrie et les Canadiens m'ont adoptée. Ma prononciation des mots dénonce mes origines. Cependant, mes accents amorcent de belles conversations et des échanges enrichissants.

Le destin m'a donné mon lot de défis, mais aussi de la joie, de l'amour, de la gloire, des reconnaissances, des opportunités que je n'aurais jamais pu saisir en Belgique. Je suis fière d'être Canadienne.

Conclusion

Elles ont dit...

Pour vous, que représente ce projet d'écriture? Aviez-vous des attentes particulières?

Pour moi c'est une première étape dans mon humble voyage d'écriture qui me permettra peut-être d'aller de l'avant dans ma quête, me donner plus de confiance quant à ma capacité d'écrire. Et surtout, me donner le goût de m'exercer et de continuer.

Boutaina Laboudi

Ce projet d'écriture, c'est mon témoignage, c'est ma contribution à la communauté francophone, c'est également un message au lecteur, que j'invite à découvrir le Canada à travers le parcours d'une femme francophone migrante en Ontario.

Claudia Le Beau

Lorsque j'ai vu l'annonce sur les réseaux sociaux, je me suis inscrite sans vraiment réfléchir. Je savais qu'il fallait que je participe. Au fond, je pense que j'ai vu ce projet d'écriture comme :

- Une opportunité de raconter mon histoire et de sensibiliser l'opinion publique à la réalité des défis posés par le parcours d'immigration.
- Une occasion de revisiter mon histoire personnelle et de donner un sens aux épisodes les plus douloureux.
- Une chance de pouvoir développer mes compétences en écriture.

Cynthia Alves Tchimbakala

Ouvrir un nouveau chapitre, de ma vie canadienne, à la soixantaine. Un pas de plus pour devenir autrice.

Laura Peck

Non, je n'ai pas d'attentes concernant ce projet d'écriture. Ça représente beaucoup pour moi, car ça me permet de partager mon expérience en tant que jeune immigrante. Je me souviens que quand je suis arrivée ici, je me sentais seule. Des fois, je cherchais des récits sur des jeunes adolescents immigrants et je n'en trouvais pas beaucoup. Bon nombre qui existaient parlaient surtout de l'expérience des parents ou de jeunes adultes. Donc pour moi, ce projet, c'est de transcrire l'histoire que j'aurais aimé lire quand je suis arrivée.

Kenta Diella Irakoze

Je vois dans ce projet d'écriture la chance de pouvoir partager mon expérience, comme de prendre le temps de revivre mon parcours d'immigration pour en faire ressortir quelque chose de positif et constructif.

L'attente particulière que j'aurais est que ces différents récits soient lus et partagés auprès des personnes qui en ont besoin et qui bénéficieront de ces quelques conseils et expériences de vie.

Laïla Faivre

J'ai toujours voulu écrire le récit personnel de mon immigration, cette énorme rupture avec ma vie d'avant, tellement contrastée par rapport à ma vie antérieure! J'ai tâché d'être honnête face à mon parcours, et j'espère que mon récit trouvera de ce fait une résonance chez certaines immigrantes. Peut-être les aidera-t-il ou leur donnera-t-il certaines astuces pour mieux s'adapter dans ce nouveau pays.

Lamara Papitashvili

Je veux démontrer qu'il est possible de bien réussir sa vie en étant une immigrante. Je souhaite donner de l'espoir aux nouvelles arrivantes et inspirer toutes les femmes.

Marianne Vancaemelbeke

Ce projet d'écriture représente pour moi un tremplin important. Il s'agit d'une occasion d'apprentissage, laquelle, j'espère, me fournira le cadre, la structure et la confiance dont j'ai besoin pour aborder divers projets de création. Je pense à l'écriture depuis un certain temps et ce projet tombe à point. Je souhaite être guidée et orientée afin de trouver ma voix narrative.

Marie-Hélène Destiné

J'ai toujours aimé écrire et cela fait longtemps que j'ai le projet d'écrire un roman. Je n'ai jamais sauté le pas, par manque de confiance dans ma capacité à le faire. Cette opportunité d'écrire un court texte en étant encadrée m'est apparue comme l'occasion de mettre le pied à l'étrier.

Pascale Andriamamonjy

Ce projet représente la réalisation d'un rêve que j'avais depuis dix ans : partager mon histoire d'immigration, surtout mon parcours professionnel. En tant que femme immigrante issue de la minorité visible, je veux encourager d'autres filles et femmes à foncer à la poursuite de leurs rêves. J'aimerais pouvoir inspirer d'autres personnes à réaliser leurs rêves, même s'ils semblent impossibles à priori. Ce projet est aussi une opportunité pour moi de renforcer mes capacités en écriture. Éventuellement, j'aimerais écrire une fiction basée sur des faits que j'ai vécus durant mes nombreux voyages d'affaires dans des pays en conflit.

Tahina Rabezahary

Ce projet représente pour moi l'occasion de montrer aux autres que c'est possible de croire en soi, de motiver quelqu'un qui traverse une mauvaise passe et de montrer que les immigrantes ne sont pas toujours des nécessiteuses. Je m'attends à apprendre beaucoup du parcours des autres participantes, car chaque histoire est différente. Et le projet sera aussi une occasion d'apprendre à écrire.

Ruphine Djuissi

Depuis que vous résidez dans cette province, quelles actions avez-vous entreprises pour aider les autres que ce soit au travail, à l'école ou dans votre communauté, à mieux vous connaître?

(Par exemple bénévolat, participation à des cinq-à-sept, pause-café, etc.)

Je suis bénévole auprès de Coopération Intégration Canada (CICAN), où j'accompagne une apprentie pour qu'elle améliore son niveau en français. Aussi, dans le cadre de mon travail, nous avons des rencontres régulières qui nous permettent de mieux nous connaître et de nous entraider.

Boutaina Laboudi

J'ai été bénévole au Centre francophone du Grand Toronto et à *ACCES Employment*, son équivalent anglais. Ce dernier m'a d'ailleurs décerné un prix en 2019. Au travail, j'anime toutes les semaines « Pause-café en français », une discussion informelle exclusivement en français pour encourager les employés à améliorer leur communication verbale dans cette langue. Je fais partie du Club Rotary, dont les membres tâchent d'améliorer les communautés où ils vivent.

Claudia Le Beau

J'ai fait du bénévolat au Théâtre français de Toronto ainsi qu'au Salon du livre de Toronto, ceci m'a fait rencontrer plusieurs personnes de la communauté francophone. J'anime aussi des ateliers de création littéraire pour francophones à la bibliothèque de référence de Toronto (Toronto Reference Library). La plupart de mes participants racontent des histoires découlant de leurs expériences d'immigration au Canada. C'est thérapeutique pour eux et pour moi. Leurs histoires, parfois tristes, parfois heureuses ou drôles, nous divertissent!

Lamara Papitashvili

Je ne rate pas une occasion de faire du bénévolat, que ce soit en milieu universitaire, communautaire ou professionnel. Je participe à des émissions, à des rencontres communautaires et à des pauses-café, et je raconte mon parcours pour motiver les personnes de couleur.

Ruphine Djuissi

Du fait de mon métissage, je me retrouve souvent minoritaire parmi la minorité. Par exemple, lorsque je suis avec la communauté africaine, bien que je connaisse très bien les codes culturels, je suis souvent perçue comme étant trop occidentale pour me fondre complètement dans le groupe. Lorsque je suis avec les francophones de la Saskatchewan, j'apparais quelquefois comme étant trop française pour pouvoir là aussi m'intégrer complètement. Lorsque je perçois que quelqu'un est curieux et cherche à en découvrir davantage à mon sujet, j'aime l'inviter chez moi et prendre le temps de créer des liens plus étroits.

Cynthia Alves Tchimbakala

Je fais toujours du bénévolat. J'ai beaucoup servi dans les centres communautaires. J'ai participé dans les clubs de devoirs, en aidant les petits enfants à faire des devoirs. J'ai participé aussi à la plantation d'arbres, aux jardins communautaires et à la cuisine communautaire, où j'ai fait la cuisine pour nourrir les gens défavorisés.

Kenta Diella Irakoze

Depuis mon installation en Ontario, je me suis rapidement impliquée dans ma communauté (dans des conseils d'administration et comme bénévole lors d'événements communautaires). Une des réalisations que j'aimerais partager est celle du groupe de femmes francophones de Thunder Bay. Avec un groupe d'amies, nous avons pris l'initiative de créer un groupe de randonnée pour les femmes immigrantes francophones de la ville. Le but de ce groupe est de créer des connexions et des occasions d'échange entre des femmes qui rencontrent les mêmes problèmes et ainsi créer un groupe de soutien au travers d'activités sportives.

Laïla Faivre

Depuis 2010, j'ai participé à de nombreux cinq-à-sept et organisé des repas entre voisins (j'ai déménagé cinq fois en douze ans, ah! ah!). Au cours des neuf dernières années, j'ai fait partie de plusieurs clubs de Toastmasters International dans l'Est ontarien, dont certains sous ma direction. Je suis aussi active dans plusieurs associations : le collectif d'artistes de Glengarry (CAGAC), la Chambre de commerce de Hawkesbury et, plus récemment, les Consœurs en affaires.

Laura Peck

Je fais beaucoup de bénévolat. J'ai fait partie de plusieurs organismes communautaires.

J'ai suivi des cours de peinture et des formations sur différents sujets, dont l'énergétique, le développement personnel, le leadership, la médiumnité et la santé. J'aide les Franco-Ontariennes par mes formations et mon travail en général.

Marianne Vancaemelbeke

Pendant de nombreuses années, j'ai organisé et pris part à diverses initiatives culturelles et sociales ciblant des communautés immigrantes. J'ai animé une émission culturelle et musicale à l'intention de la communauté haïtienne et je continue à évoluer dans l'univers de la radio à travers l'Internet pour échanger sur la musique, la culture et la société.

Marie-Hélène Destiné

Les actions que j'ai entreprises ont visé davantage à mieux connaître mon nouvel environnement qu'à me faire connaître. J'ai fait du bénévolat dans plusieurs associations, participé aux assemblées générales des organismes francophones, suivi un cours sur la vision du monde autochtone et des cours d'anglais. J'ai plus d'intérêt à apprendre des autres qu'à parler de moi.

Pascale Andriamamonjy

J'ai été conférencière pour Historica Canada (Dominion Institute). J'ai donné plusieurs présentations au sein des écoles élémentaires et secondaires de l'Ontario sur l'immigration et la citoyenneté. J'ai même été appelée à faire des présentations à diverses compagnies sur le même sujet. En 2015, j'ai été invitée à parler de mon parcours d'immigration durant une retraite des employés du ministère de l'Immigration et Citoyenneté. Durant cette présentation, ils m'ont offert de participer à un tournage vidéo pour la célébration de la semaine de la citoyenneté. En 2004, j'ai aussi participé à l'émission Tam Tam Canada sur Radio-Canada International, où j'ai parlé également d'immigration.

Tahina Rabezanahary

Est-ce que ces actions ont aidé à faire tomber des préjugés et contribué à une meilleure compréhension de vos origines ou de votre culture? Pouvez-vous nous expliquer comment?

Je dirais que ceci m'a permis de m'ouvrir plus sur les autres et leur culture tout en renforçant mon attachement à la mienne.

Boutaina Laboudi

J'y travaille et bien souvent les personnes qui m'approchent sont étonnées par la francophone que je suis. Elles n'ont aucune idée qu'il y a des francophones en Inde!

Claudia Le Beau

J'ai réalisé que les gens n'arriveront jamais à pleinement m'apprécier de l'extérieur, car mon identité est plurielle. Pour me comprendre, il faut entrer dans ma sphère et vivre avec moi. Je suis toutefois très impliquée dans la communauté fransaskoise. Je participe aux activités disponibles dans la ville où j'habite. Mais ces situations ne sont pas vraiment propices à ce que les autres me connaissent davantage.

Cynthia Alves Tchimbakala

Oui, beaucoup. Quand on vient dans un pays nouveau, on vient avec beaucoup de préjugés : on est influencé par ce qu'on a lu ou encore ce qu'on a regardé à la télé. Le fait d'être sur place et de côtoyer les personnes, cela te permet de renoncer aux préjugés que tu avais. Cela te permet de connaître les personnes telles qu'elles sont. En analysant la façon de faire des autres, on a souvent tendance à comparer ce qu'on voit avec ce que l'on a appris dans notre culture. Ça peut nous pousser à beaucoup nous interroger sur la validité ou la raison de nos gestes et façons de faire. Cela peut nous pousser à vouloir comprendre le pourquoi, et quand on ne le comprend pas, nous pousser à la fin à rejeter ce que l'on a appris pour assimiler l'autre façon de faire qui nous paraît plus juste et censée.

Kenta Diella Irakoze

Dans le cadre de mes différentes implications, j'ai toujours pris le temps d'agir de deux façons, passivement et activement. Activement, en apportant mon point de vue, ma perspective et en répondant à des questions sur l'immigration, la culture ou encore l'ethnicité. Le but ici est d'être le plus diplomatique possible. Et passivement, par mes actions de tous les jours. De nombreuses personnes ont des préjugés enracinés sur les personnes de couleur, sur les Français et les immigrants. En étant ponctuelle, polie, ouverte d'esprit, serviable et accessible, je leur montre que ce ne sont que des préjugés, des clichés.

Laïla Faivre

Au début, j'avais beaucoup de mal avec l'individualisme qui caractérise une grande partie de la population canadienne. En Géorgie et en Syrie, je vivais dans un entourage très collectiviste et pluraliste où les gens dépendaient les uns des autres pour leur quotidien. Au Canada, ceci n'est pas le cas, mais une fois que je me suis adaptée à cette nouvelle mentalité, j'ai remarqué à quel point cette nouvelle façon de vivre pouvait être également libératrice. Nous ne sommes dépendants de personne et redevables à personne.

Lamara Papitashvili

OUI. Grâce à de nombreuses discussions et initiatives prises dans le cadre des associations ou des clubs, des Canadiens comprennent mieux la relation des Français avec la nourriture et les repas partagés. Je pense aussi avoir contribué à montrer que les Français ne sont pas tous arrogants, curieux et preneurs de risque.

Laura Peck

Tout ce qui est différent fait peur. J'ai toujours eu une attitude positive et une volonté de m'intégrer. Je n'ai jamais imposé ma culture. Je pense que cela doit être un échange. Les immigrants apprennent à mieux connaître les Canadiens pour mieux s'adapter et laissent tomber leurs propres préjugés comme celui que les Canadiens soient racistes. Quand on me demande d'où je viens à cause de mes accents, je ne considère pas cela comme une microagression, mais comme un signe qu'on s'intéresse à moi : j'en profite pour aider mon interlocuteur à mieux me connaître et laisser tomber ses préjugés.

Marianne Vancaemelbeke

L'objectif premier de toutes les activités que j'entreprends est de sensibiliser et de participer à la diffusion de la culture. Je crois que le fait de m'affirmer par le biais de ma culture et de la porter avec fierté influence le regard que d'autres peuvent avoir sur les personnes aux origines semblables aux miennes. Selon moi, le partage ouvre la porte à une meilleure compréhension interculturelle et interlinguistique.

Marie-Hélène Destiné

Oui, surtout les visites dans les écoles. Madagascar n'est pas un pays qui est très bien connu (en dehors du film d'animation). Ces rencontres ont permis aux participants de connaître Madagascar (et l'Afrique) en dehors des problèmes de développement. Madagascar est un pays unique, parce que la majorité de sa faune et de sa flore est endémique. Ces rencontres m'ont donc permis de partager la richesse naturelle et la beauté unique de l'île.

Tahina Rabezahary

Oui, en me voyant dans la profession, certaines femmes comprennent qu'il est permis de rêver grand. Ça change aussi beaucoup les idées préconçues sur les femmes noires et francophones. Actuellement, je connais des femmes immigrantes qui se sont lancées dans les démarches pour devenir avocates, car, en me voyant, elles ont compris que c'était possible.

Ruphine Djuissi

Dans plusieurs cultures, la femme joue un rôle central dans l'éducation et la transmission des valeurs. Comment cela se traduit-il dans votre cas, ici au Canada? Quelle(s) tradition(s) avez-vous reçue(s) de votre mère, ou d'une figure féminine/maternelle et que vous perpétuez encore aujourd'hui?

En tant que Marocaine et musulmane, j'ai beaucoup de rituels et de traditions que je partage avec ma famille et que je transmets aux enfants : faire une prière à la mosquée la nuit sacrée du ramadan, préparer un certain nombre de plats traditionnels pour les fêtes religieuses et mettre des habits traditionnels marocains, réciter quelques versets du Coran avant de dormir, etc.

Boutaina Laboudi

Des valeurs fortes liées à l'éducation et l'émancipation de la femme : une femme doit être éduquée, être indépendante financièrement, se faire respecter, et contribuer à la société/communauté.

Claudia Le Beau

Ma grand-mère a beaucoup influencé ma vie. Elle n'a pas fait d'études, elle a eu dix enfants et a passé toute sa vie à s'occuper de sa famille. Mais elle était une femme pleine de vie, a encouragé tous ses enfants et petits-enfants à viser très haut dans la vie. Tous ses enfants ont poursuivi des études universitaires à Madagascar et à l'étranger. Ses expressions ont marqué ma vie. Elle utilise souvent des proverbes pour nous donner des leçons de vie. Entre autres, elle m'a toujours dit d'avancer et de ne jamais me laisser distraire, c'est ce que je fais jusqu'à maintenant.

Tahina Rabezanahary

En lisant mon récit, vous comprendrez que je porte en moi l'amour du français. J'ai découvert que l'idée de répandre la francophonie, de défendre le français et de promouvoir la culture francophone coule dans le sang de ma famille maternelle depuis le 17^e siècle. Mon ancêtre a alors quitté notre village familial de l'Indre-et-Loire pour participer à la construction de la Nouvelle-France. Il représente pour moi le modèle ultime de cette idée. Lorsque ma mère a quitté à son tour sa France natale pour aller former la future génération d'enseignants du Congo, elle incarnait cette valeur. Mes parents m'ont aussi transmis l'amour d'une éducation de qualité en français. En les voyant construire leur école avec passion et dévouement, j'ai appris à aimer transmettre le savoir.

Cynthia Alves Tchimbakala

La tradition que j'ai reçue de ma mère et que je garde toujours, c'est que la femme doit être travailleuse. Elle doit faire tout ce qu'il faut pour réaliser ses rêves tant sur le plan social que professionnel. Même si ma mère m'encourage à beaucoup travailler, elle me répète toujours que si j'arrive dans le futur à fonder une famille, je devrai prendre soin de cette dernière et être disposée à être disponible pour la servir. J'ai reçu de ma mère une valeur qui me dit que si je fonde une famille, cette dernière doit toujours passer avant ma carrière. Elle m'a aussi transmis le sens de l'hospitalité : on doit prendre soin des autres et de ceux qui nous entourent.

Kenta Diella Irakoze

Cette question joue un rôle très important dans ma vie, car j'ai grandi sans figures masculines/paternelles. Dans mon enfance, nous étions entourées de femmes. J'ai également déménagé au Canada sans mon père, uniquement avec ma sœur et ma mère. Bien qu'elle soit née dans une société très patriarcale, ma mère était une combattante et une gagnante. Elle visait haut et atteignait toujours sa cible. Elle m'a appris que chacun peut atteindre ses objectifs dans la vie à condition de ne pas baisser les bras. Elle a prouvé cette philosophie en nous offrant un nouveau début au Canada.

Lamara Papitashvili

Je n'ai pas encore d'enfant, donc la manière dont je transmets cet héritage c'est plus au travers de mon comportement. Ce que je perpétue comme tradition, c'est dans mon intégrité et ma résilience. Ma mère est originaire du Tchad (et a immigré en France) et comme toutes les femmes d'Afrique, c'est une femme fière qui a ses valeurs et sa dignité très à cœur. Elle m'a élevée en me forgeant à ces principes. Une des pratiques que je conserve c'est par exemple dans la cuisine, en préparant du millet pendant les fêtes ou encore, dans mes habitudes, en me rappelant que même avec peu on peut faire de grandes choses.

Laïla Faivre

J'ai transmis à mes deux fils le respect de l'autorité, la politesse et la responsabilité, ce qui signifie autant tenir leurs promesses que répondre de leurs actions. Je prépare souvent des plats et des pâtisseries belges. Certaines recettes ont un twist canadien. J'ai transmis l'excellence du français que nous parlons à la maison. J'ai gardé une partie de la tradition de Saint-Nicolas. Les enfants recevaient des bonbons et du chocolat dans leurs pantoufles le 6 décembre. Ils recevaient leurs cadeaux du père Noël. Ils ont d'ailleurs cru beaucoup plus longtemps à Saint-Nicolas. J'espère avoir l'occasion de léguer ces valeurs, recettes et traditions à mes petits-enfants.

Marianne Vancaemelbeke

C'est tout à fait vrai. J'ai grandi entourée de femmes immigrantes qui étaient seules à la tête de leur foyer. Elles devaient elles-mêmes s'adapter à un nouveau pays et à une nouvelle réalité, y prendre pied tout en assurant la stabilité du foyer, malgré leurs propres incertitudes ou leurs propres manques. Les valeurs transmises et retenues sont celles de l'entraide, de la persévérance et du courage. Ces attitudes sont toujours essentielles pour moi et je cherche à les intégrer dans ma vie quotidienne. Je veille autant que possible à ce qu'elles soient au centre de mes actions et de mes interactions avec les autres.

Marie-Hélène Destiné

Ce que j'ai reçu de ma mère, c'est le goût du travail et de l'autonomie. J'apprends à mes enfants à ne rien attendre de personne, même pas de moi, et à se battre par eux-mêmes pour réaliser leurs projets. Aussi, j'ai appris de ma mère que, malgré que je sois femme, je ne dois pas laisser les autres étouffer mes idées ou projets. Alors, je ne rate pas l'occasion de m'exprimer ou de prendre les commandes.

Ruphine Djuissi

De ma grand-mère : cuisiner avec ce que l'on a. De ma mère : accueillir à ma table amis et voisins. Tout commence autour de la table avec des aliments simples et de saison. Manger équilibré, manger santé, comme on dit ici.

Laura Peck

Je perpétue les traditions culinaires et je cuisine principalement des plats de ma culture d'origine. Un principe fort transmis par ma mère, et qui ne correspond pas à la culture nord-américaine, est de ne pas vivre à crédit, de ne pas dépenser plus que ce qu'on a.

Pascale Andriamamonjy

Quels sont vos rapports avec les autres communautés culturelles et linguistiques qui vivent dans votre province?

Notre curiosité culinaire, doublée d'une envie de connaître les autres communautés, nous amène à voyager à travers le Grand Toronto au gré des temps festifs des uns et des autres. On adore le concept du « pot luck » (repas-partage)! On participe aux fêtes communautaires et on répond aux invitations de nos amis issus de diverses régions du monde... On y apporte également notre brin de culture. Les différences sont source de richesses et permettent à chacun d'apporter sa pierre à la construction du Canada de demain.

Claudia Le Beau

Cela a toujours été très important pour moi de vivre en harmonie dans la diversité. Dans mon parcours d'immigration, j'ai eu l'occasion de travailler plusieurs années au sein d'organismes anglophones. J'ai appris à connaître la culture de la langue majoritaire. D'ailleurs à un certain moment, ma famille était complètement assimilée. Par notre engagement communautaire, nous avons appris à côtoyer des communautés immigrantes d'Afrique et d'Asie du Sud. Nous avons vécu plusieurs années dans un quartier multiculturel. Nous nous sommes fait beaucoup d'amis de différentes cultures, notamment des familles des Premières Nations avec qui nous entretenons jusqu'à présent des rapports privilégiés.

Cynthia Alves Tchimbakala

Mes rapports sont très bons. J'apprends beaucoup de plusieurs communautés. J'ai des amis qui viennent d'un peu partout dans le monde, j'apprends beaucoup d'eux, surtout leurs façons de faire. J'aime apprendre la culture de mes autres amis, car cela me permet de mieux les comprendre et d'enrichir mes connaissances. D'ailleurs, j'ai inclus certains gestes ou actions des autres cultures dans ma vie quotidienne, car elles représentent des bonnes valeurs qu'une personne devrait avoir. Apprendre d'autres cultures m'a poussée aussi à déconstruire certains traits transmis par ma culture, parce qu'en apprenant des autres, il y a certaines choses que je faisais que j'ai jugé inutiles ou pas bonnes pour moi.

Kenta Diella Irakoze

À Thunder Bay, nous avons la chance d'être entourés de communautés autochtones, finlandaises, italiennes, ukrainiennes, indiennes, pakistanaïses, etc. J'en profite pour découvrir ces cultures et les célébrer. C'est très important, car nous sommes tous confrontés aux mêmes enjeux et finalement c'est une aubaine incroyable que de pouvoir vivre avec autant de culture et de langues dans une si petite ville.

Le Nord-Ouest de l'Ontario est une région avec une grande présence autochtone, ce qui nous donne la chance de pouvoir participer à de nombreuses célébrations et cérémonies, mais aussi d'en apprendre plus sur l'histoire des premiers peuples au travers de leurs témoignages et non pas des livres d'histoire coloniaux. Je profite de chaque occasion pour en apprendre plus auprès d'eux et ainsi éviter de perpétuer les discriminations et préjugés que l'on peut rencontrer à l'égard de ces communautés.

Laïla Faivre

Je suis une écrivaine francophone, donc je participe à plusieurs événements culturels et linguistiques dans la région.

Lamara Papitashvili

À travers mon travail, je suis en contact avec de nombreuses communautés culturelles : d'Haïti, d'Afrique du Nord, d'Afrique de l'Ouest, des îles de l'océan Indien, d'Europe de l'Ouest, d'Europe centrale. J'ai tissé des liens amicaux avec certains. J'ai donc des rapports professionnels mais également personnels.

Pascale Andriamamonjy

Je vis et travaille dans la culture franco-ontarienne.

Marianne Vancaemelbeke

Mes interactions avec les autres communautés se passent principalement dans le cadre du travail et de mon voisinage. Les premières sont en général bonnes, mais professionnelles. Pour les secondes, ça se limite dans l'ensemble à une ou deux personnes.

Boutaina Laboudi

Je demeure très attachée à ma culture et à certaines valeurs de ma communauté culturelle et linguistique. Provenant moi-même d'une culture que je dirais métissée, je suis sensible aux identités multiples que l'on peut posséder et je reconnais que nos différences peuvent nous rendre plus riches. De même, j'accorde beaucoup d'importance au fait de tisser des liens avec d'autres communautés culturelles et linguistiques, car l'apport de chacune, selon moi, ne fait qu'enrichir le paysage linguistique dont je fais partie. Ayant évolué dans un milieu majoritairement anglophone tant sur le plan personnel que professionnel, j'entretiens des rapports fructueux avec les diverses communautés, tout en apportant une attention particulière au fait français.

Marie-Hélène Destiné

Excellentes. Ici, à Alexandria, le bilinguisme est une seconde nature. À Ottawa, j'ai découvert la francophonie du monde ainsi que la beauté de la cohabitation (pas toujours simple) des accents grâce à l'école de ma fille et au centre communautaire où je suivais mes cours d'anglais langue seconde. De plus les anglophones francophiles sont ravis de discuter avec une « Française de France ».

Laura Peck

J'étais plus connectée avec les communautés culturelles et linguistiques quand j'étais au Nouveau-Brunswick. À Ottawa, je le suis de moins en moins, probablement parce que je suis arrivée dans cette ville presque dix ans après mon immigration au Canada. Cependant, je vis ma francophonie, car mon enfant va à l'école francophone. Dans mon milieu professionnel, le personnel est multiculturel et surtout francophone. Il y a beaucoup de solidarité. J'y ai tissé des amitiés qui sont devenues pour moi une source de soutien social.

Tahina Rabezanahary

J'ai de très bons rapports avec les autres communautés, car c'est dans mon intérêt personnel de coopérer en tant que minorité linguistique et minorité visible. Parfois, j'ai l'impression de faire plus de concessions que les autres, mais c'est le prix à payer quand on est minoritaire.

Ruphine Djuissi

Dans votre province, existe-t-il des organismes qui œuvrent à l'accueil et à l'intégration des femmes immigrantes francophones? Avez-vous bénéficié de leurs services? Si oui, comment est-ce que cela vous a aidé concrètement?

En Ontario, plusieurs organismes d'aide aux nouveaux arrivants existent. J'ai bénéficié d'un accompagnement de certains d'entre eux, dont le Point d'accueil francophone (PAF) et le Conseil économique et social d'Ottawa-Carlton (CESOC), pour les aspects administratifs de ma démarche d'installation, ma recherche d'emploi, la scolarisation des enfants, etc.

Boutaina Laboudi

Oui, il en existe. Je n'ai pas particulièrement bénéficié de leurs services pour l'instant, hormis ceux du Centre francophone du Grand Toronto et du MOFIF (Mouvement ontarien des femmes immigrantes francophones).

Claudia Le Beau

En fait, je ne peux pas identifier en Saskatchewan un organisme qui veille spécifiquement à l'intégration des femmes immigrantes. Vous pouvez trouver soit un organisme qui s'occupe des nouveaux arrivants, soit un organisme qui s'occupe des femmes. Il y a une absence de services pour les femmes immigrantes francophones.

Le SAIF-SK est l'organisme qui offre des services en installation et intégration aux personnes nouvellement arrivées. Dans le cadre du projet dont je suis gestionnaire, je collabore avec cet organisme, qui est d'ailleurs très impliqué dans la communauté fransaskoise.

Concernant les services aux femmes, c'est l'organisme Entr'Elles Regroupement Femmes Saskatchewan qui semble en avoir la responsabilité exclusive. Je n'ai toutefois jamais participé à ses activités.

Cynthia Alves Tchimbakala

Oui, il y a des organismes. Celui qui m'a beaucoup aidé, c'est le Centre de ressources communautaires de la Basse-Ville/Patro d'Ottawa. J'allais là-bas à chaque fois que j'avais des questions et les membres du personnel m'aidaient beaucoup à trouver des réponses. De plus, j'ai beaucoup fait de bénévolat avec lui, ce qui m'a permis de bien m'intégrer et de connaître ma ville un petit peu plus et rapidement.

Kenta Diella Irakoze

Oui, il y en a. Malheureusement, là où je vis à Thunder Bay, il n'y en avait pas quand je suis arrivée en 2018. Aujourd'hui nous avons un organisme d'établissement, toutefois il ne faut pas oublier que la plupart du temps ces organismes sont subventionnés et au service des résidents permanents, ce que la majorité des nouvelles arrivantes ne sont pas.

Ici, je tiens à remercier le travail exceptionnel du MOFIF qui justement, pendant la pandémie, a apporté un soutien à toutes les femmes immigrantes. Le fait que cela s'est fait virtuellement, ça m'a permis à moi, à l'autre bout de la province, dans une région très minoritaire et sans beaucoup de ressources dans ma langue, de bénéficier d'un soutien adapté.

Laïla Faivre

Ayant grandi en Ontario, mon intégration s'est surtout faite en fréquentant des écoles francophones de la province. Je n'en ai pas personnellement bénéficié, mais je sais qu'il existe des organismes qui aident à l'intégration des femmes immigrantes francophones, que ce soit par le biais d'activités culturelles ou par le soutien fourni en matière d'immigration et d'adaptation.

Marie-Hélène Destiné

J'ai connaissance de plusieurs organismes qui œuvrent à l'accueil et à l'intégration des femmes immigrantes francophones, comme OASIS Centre des femmes et le Mouvement ontarien des femmes immigrantes francophones (MOFIF). Je n'ai pas bénéficié de leurs services mais j'ai participé à leurs actions, c'est-à-dire que j'ai été membre du conseil d'administration d'OASIS et que j'ai offert des ateliers aux bénéficiaires du MOFIF.

Pascale Andriamamonjy

Quand je suis arrivée en Ontario, cela faisait déjà neuf ans que j'étais au Canada, donc je n'avais pas besoin de services aux immigrants. Par contre, quand j'ai immigré, il y a vingt ans, j'étais étudiante au Nouveau-Brunswick et j'ai bénéficié du soutien de l'Association des étudiants étrangers et du bureau d'accueil des étudiants étrangers de l'Université de Moncton pour mon intégration. Ils m'ont aidée à chercher un logement, à me préparer à l'hiver, à trouver des amis, à faire un budget, à ouvrir un compte bancaire, etc.

Tahina Rabezanahary

L'accueil francophone du Manitoba œuvre pour l'accueil et l'intégration de tous les francophones dans la province et j'ai effectivement bénéficié de leurs services. Ils m'ont aidée dans beaucoup de mes démarches administratives. C'est réconfortant de savoir que je peux communiquer dans ma langue de base. Ça aide beaucoup quand on a perdu nos repères et qu'on a toutes ces peurs de l'inconnu.

Ruphine Djuissi

Comment êtes-vous impliquée dans votre communauté au niveau de la francophonie, de l'immigration ou dans un autre domaine?

Mon travail se passe au Québec, dès lors je continue à baigner dans un environnement très francophone, même si je vis en Ontario. J'essaie de contribuer à aider la communauté des immigrants par mon bénévolat auprès de Coopération Intégration Canada (CICAN) mais aussi de venir en aide ponctuellement aux personnes de mon réseau de connaissances qui souhaitent s'installer au Canada.

Boutaina Laboudi

Je me suis lancée dans le mentorat de nouveaux migrants avec *ACCES Employment*. Je fais aussi du bénévolat ponctuel avec le Centre francophone du Grand Toronto, j'anime la Pause-café en français SVP (30 min de conversation en français pour mes collègues anglophones qui souhaitent pratiquer, améliorer leur communication verbale en français) et je siège au Comité Équité-Diversité-Inclusion du Conseil scolaire catholique MonAvenir.

Claudia Le Beau

Dans le cadre de mon travail, je gère un projet pilote financé par Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada (IRCC), qui vise à favoriser l'intégration des nouveaux arrivants francophones ayant des enfants d'âge préscolaires. Je veille à la mise en œuvre de ce projet en collaboration avec trois organismes partenaires dans les provinces de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba. Aussi, j'interviens comme formatrice pour l'Association des parents fransaskois. Dans ce cadre, j'offre des formations pour renforcer les capacités des parents, des professionnels de la petite enfance et des animatrices de la communauté francophone de la Saskatchewan.

Je suis également chargée de cours en éducation à la petite enfance pour le Collège Éducacentre, seule institution collégiale francophone de la Colombie-Britannique.

Cynthia Alves Tchimbakala

Je sers beaucoup en tant que bénévole dans plusieurs événements, surtout durant le mois de la francophonie. Je suis francophone et je suis fière de l'être, donc je me suis donné comme objectif de toujours donner mon temps et mon énergie dans les événements qui promeuvent la langue française.

Kenta Diella Irakoze

Je suis dans cinq conseils d'administration à travers le pays. Tous ces organismes sont francophones, un seul d'entre eux a un mandat qui concerne officiellement l'immigration. Toutefois, depuis mon implication auprès d'eux, deux organisations ont développé des programmes ciblés pour les immigrants (consultation pour mieux comprendre et répondre aux besoins des femmes immigrantes francophones et création du seul centre de passation du TEF — le Test d'évaluation du français — dans le Nord de l'Ontario).

Laïla Faivre

J'ai travaillé au Réseau de développement économique et d'employabilité de l'Ontario, devenu la Société économique de l'Ontario. J'aidais les nouveaux arrivants à trouver un emploi et, surtout, je sensibilisais les employeurs en Ontario à la réalité des immigrants et à la valeur qu'ils ajoutent dans le marché canadien. J'ai également fait du bénévolat au Théâtre français de Toronto ainsi qu'au Salon du livre de Toronto.

Lamara Papitashvili

Avec Toastmasters, par exemple, j'ai développé la communication en augmentant le nombre d'articles publiés en français. Ce que je fais aussi depuis 2019 dans le *Glengarry News*, journal local traditionnellement anglophone. Mes chroniques « Christmas in the Glen » et « Défis/challenges » contiennent de l'anglais et du français : les contenus dans chaque langue ne sont pas des traductions, mais se complètent. Mon balado *French toast & pain perdu* est un bel hommage aux cultures franco-ontariennes.

Laura Peck

Mon village et la petite ville la plus proche sont francophones. Je travaille en français.

Comme directrice de l'Union culturelle des Franco-Ontariennes, je suis très impliquée dans ma communauté, dans beaucoup de domaines. Nous aidons, soutenons et éduquons les Franco-Ontariennes de toutes origines.

Marianne Vancaemelbeke

Je cherche à vivre en français lorsque c'est possible de le faire. Je m'implique de cette façon. Aussi, je demeure vigilante quant à la disponibilité des services en français en contexte minoritaire, autant dans ma vie privée qu'au travail. Je trouve que fort souvent, il est nécessaire de revendiquer, de se rendre visible et également de mettre ses services à contribution — il peut s'agir, par exemple, de traduire, de fournir un appui linguistique quelconque ou tout simplement de s'exprimer en français en famille ou dans les sphères publiques.

Marie-Hélène Destiné

Six mois après mon arrivée, j'ai trouvé un emploi dans un organisme francophone et j'y travaille toujours. J'ai également été membre du conseil d'administration de deux organismes francophones pendant six ans.

Pascale Andriamamonjy

Je travaille en plein cœur de la francophonie et je ne rate aucune occasion de défendre la francophonie. Je participe à la majorité des événements francophones et je contribue à l'accès à la justice en français, qui reste encore un luxe dans ma province.

Ruphine Djuissi

Comment voyez-vous l'avenir de la francophonie dans votre province?

La francophonie reste quand même assez présente au niveau de l'Ontario, avec une prépondérance, je pense, à Ottawa, où il existe un bon réseau d'écoles francophones par exemple. Je pense que la francophonie pourrait renforcer sa présence auprès des nouveaux arrivants, notamment avec des programmes de réseautage ou de recrutement.

Boutaina Laboudi

Au fil du temps, les francophones deviennent de plus en plus nombreux. Le dynamisme économique qui en découle reste non négligeable en termes d'affaires, de créations d'emplois et de richesse (PIB) pour la province et le Canada. Un meilleur soutien aux communautés francophones, notamment sous la forme d'investissements, serait le bienvenu, tant de la part du provincial que du fédéral, dans les domaines de la santé, de l'éducation, de l'emploi et de l'intégration des francophones au tissu économique local.

Claudia Le Beau

La francophonie en Saskatchewan est confrontée à une crise identitaire. L'immigration à majorité africaine de cette dernière décennie amène la fransaskoïse à se poser des questions liées à la diversité et à l'inclusion. Devenir une communauté fransaskoïse plurielle et unie est certainement le défi majeur à l'heure actuelle. Des initiatives concrètes devront être menées pour aller au-delà de la division actuelle et solidariser toute la communauté. Il va falloir apprendre à vivre ensemble, à valoriser la culture de chacun, et définir des valeurs communes. Pour ce faire, il sera important que chaque organisme communautaire intègre dans la formation de son personnel des ateliers traitant des compétences culturelles, interculturelles et transculturelles.

Cynthia Alves Tchimbakala

Multiculturel! Ce qui est intéressant de voir au Canada, c'est la variété du français parlé. Le pays possède des francophones issus d'une multitude de pays et donc les accents sont tous très différents, et c'est ce qui fait la richesse du pays.

Lamara Papitashvili

C'est triste, mais elle existe de moins en moins. Ottawa se dit être une ville bilingue, mais dans la pratique, c'est autre chose. La langue n'est pas du tout valorisée. Rien qu'en allant chercher un service dans les bureaux gouvernementaux, on le voit : il y a beaucoup de personnes unilingues qui parlent anglais seulement. Si tu vas chercher un service, tu t'obliges à parler en anglais pour que ça avance plus vite.

Je travaille dans une école catholique francophone, les enfants deviennent de moins en moins bons en français. Dans les hôpitaux francophones comme Montfort, ce n'est plus une exigence de connaître le français pour qu'on vous embauche. À cause de la pénurie de main-d'œuvre professionnelle, on a dû enlever l'exigence de la connaissance du français. C'est triste, mais le français disparaît petit à petit.

Kenta Diella Irakoze

C'est un puissant levier de développement économique et d'éducation. Son riche réseau d'écoles catholiques et ses nombreuses familles franco-ontariennes ouvertes au commerce et aux relations interprovinciales et internationales. De nombreux fermiers venus d'Europe sont venus s'installer dans les Comtés unis de Stormon, Dundas et Glengarry. La région a le potentiel pour accueillir plus d'entrepreneurs et de familles francophones du monde entier, car cela fait plusieurs centaines d'années qu'elle reçoit des immigrants. Et le territoire offre un excellent terreau pour s'y développer en français comme en anglais sans y être jugé.

Laura Peck

Je suis francophone en milieu minoritaire. Malheureusement, le français s'apprend et l'anglais s'attrape. L'assimilation est inévitable et je le vois avec mon enfant qui, même s'il va à l'école française avec des amis francophones, communique plus facilement en anglais. Même moi, au bureau, je ne peux pas parler la langue de mon choix, car mes collègues sont majoritairement unilingues anglophones. Et même mes collègues et amis francophones trouvent cela plus facile d'utiliser des mots anglais dans la communication. Il faut une bataille constante pour préserver la langue et une volonté politique. On est chanceux à Ottawa, car on est dans la capitale fédérale, où il y a beaucoup de francophones et où on bénéficie aussi de la proximité du Québec. Malgré tout, le français disparaît et il faut l'immigration francophone (d'autres provinces ou d'autres pays) pour le maintenir.

Tahina Rabezanahary

Je suis très optimiste quant à l'avenir de la francophonie en Ontario. Depuis que j'y suis installée, j'ai été vraiment impressionnée par la résilience et la fierté des Franco-Ontariens. Que ce soit face aux différents gouvernements et politiques qui les menacent ou face à l'immigration francophone, j'ai été admirative de leurs capacités à s'adapter et à réagir. Aujourd'hui, je me considère fièrement comme une des leurs et ensemble, nous travaillons à faire vivre et rayonner notre culture et notre langue.

Laïla Faivre

L'anglais est devenu la langue internationale, surtout depuis la mondialisation. De plus, il est plus facile à apprendre. Il sera difficile de maintenir un français de qualité.

Marianne Vancaemelbeke

Je crois que son avenir passe par les porteurs de la langue française, qu'elle soit la langue d'origine, la langue seconde ou autre. Ceux ou celles qui choisissent de la parler et d'en intégrer la pratique dans leur vie de tous les jours peuvent avoir une influence sur son rayonnement et sa longévité. Les politiques gouvernementales, institutionnelles et scolaires doivent également, à mon avis, tenir compte des réalités du fait français et se traduire en des orientations qui favorisent la présence, la pratique et le maintien du français en Ontario.

Marie-Hélène Destiné

J'ai beaucoup d'espoir puisque c'est l'objectif de la province d'accueillir plus de francophones et que l'Université de l'Ontario français a ouvert ses portes il y a un an. Cela augure une augmentation de la population francophone dans les années à venir et, en conséquence, je l'espère, une augmentation des services en français.

Pascale Andriamamonjy

Avec la politique du gouvernement d'encourager l'immigration francophone, je crois que la francophonie va s'accroître et devenir vraiment une force motrice d'ici quelques années.

Ruphine Djuissi

Pensez à votre expérience d'immigration, quels conseils donneriez-vous à une femme ou une jeune fille nouvellement arrivée qui n'a pas de repère et vit dans une situation précaire? Si vous êtes issue de l'immigration, que diriez-vous à une jeune fille née au Canada de parents immigrants?

Je l'encouragerais à se rapprocher des organismes d'aide aux nouveaux arrivants, qui la mettront en contact avec des services gouvernementaux utiles, ainsi qu'à suivre des cours de langue et à rechercher un travail entre-temps pour avoir un revenu qui lui assure une vie digne.

Boutaina Laboudi

Je conseillerais à la nouvelle migrante de s'adresser aux organismes communautaires afin de bénéficier d'un accompagnement personnalisé dans ses démarches; elle pourra obtenir auprès d'eux une information adaptée à sa situation. Ces organismes pourront également la soutenir, l'encadrer dans sa recherche d'un logement et d'un emploi, lui expliquer ses droits, de même que lui indiquer comment rester en sécurité et, au besoin, comment et où aller chercher de l'aide. Je lui conseillerais aussi de participer aux ateliers mis en place pour mieux connaître le pays. Il lui sera aussi important d'apprendre les bases en matière de finances personnelles afin d'éviter tout piège. Je recommanderais également à la jeune fille de rester vigilante au vu de la grande criminalité et du trafic humain, en hausse en Ontario. Se construire un réseau personnel, professionnel et communautaire, c'est déjà jeter les bases d'une nouvelle vie.

Claudia Le Beau

Si je le pouvais, j'agiserais comme facilitatrice communautaire et mentor pour une jeune fille nouvellement arrivée au Canada et en situation précaire. J'essaierais d'identifier ses besoins et, pour chacun d'entre eux, je lui donnerais les coordonnées des organismes communautaires pouvant l'aider. Puis, je m'assurerais que cette jeune fille ne soit pas isolée. Enfin, j'essaierais de l'encourager en lui disant qu'on passe tous par là et qu'un jour ça commence à aller mieux.

Cynthia Alves Tchimbakala

Ce que je dirais à une fille nouvellement arrivée, c'est qu'elle va s'en sortir avec le temps. Je l'encouragerais à ne pas se fermer sur elle-même et à plutôt s'ouvrir au monde. Je l'encouragerais à faire beaucoup de bénévolat pour s'adapter rapidement tout en gagnant une petite expérience professionnelle au pays. Je l'encouragerais aussi à trouver des gens de sa communauté, à regarder s'il n'y a pas une organisation de son pays ici. Certes, c'est bien de s'ouvrir mais c'est aussi nécessaire de rester en contact avec des gens qui ont la même culture pour ne pas se perdre. Je lui conseillerais aussi de ne pas vivre sans objectif. Les objectifs que l'on se donne nous guident et ils nous encouragent toujours à nous réveiller et à donner le meilleur de nous-mêmes.

À une jeune fille née au Canada de parents immigrants, je dirais de toujours respecter ses parents. Je lui dirais d'être toujours reconnaissante. Des fois, les enfants ne sont pas conscients des sacrifices que leurs parents ont dû faire pour venir dans le pays. Je dirais à cette jeune fille de toujours garder en tête que ses parents ont dû faire face à de multiples difficultés pour lui offrir ce qu'elle a aujourd'hui.

Kenta Diella Irakoze

Marche dans ton quartier, découvre la nature autour de toi. Trouve un endroit où te ressourcer et découvre les lieux qui offrent des activités gratuites. Régale-toi des produits locaux et de saison, trouve ceux que tu aimes et qui sont abordables, économise en t'approvisionnant en vrac de pois, lentilles, etc. N'achète rien qui soit sureballé et bannit le plastique de ta vie. Inscris-toi à la bibliothèque et dans un centre communautaire. Passes-y de belles heures dans ton coin préféré en compagnie des personnes que tu ne vas pas manquer de rencontrer.

Laura Peck

Trouvez les organismes de votre région qui se spécialisent dans l'accueil des immigrants.

Joignez un organisme de femmes francophones dans votre région. Les réseaux sont très importants. Acceptez n'importe quel travail légal à n'importe quel salaire. Quand vous parlerez bien et aurez de l'expérience de travail au Canada, vous pourrez choisir. Il n'y a pas de travail dégradant. Parfois, il faut reculer pour sauter plus loin. Quand on veut, on peut.

Marianne Vancaemelbeke

Le climat au Canada peut être apprivoisé une fois qu'on se renseigne bien sur les vêtements incontournables à porter! Par exemple, il faut veiller à mettre sous ses habits des couches en laine polaire (molleton ou fleece), porter des pantalons de neige, avoir un manteau en plumes d'oie, un bonnet chaud et des gants imperméables, etc.

Parfois, les Canadiens de deuxième ou troisième génération peuvent paraître distants et parler de banalités pendant les premières rencontres, mais les barrières tombent quand ils apprennent à vous connaître. Ils ont simplement besoin d'un peu plus de temps pour s'ouvrir à l'autre.

Lamara Papitashvili

En tant qu'immigrante qui a vécu une grande précarité à mon arrivée au Canada, le conseil que je donnerais aujourd'hui et que j'aurais aimé recevoir à mes débuts est de se rapprocher le plus possible des organismes communautaires. Vous serez surpris de découvrir qu'ils ont de nombreux services dont vous pourriez bénéficier et que vous ignorez. De plus, même si vous n'êtes pas admissibles, restez impliqués auprès d'eux, car il y a toujours un moyen de trouver du soutien. Maintenant que je travaille dans le milieu communautaire, je me rends compte que nous n'arrivons pas à rejoindre les personnes qui en ont plus besoin. Alors, venez! Les organismes communautaires évoluent et s'adaptent à la réalité de leur terrain; en vous manifestant, ils pourront modifier leurs services ou encore faire du lobbying au niveau politique.

Laïla Faivre

À une femme ou une jeune fille nouvellement arrivée, je recommanderais de faire du bénévolat dans un organisme francophone. Cela lui permettra de découvrir le réseau francophone, qui offre beaucoup d'informations, d'appuis et d'opportunités. Une fois cette base construite, ou en parallèle, je lui recommanderais d'explorer le monde anglophone, de développer son anglais, car être bilingue est réellement un atout.

Pascale Andriamamonjy

Je dirais dans un premier temps à une jeune fille nouvellement arrivée de considérer que toute situation précaire, bien que difficile, n'est que temporaire. Bien entendu, les circonstances ne sont pas les mêmes pour toutes et chacune démarre avec son lot de défis. Chaque expérience est unique, par contre, il existe des solutions. Je rassurais cette jeune fille en lui expliquant que plusieurs personnes sont passées par là et ont réussi à s'en sortir et l'assurerais que, face à l'adversité, elle se découvrira des forces insoupçonnées. Je la mettrais en contact avec des organismes pouvant l'orienter, l'appuyer et lui fournir des ressources. À une jeune fille née au Canada, je lui dirais de s'inspirer de l'expérience de ses parents immigrants pour tracer son propre chemin et de comprendre qu'une partie du travail a déjà été réalisée. Ayant accès à plus d'une culture, elle est bien outillée pour comprendre la pluralité culturelle et linguistique ainsi que le contexte diversifié dans lequel elle est appelée à évoluer. Même s'il pourra parfois lui paraître difficile de se tailler une place, cela sera également très enrichissant.

Marie-Hélène Destiné

J'encourage toujours les nouvelles immigrantes à s'installer en région au début, à tisser des liens avec les gens de la place pour mieux s'intégrer au lieu de se limiter aux communautés culturelles, à saisir toutes les occasions et à travailler très bien pour montrer le bon exemple, même quand c'est du bénévolat, ainsi qu'à garder leur culture tout en adoptant aussi la culture canadienne.

Tahina Rabezanahary

Ne laissez pas les échecs des autres déterminer votre avenir au Canada. Chacune a son histoire et ses rêves. N'abandonnez pas vos rêves parce qu'on vous dit que c'est trop osé. Essayez pour éviter d'avoir des regrets plus tard et, surtout, choisissez bien les personnes qui vous entourent.

Ruphine Djuissi

Si vous aviez la possibilité d'être première ministre de votre province, quelles politiques mettriez-vous en place pour l'intégration des personnes immigrantes? Des femmes? Des francophones?

- Accompagner les immigrants à l'entrepreneuriat en leur facilitant l'accès aux ressources documentaires, administratives et financières.
- Proposer des événements de réseautage pour connecter les femmes immigrantes aux plates-formes d'entrepreneuriat pour celles qui souhaiteraient y aller.
- Proposer des cadres de formation pratiques pour préparer les femmes immigrantes au marché de l'emploi.
- Offrir des cursus d'études gratuits pour la conversion de carrière ou pour la mise à niveau universitaire.
- Revoir le système de santé afin de permettre aux immigrants de bénéficier facilement de soins de santé pour eux et leur famille dans des délais raisonnables.

Boutaina Laboudi

Je mettrais en place un système d'équivalence des diplômes entre les provinces et les pays. Cela aiderait les employeurs à engager de nouveaux arrivants et les immigrants à trouver un emploi. Ensuite, un système de mise à niveau serait offert en ligne.

Marianne Vancaemelbeke

Il faudrait un système centralisé de ressources pour les nouveaux arrivants. En ce moment les organismes travaillent de façon cloisonnée et sont parfois en concurrence les uns avec les autres, ce qui n'est pas à l'avantage des nouveaux arrivants. Si l'immigrante avait toutes les ressources nécessaires dans un seul endroit, cela faciliterait son adaptation.

Lamara Papitashvili

Logement — Pour faciliter l'intégration des familles nouvellement arrivées qui ont des enfants mineurs, on devrait créer un programme de logement social locatif de courte durée (un à dix-huit mois au maximum) avec un contrat de bail ouvert (par l'intermédiaire des organismes communautaires). Le programme devrait de plus avoir un volet prioritaire pour les femmes seules qui ont des enfants mineurs. Ainsi, les nouveaux arrivants en Ontario pourraient accéder à un logement sans subir les abus de propriétaires sans scrupules. Cela aiderait aussi à contrer le déséquilibre entre l'offre et la demande de logements. Les nouveaux arrivants pourraient plus facilement trouver un logement décent à prix modéré, le temps qu'ils se trouvent un emploi, se fassent une santé financière et se créent un historique de crédit.

Éducation — Rendre obligatoire l'apprentissage de la langue française dans toutes les écoles que ce soit comme première ou seconde langue, de la première à la douzième année. C'est en enseignant le français dans toutes les écoles que l'on va pouvoir développer le français et le maintenir en tant que langue officielle du pays. Augmenter ainsi le nombre de francophones/francophiles ne peut qu'être bénéfique au pays.

Créer un ministère provincial des Affaires francophones en Ontario — cela fait cruellement défaut.

Il serait utile d'avoir une immigration choisie de francophones selon le type de professionnels requis : enseignants, personnel soignant, personnel médical, restaurateurs, métiers de la boucherie, boulangerie, mécaniciens, électriciens, informaticiens et autres métiers concernés.

Claudia Le Beau

Dans chaque ville, je crée un Accueil franco, avec une petite équipe dédiée aux femmes. Le compost devient une habitude. Nous recensons toutes les ressources alimentaires de la région et nous encourageons à produire, acheter et manger local. Dans toutes les activités de développement économique, le circuit court et la réduction des déchets deviennent de nouveaux piliers — grâce à l'expérience des immigrants qui, par choix ou nécessité, sont des champions de la vie sans gaspillage. Je soutiens et je suis les initiatives économiques et culturelles locales en français et j'en fais l'écho dans les médias de la province. Les immigrants sont des pépites qui ne demandent qu'à se révéler avec leurs nouveaux voisins et amis.

Laura Peck

- Bien que les provinces ne soient pas soumises à la *Loi sur les langues officielles*, si j'étais première ministre de ma province, je m'assurerais que tous les documents officiels soient traduits en français et que l'information présentée sur le site Internet du gouvernement provincial soit également disponible en français. Il me semble complètement aberrant de pouvoir trouver de l'information destinée au public en punjabi, en arabe et en russe, mais de ne pas pouvoir recevoir cette information en français.
- Pour favoriser l'intégration des femmes nouvellement arrivées et leur permettre d'accéder à de meilleurs emplois, je créerais un programme d'accès au permis de conduire. En effet, lorsque les familles immigrantes s'installent dans la province, c'est souvent l'homme qui passe son permis de conduire en premier. Et, les femmes se retrouvent défavorisées et manquent des occasions d'emploi, car elles dépendent des transports en commun de la ville. Il faut savoir que le réseau d'autobus de la province n'est pas bien déployé, et que les bus sont espacés de trente minutes. Cela rend les choses vraiment compliquées pour les femmes durant l'hiver quand les températures atteignent -40 °C. J'ai aussi rencontré un certain nombre de femmes musulmanes ayant de la difficulté à préparer leur examen de conduite, car leur mari n'acceptait pas qu'elles pratiquent avec un autre homme, même si celui-ci était de la même famille. D'une manière générale, ce n'est pas facile pour une personne nouvellement arrivée de trouver quelqu'un qui va s'engager à l'accompagner dans la conduite et va lui prêter sa voiture pour s'entraîner.
- Enfin, j'instaurerais un programme de parrainage systématique pour toute famille nouvellement arrivée. Ce programme jumellerait chaque famille immigrante à une famille canadienne qui l'aiguillerait et la soutiendrait, facilitant ainsi son intégration.

Cynthia Alves Tchimbakala

Je mettrais en place une cellule spécifique pour les rencontres de type « café » entre personnes immigrantes, femmes et francophones, afin que celles qui ont réussi — les « success stories » — témoignent de leurs parcours pour motiver, éclairer celles qui hésitent à se lancer. Je ferais aussi en sorte que les personnes méritantes issues de l'immigration soient présentes à des postes de décision afin de montrer aux autres que la réussite est possible.

Ruphine Djuissi

J'exigerais des quotas pour l'embauche de nouveaux arrivants (moins de six ans) dans toutes les organisations, de même qu'il existe des quotas pour les personnes racisées. Vous pouvez me dire que les personnes racisées sont des personnes immigrantes. Oui, mais souvent ce sont des personnes racisées ou qui vivent au Canada depuis plusieurs années que l'on embauche. Les personnes racisées nouvellement arrivées vivent une double discrimination et c'est très difficile pour elles de se faire embaucher même pour un travail simple.

En ce qui concerne les femmes, je ferais en sorte qu'elles aient le même salaire que les hommes. C'est juste pas croyable qu'en 2023 on observe encore des écarts entre les salaires des femmes et ceux des hommes alors qu'ils font le même travail.

En ce qui concerne la francophonie, je donnerais des allocations à tous les parents qui ont au moins un enfant qui étudie dans le système francophone. Après, j'exigerais que les membres qui offrent des services gouvernementaux soient capables de communiquer et d'écrire en français. Je passerais aussi des accords avec les universités et collèges francophones pour diminuer les frais de scolarité de tout étudiant francophone.

Kenta Diella Irakoze

Je pense que ma première décision serait de modifier le mandat des centres d'établissement pour élargir leurs champs d'action et étendre leur présence à travers la province. Ainsi, tous les immigrants et nouveaux arrivants, quels que soient leur statut au Canada et leur lieu de résidence dans la province, pourraient recevoir des services.

Ensuite, bien entendu, je m'impliquerais dans l'épineux dossier de la reconnaissance des diplômes des immigrants, car c'est un enjeu qui devient de plus en plus critique et doit être résolu.

Enfin, ma dernière politique serait la gratuité de la contraception et des produits de protection hygiénique. Quand on est nouvelle arrivante, ces deux éléments sont une source de préoccupation constante, alors que ça ne le devrait pas. Durant les premiers mois suivant leur immigration, les femmes vont souvent négliger ces deux éléments (la contraception et les protections hygiéniques) au profit d'autres priorités. Toutefois, la santé gynécologique est importante et elles risquent de payer cher une telle négligence dans l'avenir.

Laïla Faivre

Si j'étais première ministre de l'Ontario, je financerais l'élaboration d'un livret expliquant tout ce que les nouveaux arrivants doivent faire et où ils peuvent le faire : comment s'inscrire à l'assurance-santé; où sont les bureaux de Service Canada; où sont les services d'emploi; comment inscrire ses enfants à l'école... Et selon la langue dans laquelle est rédigé le livret, le nom et l'adresse des organismes qui offrent des services dans cette langue. Ce livret serait donné aux postes frontaliers (terrestres, aériens ou maritimes).

Je financerais les organismes qui offrent des services d'installation aux nouveaux arrivants dans leur langue, qui offrent des cours d'anglais et qui facilitent les rencontres et les échanges entre tous les Ontariens, quelle que soit leur origine.

Pascale Andriamamonjy

Il me vient en tête de mettre sur pied des politiques qui favorisent l'ascension des femmes immigrantes à des postes électifs : l'accès à des programmes de formation sur la politique municipale, provinciale et fédérale, la sensibilisation aux responsabilités citoyennes, la valorisation de la multiplicité linguistique et culturelle dans les écoles, ainsi que dans les secteurs privés et publics, tout en reconnaissant la complémentarité de ce multiculturalisme au fait français. Au centre de mes préoccupations, il y aurait l'adoption de politiques favorisant non seulement le soutien aux femmes immigrantes et francophones afin de faciliter leur établissement au pays, mais également la participation citoyenne dans divers secteurs. J'envisagerais également d'inclure dans ces politiques l'apport des femmes déjà établies en Ontario — francophones, francophiles, anglophones ou autres — comme source de référence pour les femmes immigrantes.

Marie-Hélène Destiné

Au Canada, on compte plus de 1,326 million de femmes francophones vivant au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Parmi elles, on trouve des femmes immigrantes et des femmes issues de l'immigration. Jouant un rôle crucial dans la transmission de la culture et du patrimoine au sein de leur famille et de leur communauté, celles-ci influent sur l'évolution de la société en participant à la construction identitaire du Canada. Leur présence et leur contribution font des communautés francophones et acadiennes des collectivités plurielles. Le projet de ce livre est né du désir de réunir cette diversité de femmes autour de ce qu'elles ont en commun : la langue française. *Autour d'Elles : Récits de femmes* amplifie la voix des femmes immigrantes des communautés francophones de la Saskatchewan, du Manitoba et de l'Ontario.



ALLIANCE DES FEMMES DE LA
FRANCOPHONIE CANADIENNE